This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 493073

Digitized by Google

DOCTRINA
MELIOR
PARENTUM

Digitized by Google

AS
162
.R363
V.27-28

Digitized by Google

Digitized by Google

# TRAVAUX

DE

# L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

# DE REIMS.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TRAVAUX

DE

# L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

## DE REIMS.

---

**Vingt-huitième Volume**

ANNÉE 1857-1858. — Nos 3 ET 4.

---

*Chaque année, 4 numéros trimestriels ou 2 volumes.*

PRIX D'ABONNEMENT : SIX FRANCS.

REIMS

P. DUBOIS, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

BRISSART-BINET, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE.

---

MDCCCLIX.

Digitized by Google

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les ouvrages publiés appartient tout entière à leurs auteurs.

Digitized by Google

# TRAVAUX

## DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS

---

### LITTÉRATURE.

---

## RÉFLEXIONS

### SUR LA RIME DANS LA POÉSIE FRANÇAISE,

par M. P. Soullié, membre titulaire.

---

M. de Lamartine, dans son *Cours de Littérature*, déclare que la mesure est inutile dans la poésie, que la recherche de la rime est une difficulté puérile, et qu'il regrette le temps qu'il a perdu, dans sa jeunesse, à cette futilité.

Ce paradoxe, surprenant de la part d'un si grand poète, a passé inaperçu, soit qu'on n'ait pas daigné relever cette étrange assertion, soit que, dans notre époque de théories aventureuses et d'ignorance des principes, on ait été persuadé ou, du moins, ébranlé par cette doctrine.



Digitized by Google

Je vais la réfuter en peu de mots, et examiner les conditions de la rime dans la poésie française.

Le beau, étant la glorification d'une idée intellectuelle par la matière, s'adresse, dans les arts, à l'âme et aux sens ; on y distingue donc deux éléments, l'expression et la proportion, qui, dans les arts plastiques ou de la vue, est la couleur et la symétrie, et dans les arts acoustiques ou de l'ouïe, est le rhythme ou l'harmonie. Ce qui n'a que de la proportion, sans expression, est joli : tel serait un chandelier bien ciselé; ce qui est expressif, sans proportion, est sublime : tel est le fameux *qu'il mourût* du grand Corneille.

Quoique la poésie soit le plus intellectuel et le moins sensuel de tous les beaux-arts, l'harmonie en étant peu sensible, et la matière étant les mots, signes directs de nos pensées, elle doit, comme tous les arts, charmer les sens d'abord par une sorte de prestige et d'enchantement, et séduire l'oreille en parlant à l'esprit. Boileau l'a dit avec raison :

> Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
> Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Ceci posé, il n'est point du tout puéril ni indifférent de rechercher la cadence nécessaire à la poésie ; c'est là une condition essentielle de l'art. Il est vrai que c'est seulement comme un moyen préalable de faire pénétrer l'idée du beau dans l'esprit; car, comme le dit encore Boileau :

> Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

Que dis-je ? le bon sens ; c'est l'image, le sentiment, l'idéal, en un mot, qui doit dominer et remplir notre âme. Mais, enfin, le premier degré de cette jouissance pure et intellectuelle, c'est l'harmonie et la cadence; en un mot, c'est la rime dans la poésie française.

Digitized by Google

Tout le monde, en effet, reconnaît que nos vers, sans la rime, n'ont pas une cadence assez sensible pour l'oreille. La rime donne au vers sa forme et son unité ; elle relie les vers entre eux ; elle excite tour-à-tour l'attente de l'esprit, comme l'espérance et le souvenir, par le retour d'un son à la fois régulier et en partie imprévu. Mais son plus grand charme est dans l'union de ces deux conditions si diverses, d'un son appelé par une règle sévère, et d'une pensée parfaitement libre, exacte et raisonnable. Et la preuve, c'est que nous n'aurions aucun plaisir à voir revenir des mots semblables que le bon sens répudierait. De là le dépit et l'ennui secret qu'on éprouve en lisant des vers faibles et négligés, où le bon sens est sacrifié à la rime.

Voici donc les règles de la rime dans notre versification :

1° La rime est la ressemblance de deux sons accentués dans la dernière syllabe des vers ; elle est faite pour l'oreille plutôt que pour les yeux.

Ainsi, *prix* rime avec *pays*, sans lettre commune; et *jouissent* ne rime pas avec *repaissent*, malgré six lettres communes.

2° La prononciation ayant varié, des rimes, autrefois bonnes, ne sont plus permises. Exemple : *françois*, *lois*; — *connaître*, *croître*; — *altier*, *fier*, etc.

3° Mais, par une rigueur contraire au principe de la rime pour l'oreille, on ne permet pas de faire rimer ensemble des singuliers avec des pluriels, des mots qui ont une lettre muette avec ceux qui n'en ont pas. Exemple : *l'amour*, *toujours*; — *elle aime*, *elles aiment*; — *tu viendras*, *il viendra*, et *gronder*, *vous vendez*; — *endormi*, *permis*, etc.

Digitized by Google

4° Pourtant, les poètes ont tenté de secouer ce joug en changeant ou en conservant l'orthographe. On trouve : *je doi*, *je di*, dans d'anciens poètes, et de nos jours mêmes : *mort* et *remord;* — *blé*, *troublé;* — et *sang*, *puissant*.

5° On a admis au pluriel des rimes qui ne seraient pas exactes au singulier : *parents*, *tyrans ;* — *ouverts*, *les vers*. On tient généralement compte de la pluralité dans les mots en *eurs*, en *ants* ; ainsi : les *humeurs* et les *vainqueurs* riment mieux que *l'humeur* et le *vainqueur*.

6° On tolère peut-être à tort des rimes longues avec des rimes brèves, comme *femme* et *âme*, — *trace* et *grâce*, etc.

On tolère aussi la rime des diphthongues avec des voyelles séparées : *ciel*, *matériel ;* — *héritier*, *justifier ;* — *cieux*, *délicieux ;* mais non *séduit* et *crédit*, — *soupire* et *instruire*.

7° On tolère également la rime où l'*s* se fait sentir dans les mots étrangers avec les mots où elle est muette : *Ménélas*, *pas ;* — *vertus*, *Brutus*.

7° *L* mouillé ne rime qu'avec *l* mouillé : *fille* et *famille*, mais non *fille* et *ville* ; quoiqu'on trouve *meilleur* rimant avec *valeur*, *brillants* et *brûlants*, ce qui semble négligé.

9° Les mots simples ne riment avec leurs composés ou les composés entre eux que s'ils ont des sens tout différents, comme *mettre*, *promettre ;* mais non : *flamme*, *enflamme ;* — *faire*, *refaire*, *défaire*, ni *ami* et *ennemi*.

10° On appelle rime riche celle qui porte sur toute la syllabe prononcée, comme *parent*, *expirant ;* — *admirable*, *adorable ;* et rime commune, celle qui

Digitized by Google

ne porte que sur la voyelle prononcée et ce qui la suit, mais non sur les consonnes qui précèdent, c'est-à-dire qui ne porte pas sur toute la syllabe, comme *discours*, *jours ;* — *admirable*, *aimable*.

11° La rime commune suffit lorsqu'elle est féminine, comme *aimable*, *admirable ;* — *rime*, *lime ;* — *solitaire*, *funéraire*.

12° La rime féminine doit être riche lorsque l'*e* muet est immédiatement précédé d'une voyelle ; ainsi : *journée* rime avec *donnée*, mais non avec *charmée ; ravie* avec *servie*, mais non avec *calomnie*.

13° Toutefois, si l'un des deux mots est un monosyllabe ou un nom propre, la rime commune suffit. *Calomnie* rime avec *vie*, et même avec *Italie*, bien que cette dernière licence soit plus rare.

14° La rime masculine doit être plus riche : *parent*, *expirant ;* — *dévouement*, *instrument ;* — *aimer*, *charmer ;* et non : *parent*, *enfant ;* — *aimer*, *chanter*, etc. *Trahi* rime avec *obéi*, et non avec *servi*.

15° Cependant, s'il y a à la rime deux consonnes dont une soit une liquide, *l*, *m*, *n*, *r*, on peut changer ou supprimer l'autre consonne à l'autre rime ; ainsi, *aveuglé* rime avec *troublé* et *roulé ;* — *esprit* avec *écrit* ou *sourit*.

16° La rime masculine commune suffit dans les monosyllabes et les noms propres : *jour, amour ;* — *Paris*, *pays*.

17° Dans les mots à rimes rares, la rime masculine commune suffit. Voici les rimes de ce genre qui sont permises par Racine, les autres poètes étant, comme nous le verrons, trop sévères ou trop négligés : *al*, *ais*, *at*, *ain*, *ard*, *eau*, *et*, *el*, *eil*, *ier*, *in*, *irs*, *it*, *oux*, *our*, *ours*, *oir*, *ois*, *or*, *orts*, *os*, *oud*, *uis*, *uit*,

Digitized by Google

*ns*. On trouve aussi *l* et *llir*, et une fois ou deux *leurs, deurs*; — *dents*, *temps*; — *teur*, *deur*; — *queur*, *gueur*, — *die*, *tie*; — *soupir*, *souvenir*; — *dessein*, *demain*; — *pleuriez*, *essuyés* : ce qui s'excuse par le pluriel ou le monosyllabe, ou la ressemblance des consonnes *t*, *d*, *g* et *q*. (Nous ne parlons pas de la *Thébaïde* ni des *Plaideurs.)* Mais on ne voit jamais chez lui *eux*, *eur*, *ant*, *ie*, *ue*, *ée*, rimer autrement que de toute la syllabe. *Ion* ne rime qu'avec *ion*, mais point avec *on*.

Les poètes du XVIe et du XVIIe siècle sont tous très-difficiles pour la rime, plus même que Racine et Corneille.

Boileau et J.-B. Rousseau sont aussi plus exacts que Racine.

Molière l'est moins, ce qui s'excuse par le ton familier de la Comédie. On trouve chez lui des rimes communes en *eurs*, *eur*, *is*, *on*, *ants*, et même, mais seulement dans les *Femmes Savantes*, *génie* et *philosophie*; une ou deux fois ailleurs, des rimes communes en *ue*, *ant*, *eux*.

La Fontaine est très-négligé dans ses rimes, surtout dans le premier livre de ses fables ; on y trouve des rimes insuffisantes en *ue*, *eur*, *a*, *ant*, *e*, *is*, *ou*, *ous*, *ir*, *u*. (*Lion* paraît pouvoir rimer avec *raison*, quoique étant en *ion*.) Il est un peu plus exact dans les autres livres.

Voltaire, et généralement les poètes du XVIIIe siècle, sont d'une versification très-incorrecte. On trouve dans la *Henriade* des rimes insuffisantes en *eur*, *is*, *it*, *ir*, *u*, *ue*, *ie*; — *avertis*, *éblouis*; — *puissants*, *ignorants*; — *allié*, *moitié*, etc. Gresset n'est guère moins négligé que Voltaire; il est vrai qu'il a écrit

Digitized by Google

dans un genre plus familier. Delille est également insuffisant.

A la fin du XVIIIe siècle, André Chénier commence à être plus châtié; l'on ne trouve chez lui que les rimes permises par Racine, les rimes en *ir*, et deux ou trois inexactes en *ou*, en *ir*, et *ayeux* rimant avec *majestueux*.

Les poètes de l'Empire ou les classiques sont médiocrement réguliers.

Lamartine sert de transition entre les classiques et les romantiques. Les premières *Méditations* avaient plusieurs rimes incorrectes en *ir*; il n'y en a plus qu'une ou deux dans ses autres recueils ; on voit aussi de mauvaises rimes en *eurs*, en *on*, *eur*, et même une ou deux inexactes en *eux*, en *ant*, en *ert*, en *is*; *sang* rime avec *puissant*, *pluie* avec *plie*, *néant* avec *surprenant*.

Béranger est très-exact dans ses rimes, ce qui est plus remarquable dans la chanson. On voit pourtant chez lui rimer *nie* et *mie*, *ire* et *uire*, *tu* et *du*, *ouir* et *llir*, *tard* et *llard*, *dort* et *or*, *long* et *lon*.

La nouvelle école affecte une grande richesse de rime. Nous n'avons remarqué, comme rimes faibles, que *leurs* et *lleurs* dans Victor Hugo.

Cette exactitude s'est soutenue dans les poètes de nos jours, tels que MM. Laprade et Autran, quoiqu'on trouve chez le dernier des rimes inexactes pour l'œil, *long* et *lon*, *mont* et *mon*, *tort* et *tor*. Il est inutile de citer la richesse excessive des rimes chez Barthélemy et Méry : c'est une grande partie de leur talent.

Nous devons remarquer, en finissant, que les rimes trop riches déplaisent autant à la longue que les rimes

Digitized by Google

négligées. Sans parler des sacrifices qu'elles imposent à la précision et au bon sens, l'oreille se fatigue et s'irrite de ce défi. Il faut garder, en cela, une juste mesure, sans affectation, mais aussi sans paresse.

En résumé, la rime nécessaire à la langue française peut être commune dans les rimes féminines et doit être riche dans les masculines, sauf les monosyllabes, les noms propres et les rimes assez rares. Très-rigoureuse chez nos vieux poètes, elle a été parfaite, au XVII^e siècle, avec Boileau, Corneille, Racine et Rousseau, négligée par La Fontaine, Voltaire et le XVIII^e siècle. Elle a été recherchée avec une exactitude scrupuleuse et même excessive et fatigante par l'école romantique. Il semble que là, comme ailleurs, on revienne à un juste milieu dans lequel se trouvent satisfaites l'oreille et la raison.

Digitized by Google

# ARISTOPHANE ET SOCRATE,

Par M. Ed. Goguel, membre correspondant.

---

*... Et adhuc sub judice lis est.*

Le but de ce travail est de rechercher quelle est la part qui revient à Aristophane dans la condamnation de Socrate.

Quoique cette question ait déjà été souvent agitée et longuement controversée, nous croyons cependant qu'elle n'est pas encore entièrement résolue; nous espérons donc qu'on nous pardonnera de l'avoir reprise et examinée avec quelques détails.

---

On sait avec quelle rapidité Athènes, depuis la mort de Périclès, se précipitait au-devant de sa ruine; c'est que le vif éclat dont elle avait brillé sous l'administration prospère de ce grand homme d'état, avait été plutôt apparent que réel. Le pouvoir du peuple élevé sur les ruines de l'aristocratie dans un but de personnalité et d'égoïsme, et non dans l'intérêt d'un principe, la passion du luxe substituée à l'antique simplicité, la corruption et la vénalité introduites dans les mœurs de la république, enfin, une guerre désastreuse, où devaient s'abîmer avec fracas la

Digitized by Google

gloire du passé et les ressources de l'avenir, tels avaient été les résultats de ce gouvernement unique dans l'histoire des cités de la Grèce.

L'influence tout particulièrement désastreuse que la guerre du Péloponnèse, léguée par Périclès à ses concitoyens, exerça sur l'ancien ordre de choses, est nettement caractérisée par ces paroles, qu'Aristophane met dans la bouche de Strepsiade : « Maudite soit la » guerre pour mille raisons, et surtout parce qu'elle » m'ôte les moyens de châtier mes esclaves (1) ! » Qu'on se représente, si l'on peut, des familles nombreuses, expulsées de leurs demeures par l'approche de l'ennemi, et errant dans les rues et sur les places publiques d'Athènes, où il n'y avait plus assez de maisons pour les recevoir, et, au milieu de cette confusion, la peste envahissant cette malheureuse cité, et y exerçant d'horribles ravages, et l'on ne trouvera pas trop chargé le tableau que Thucydide a tracé de la démoralisation profonde qui régnait alors dans la métropole de la civilisation hellénèque : « Au » spectacle des promptes vicissitudes dont on était » témoin, de riches subitement atteints de mort, de » gens qui n'avaient rien hérítant de leur fortune, » on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement » à des plaisirs dont, auparavant, on se serait caché. On cherchait des jouissances promptes, et » l'on ne croyait devoir s'occuper que de voluptés, » dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour » et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se » donner aucune peine pour des choses honnêtes, » dans l'incertitude où l'on était, si l'on ne cesserait

(1) *Nuées*, v. 6.

Digitized by Google

» pas d'exister avant de les avoir obtenues. Le plaisir
» et tous les moyens d'acquérir afin de se le procurer,
» voilà ce qui devint utile et beau. On n'était re-
» tenu ni par la crainte des Dieux, ni par les lois
» humaines ; il semblait égal de révérer les Dieux et
» de les négliger, quand on voyait périr indistinc-
» tement tout le monde. Le coupable ne croyait pas
» avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation ;
» il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa
» tête une peine déjà prononcée, et, avant de la
» subir, il croyait juste de profiter de ce qui pouvait
» lui rester à vivre (1). » L'historien raconte, en outre, qu'on recourut d'abord aux supplications et aux sacrifices, mais que, dès que l'on se fut convaincu de leur inutilité, on finit par y renoncer, tant était absolu l'empire funeste exercé par ce redoutable fléau. En lisant ces horribles détails, on serait tenté de croire que tous ces maux ne furent que momentanés, et qu'ils ne durèrent qu'aussi longtemps que la peste exerça ses fureurs à Athènes et dans l'Attique.

Mais Thucydide est là pour nous ramener à la réalité ; en présence du tableau qu'il nous fait des résultats déplorables de cette guerre fratricide, « qui, tout en
» détruisant l'aisance journalière, donnait des leçons
» de violence et rendait conformes à l'âpreté des temps
» les mœurs de la plupart des citoyens, » nous ne pouvons nous défendre de croire à la légitimité des railleries et des plaintes parfois amères du poète comique. Rien de plus affligeant, en effet, que l'état des villes de la Grèce, déchirées par les factions contraires

(1) *Guerr. du Pélop.*, I, 53.

Digitized by Google

et en proie à la sédition, où on en était venu jusqu'à changer arbitrairement l'acception ordinaire des mots, où le serment avait perdu toute sa valeur morale et religieuse, où l'on avait honte de sa maladresse, et où la méchanceté était devenue un titre de gloire, et la simplicité, un objet de risée. « La cause de tous ces » maux était la fureur de dominer, qu'inspirent l'am- » bition et la cupidité ; ces passions étouffaient les » esprits, et les excitaient à tout brouiller. Car les » chefs des deux factions qui partageaient les villes, les » uns, sous le prétexte spécieux de l'égalité politique, » les autres, sous celui d'une aristocratie modérée, » affectaient de ne consulter que le bien de la patrie ; » mais celle-ci était elle-même, en effet, le prix qu'ils » se disputaient. Dans cette lutte ardente, où les uns » s'efforçaient de l'emporter sur les autres par quel- » que moyen que ce fût, il n'était pas d'excès que ne » se permît leur audace. Devenus supérieurs à leurs » ennemis, ils ne mesuraient ni à la justice, ni aux » intérêts de l'Etat les peines qu'ils leur faisaient » souffrir ; mais ils les rendaient plus rigoureuses » que l'un ou l'autre ne l'exigeait, et chacun en po- » sait les bornes au gré de son plaisir et de ses » caprices. Ils étaient toujours prêts à satisfaire leur » haine, soit par les décrets injustes qu'ils faisaient » rendre, soit en se procurant le pouvoir à force ou- » verte. Jamais aucun parti ne transigeait de bonne » foi, mais ceux qui parvenaient à leurs fins en dis- » simulant habilement leur astuce, avaient le plus » de réputation. Les citoyens modérés étaient vic- » times des deux factions, soit parce qu'ils ne com- » battaient point avec elles, soit par ce qu'on leur » enviait leur tranquillité. Ainsi, par les séditions,

Digitized by Google

» la Grèce fut infectée de tous les crimes (1). »

C'était bien là, on ne saurait en douter, une de ces époques de transition, où ce qui existe semble condamné à périr, pour faire place à un autre ordre de choses, à des idées, à des institutions nouvelles, et où s'agite une véritable question de vie ou de mort pour une nation entière.

Du milieu de cette matière en fusion, nous voyons surgir, au sein des classes éclairées, trois partis bien distincts, dont la lutte contribue puissamment à hâter la dissolution sociale qui s'apprête, et d'où sortiront les éléments nouveaux qui devront servir à la construction du nouvel édifice.

Ce sont d'abord les sophistes, qui, après avoir entrevu confusément le peu de stabilité de l'ordre de choses existant, s'attachent avec une ardeur sans égale à miner entièrement cet organisme qui leur paraît vieilli et usé, sans s'inquiéter si la société elle-même survivra à la catastrophe qu'ils auront provoquée aussi aveuglément.

Ce sont ensuite quelques hommes isolés en quelque sorte, remarquables, du moins, par leur petit nombre, qui s'efforcent de tout leur pouvoir d'empêcher que l'édifice ne s'écroule tout-à-fait, et qui paraissent s'être imposé la tâche difficile, mais belle, de sauver quelques fragments de cet ordre social si violemment ébranlé, afin d'en faire comme autant de jalons pour l'avenir. Parmi ces hommes, ou plutôt à la tête de cette phalange aussi énergique que généreuse, nous rencontrons Socrate, qui donna sa vie en gage de ses efforts et de ses convictions.

(1) *Guerre du Pélop*, III, 82. Trad. de Bucnon.

Digitized by Google

Le troisième parti, enfin, comprend une autre phalange également respectable, des hommes, et principalement des poètes, qui, conservant, au milieu des ruines qui s'accumulent autour d'eux, une foi vive et ardente dans un passé éminemment glorieux, s'en prennent, dans leur courroux impuissant, aux nouvelles idées qui se font jour de toutes parts, et traduisent indistinctement devant le tribunal de l'opinion publique les hommes des deux autres partis, qu'ils rendent responsables de la chute des croyances et des institutions, qui, dans leur union indissoluble, ont fait jusqu'à ce jour la gloire de la patrie. Aristophane figure au premier rang parmi ces partisans passionnés de l'ancien ordre de choses.

Les sophistes, en adoptant pour fondement de leurs doctrines la maxime énoncée tout d'abord par Protagoras, que l'homme est la mesure de toutes choses, avaient rendu tout d'un coup incertaines toutes les connaissances acquises. Car, du moment où l'on faisait dépendre la vérité et la non-vérité de ce qu'on avait jusqu'alors tenu pour certain, de l'homme individuel et de ses aperceptions, et qu'on le laissait libre de décider par lui-même et à son gré ce qu'il fallait rechercher ou éviter, toute vérité objective, absolue, devait nécessairement disparaître, et, avec elle, l'autorité de la vertu elle-même, la religion et le patriotisme. Le sujet pensant, dans ses évolutions toutes spontanées et arbitraires, devenait dès lors tout à la fois le principe suprême de toute connaissance et de toute moralité. Toutes les barrières respectées jusqu'alors dans la vie ordinaire et pratique tombaient par conséquent aussi, et ce qui avait eu de la consistance redevenait flottant et incertain. La

Digitized by Google

tradition, les mœurs, les lois, les croyances, la religion elle-même, ne pouvaient plus avoir d'autorité qu'autant que l'individu s'inclinait devant elles, et un vaste champ s'ouvrait à la critique, c'est-à-dire à cette critique individuelle, superficielle, qui ne dépend que des caprices de l'homme.

Comme il n'y avait plus, aux yeux des sophistes, de vérité proprement dite, et, par conséquent, ni recherches sérieuses, ni convictions, il ne pouvait plus y avoir, dans tout ce qui prêtait à la discussion, qu'une espèce de persuasion, qui, dépourvue de tout but intime et objectif, ne pouvait avoir en vue que d'imposer l'opinion de l'individu à un aussi grand nombre d'hommes que possible. Ce n'était que par elle que pouvait être atteint le but final de l'existence terrestre, c'est-à-dire le bonheur en cette vie. Cet art de la parole, qui, sans vouloir instruire, ne sert que les intérêts du sujet, et qui, par sa nature même, ne se préoccupe que de l'apparence du vrai, devint le but suprême de la science, une chose que tout homme devait nécessairement acquérir, afin de pouvoir exploiter à son profit ceux qui l'entouraient, ses concitoyens. Tout effort fait en commun, la seule base possible de toute société, disparaissaient par cela même, et partant, les fondements de l'Etat et de la moralité. Et si de tels principes venaient à l'emporter, il était à craindre que l'humanité ne retombât dans une monotone uniformité et dans l'égoïsme le plus complet.

Parmi les hommes fort peu nombreux qui reconnaissaient la fragilité de l'ordre de choses existant, et qui, avant de consommer sa chute, voulaient sauver leurs contemporains d'une dissolution complète,

Digitized by Google

et asseoir l'avenir sur des bases durables, Socrate est sans contredit, le plus remarquable. Il s'opposa aux entreprises déréglées des sophistes avec tout le sérieux et toute l'énergie d'une âme généreuse. La lutte incessante et raisonnée qu'il soutint contre eux, a conservé, pour les générations suivantes, des germes précieux à plus d'un titre. Ce ne sont point les sens, ni les sensations variables, incertaines, dont l'impression vient du dehors, qui déterminent, à ses yeux, ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas ; c'est plutôt cette force d'une autre nature, qui, s'isolant en quelque sorte du monde extérieur, ne cherche ses lois et ses mobiles d'activité que dans l'esprit lui-même, en d'autres termes, la pensée. Ce n'est, non plus, cette pensée flottante, capricieuse, dépendant des impressions sensibles, mais cette autre pensée, qui repose sur les règles d'une saine logique innées à l'esprit, et telles que les réclament les investigations de la science. L'esprit, par cela même qu'il s'isole des phénomènes multiples, qui nuisent à l'unité et à la connaissance, se replie sur lui-même et s'observe dans sa propre essence ; il aperçoit dans ses profondeurs les lois immuables, éternelles, qui, dans son conflit inévitable avec le monde extérieur, lui apparaissent souvent troubles et obscures, et même parfois échappent à son regard, mais qui deviennent de plus en plus claires et distinctes, à mesure qu'il se replie davantage sur lui-même. Le résultat des recherches faites sous l'empire de ces lois n'est plus soumis aux fluctuations du doute, mais apparaît comme vrai et certain dans tous les temps.

Le but de la vie de l'homme, la félicité, n'est plus, dès lors, ce plaisir, ἡδονή, peu durable et in-

Digitized by Google

constant, essentiellement variable selon les individus, que chacun se représente à sa manière et au gré de ses caprices, mais par des recherches sérieuses et réelles on arrive à quelque chose de fixe, de certain, d'immuable. Les joies vraies et durables n'échoient en partage qu'à celui qui, insensible aux attraits du monde visible, se replie sur lui-même, et cherche à découvrir dans les replis les plus intimes de son être ce qui seul peut procurer à l'esprit, même au milieu des plus grandes souffrances extérieures, un contentement et une félicité inaltérables, le *bien absolu*, καλον κ'αγαθον. Telle est la source unique de la vraie félicité; celui qui la possède n'est plus exposé aux alternatives de la joie et de la douleur, et, par cela même qu'il ne s'occupe que de ce qui est bien, il trouve cette sérénité inaltérable, indépendante des évènements, dont les hommes poursuivent ordinairement l'image contrefaite ou à peine ébauchée dans la jouissance du moment présent.

Il existait donc une séparation bien grande entre les sophistes, qui, avec leur éloquence hypocrite, cherchaient à saper les fondements de l'ordre de choses existant, et propageaient des doctrines qui devaient conduire à l'anarchie la plus complète, non-seulement dans l'état, mais encore dans la morale, et Socrate, qui, tout en reconnaissant le peu de consistance de cet ordre de choses, s'opposait cependant à cette aveugle manière de détruire, et voulait au moins obtenir des conditions meilleures pour le maintien des mœurs et de la discipline. Et cependant, il y avait entre eux et lui des points de contact frappants. Comme les sophistes, Socrate s'en prenait à ce qui existait; car il avait la conviction



Digitized by Google

que la situation des choses, telle qu'elle existait à Athènes, ne pouvait durer plus longtemps, et devait faire place à quelque chose de plus sûr et de plus stable. Il reconnaissait aussi, et ne se faisait aucun scrupule de le proclamer bien haut, qu'il y avait dans l'Etat et dans la religion beaucoup de choses qu'il fallait changer, et que, pour soustraire la civilisation grecque à une ruine certaine, il était de toute nécessité de faire subir à l'un et à l'autre des réformes radicales. Mais, hâtons-nous de le dire, ses motifs étaient tout différents de ceux des sophistes, et le but qu'il poursuivait était loin d'être le même. Tandis que ceux-ci s'efforçaient de renverser et de confondre toutes les barrières, et d'asseoir sur les ruines de l'esprit d'association et de l'ordre divin le règne de l'individu et de l'égoïsme, au milieu d'une anarchie incurable, Socrate voulait une régénération de la religion, une politique plus convenable et plus humaine, afin de soustraire la cité et la religion à de nouvelles catastrophes. C'est dans ce sens qu'il demandait qu'on extirpât tous les éléments de superstition qui s'étaient infiltrés jusque dans la moelle même de la religion, et qu'on procédât sans retard à l'abolition d'abus invétérés, qui avaient pénétré jusque dans les rouages les plus intimes de la chose publique. Mais il demandait des changements ; il demandait donc aussi le renversement de ce qui avait existé jusqu'alors, et il voulait que ces changements portassent sur la manière de penser et d'agir des individus. Or, c'était attaquer ses concitoyens par le côté le plus sensible ; il était donc du parti des sophistes.

Placés, comme nous le sommes, à une grande distance des faits, nous pouvons fort bien distinguer ce

Digitized by Google

dernier parti de celui de Socrate, et cela, d'autant plus facilement que les disciples les plus éminents de ce philosophe se sont fait un devoir de nous expliquer le plan et les intentions de leur maître. Mais les contemporains, au milieu des phases diverses de cette lutte ardente, ont fort bien pu ne pas se rendre compte des divers points de dissemblance que nous venons de signaler, et voir dans Socrate et dans les sophistes des alliés unis dans une pensée commune, celle de renverser l'ordre de choses existant.

D'ailleurs, la manière d'agir de Socrate était, il faut le dire, de nature à autoriser une pareille supposition. Il ne cessait d'engager tous ceux avec lesquels il avait affaire, à examiner de plus près ce qu'ils avaient jusqu'alors reconnu comme certain; il se proposait sans relâche de les amener, chaque jour, à de nouveaux désillusionnements, et à leur faire sentir et confesser leur ignorance. Par cela même qu'il avait principalement en vue de faire ressortir le peu de consistance des faux jugements, il négligeait le côté positif de sa tâche, la véritable connaissance, celle de l'homme lui-même. Car, comme il croyait qu'on ne peut rien faire entrer du dehors dans l'esprit, qu'au contraire, chaque homme doit se créer ses convictions par l'énergie de ses propres méditations, il se bornait à donner quelques indices, propres plutôt à guider dans les recherches auxquelles il conviait ses disciples, qu'à les faire pénétrer avec lui au cœur même des questions qu'il s'agissait de résoudre. Or, une telle méthode est de sa nature plutôt négative que positive; elle tend plus particulièrement à écarter les obstacles qui pourraient gêner le libre essor de la pensée, et entraver la découverte de la vérité. On sait que Socrate

Digitized by Google

prétendait ne rien savoir, et qu'il ne se vantait que de son habileté à reconnaître chez d'autres les découvertes qu'ils avaient faites, vraies ou non. Ce qu'il y avait de positif dans sa méthode, c'étaient surtout certaines indications et règles générales, qu'il lui arrivait bien rarement de développer ou de produire isolément. Cet homme, qui créa en quelque sorte la philosophie du sens commun, ne pouvait s'emprisonner dans les limites étroites d'un système; son enseignement n'avait rien de théorique, ni d'apprêté ; il avait lieu, en quelque sorte, au jour le jour, en tous lieux, et selon l'erreur qui se montrait. Aussi n'a-t-il jamais songé à exposer méthodiquement sa doctrine, à formuler un système de morale, comme le fit, après sa mort, son disciple Platon ; et encore celui-ci ne s'en est occupé que dans ses derniers dialogues, car, dans les premiers, il se borne le plus souvent à réfuter les opinions qui avaient cours avant la venue de Socrate.

Il ne faut donc pas s'étonner que le vulgaire, et même les esprits d'élite de cette époque, n'aient vu dans Socrate qu'un sophiste. Telle est encore l'opinion d'Eschine plus d'un demi-siècle après la mort de ce sage (1), et Caton le Censeur l'appelle un phraseur, un corrupteur des mœurs. Une erreur de ce genre était excusable chez ceux de ses contemporains qui ne faisaient qu'une étude superficielle des principaux problèmes de la philosophie, et qui jugeaient les hommes qui enseignaient cette science uniquement d'après les résultats qu'ils obtenaient. Or, ces résultats étaient loin d'être importants, pour ce qui concerne

(1) *Contre Timarq.*, § 173.

Digitized by Google

Socrate, du moins de son vivant. Ses concitoyens ne pouvaient pas deviner tout d'abord l'immense portée que ses principes devaient avoir après sa mort, grâce au dévouement touchant de ses disciples. D'ailleurs, plusieurs de ces derniers, tels qu'Alcibiade, qui fut deux fois traître à sa patrie; Critias, le plus cruel des trente tyrans, et qui osa soutenir que la religion était une invention des législateurs, pour la police de la cité; Charmide et Théramène, qui furent les collègues de Critias, avaient déjà, du vivant de leur maître, fait servir l'instruction qu'ils avaient reçue de lui au détriment de leurs concitoyens, tandis que d'autres, appartenant à son cercle le plus intime, ne se décidèrent à proclamer sa doctrine qu'après qu'il eut été condamné à boire la ciguë.

Ce qui frappait surtout les yeux des contemporains, c'étaient les progrès rapides que ses disciples faisaient dans l'éloquence, grâce aux exercices fréquents auxquels ils se livraient, et aux discussions méthodiques et lumineuses que le maître engageait journellement avec ou devant eux. Mais, par cela même que bon nombre d'entre eux mirent cet art au service de leur ambition personnelle, on s'accoutuma à les placer tous ensemble sur la même ligne que les sophistes.

Des observateurs plus attentifs et plus compétents auraient pu facilement découvrir une différence notable: c'était la manière d'enseigner. Tandis que les sophistes s'efforçaient, non sans peine, de poser leurs conclusions à la suite de raisonnements plus ou moins longs, Socrate recourait, au contraire, à une conversation rapide, habile et convaincante, et jamais il ne manquait son but. Il épiait au passage toute fausse doctrine, pour l'arrêter, la saisir corps à corps et

Digitized by Google

montrer à tous ce qu'elle cachait, le néant. De quelque vérité bien simple, accordée par ses interlocuteurs, il leur faisait tirer des conséquences imprévues, et les amenait peu à peu, et sans qu'ils se doutassent de ses intentions, à des notions qu'ils ne s'attendaient pas à trouver ainsi d'eux-mêmes. C'était un chercheur, dans la vraie acception de ce mot; il feignait d'abord de s'incliner devant le savoir de son adversaire, et de vouloir s'instruire auprès de lui ; mais, peu à peu, les rôles changeaient, et, le plus souvent, il le réduisait à l'absurde et au silence. Mais on était plutôt porté à ne voir dans cette nouvelle méthode qu'une invention d'un nouveau genre, destinée à réconcilier avec la sophistique ceux que les artifices ordinaires de cet art dangereux avaient ou fatigués ou éloignés. Et cependant, ces sophistes, avec lesquels on s'obstinait à le confondre, n'eurent point de plus grand ennemi; c'étaient eux surtout qu'il se plaisait à couvrir de confusion en présence des nombreux auditeurs qu'attirait sans cesse autour de lui sa parole facile et mordante, et il ne négligeait aucune occasion de ruiner leurs prétentions et leurs systèmes. Cette doctrine nouvelle, qui aspirait à fondre dans une unité scientifique plus élevée la loi qui régit la matière et celle qui régit l'intelligence, c'est-à-dire, à poser à jamais le côté moral de ce monde en face de la nature, devait nécessairement prendre ses racines dans les recherches logiques et dialectiques, pour apercevoir du haut de la pensée scientifique, comment il est nécessaire d'embrasser également, dans la connaissance, la nature et la raison, pour l'accomplissement de la science. Or, c'est en cela que consiste le mérite des travaux dialectiques de Socrate et de sa méthode.

Digitized by Google

Aristophane est au premier rang parmi ceux qui voient dans cette ardeur d'innover, dans ce désir de changer, de renverser ce qui existe, un véritable danger pour la société athénienne. Dans son amour enthousiaste du présent et de ses jouissances, il semble ignorer l'imminence de la catastrophe, dont les symptômes, à mesure qu'ils se révèlent à lui, lui causent une surprise chaque jour plus douloureuse; et, sous ce rapport, on peut dire qu'il voit moins loin que Socrate, dont le regard plonge dans un avenir lointain; il se cramponne au présent, à la fraîcheur si pleine de vie de la réalité, sans s'apercevoir que cette réalité renferme des germes de corruption et de mort. Quoiqu'il ne soit pas un partisan aveugle d'institutions condamnées à périr, il est cependant étroitement uni à ceux qui s'opposent à la dissolution que rêvent les autres partis, qui repoussent avec indignation toute attaque qui leur paraît dirigée contre la religion et les mœurs d'Athènes, et qui, dans leur zèle parfois aveugle, s'efforcent d'étouffer à leur naissance les théories établies par les nouvelles doctrines, et dont les tendances leur paraissent pernicieuses. Il approuva, sans doute, la ferveur par trop orthodoxe de ceux qui accusèrent d'ασεβεια, c'est-à-dire d'impiété, Anaxagore, qui avait fait d'Athènes le centre de la philosophie, et qui, dans sa recherche des lois naturelles, avait osé soumettre à l'appréciation de l'entendement les forces de la nature, auxquelles on avait voué jusqu'alors un culte divin; qui expulsèrent Diagoras de Mélos, convaincu d'athéisme, et enveloppèrent dans cette même accusation Périclès, l'ami, le disciple et le défenseur d'Anaxagore, et Thucydide, qui, traitant

Digitized by Google

les oracles plus cavalièrement qu'Hérodote (1), les dépouillait du merveilleux qui s'y rattachait, et en faisait de simples accidents (2).

Une telle résistance lui paraissait d'autant plus nécessaire, que les nouvelles idées, jusqu'alors accessibles aux grands et aux riches seulement, commençaient déjà à se faire jour au sein des classes moyennes et inférieures de la société, et menaçaient de produire une confusion complète dans les esprits, en agitant les masses restées jusqu'alors inertes et ignorantes. Euripide avait contribué, par ses drames, à les propager, autant que Socrate par ses entretiens et ses enseignements ; aussi Aristophane ne les sépare-t-il pas l'un de l'autre dans sa pensée ; il ne croit pas même devoir se taire devant la tombe à peine fermée du premier. Euripide, selon lui, aurait dépouillé l'antique discipline du respect traditionnel dont elle avait été entourée de tout temps, et aurait frayé les voies à un raffinement de lumières qui ne pouvait être que funeste (3). Afin d'amener des

(1) Herod., II, 8, 17, 21, 54.

(2) Thuc., *Guerr. du Pélop.*, I, 23; II, 8; IV, 52. Chose singulière ! tandis qu'Alcibiade mutilait les statues des anciens Dieux, et profanait les mystères, le peuple introduisait à Athènes des Dieux de la Thrace et de la Phrygie, et une religion nouvelle, en quelque sorte, envahissait la cité, ayant pour cortége obligé la licence effrénée des cultes orgiastiques de l'Orient. Sous le coup des malheurs, il y avait comme une recrudescence de superstition, mais aussi d'intolérance. On se souvient de l'affaire des Hermès, de l'anxiété profonde qu'elle jeta dans la ville et du grand procès qu'elle amena.

(3) « Je ne mettais pas en scène, » fait dire le poète à Eschyle disputant à Euripide le sceptre de la tragédie par-devant Bacchus (*Gren.*, 936-1088), « des Phèdres impudiques, ni des Sténobies...; » c'est à toi qu'est dû ce goût de bavardage et d'arguties qui a fait

Digitized by Google

situations pathétiques, il aurait remanié sans scrupule les légendes sacrées (1) ; les héros de l'ancienne tragédie auraient quitté le cothurne, pour marcher sur la terre et partager les faiblesses humaines ; et même, pour rendre la langue plus harmonieuse, il aurait brisé sa forme austère, en y faisant entrer une foule d'expressions vulgaires, empruntées aux discussions de la place publique ou aux causeries de la vie commune. Il convient de remarquer que ce que le poète comique reproche à Euripide comme une décadence, ce qui, à ses yeux, mérite le blâme le plus énergique, est pour nous, peut-être,

» déserter les palestres, a corrompu les jeunes gens avides de pé-
» rorer, et créa cette foule de scribes et de charlatans qui pullulent
» dans Athènes, espèce de singes toujours prêts à abuser le
» peuple. »

(1) Il donne, dans presque toutes ses pièces, l'épithète de σεμνος à l'Ether ; il critique sans ménagements les Dieux populaires (*Herc. fur*, 1287-90 ; *Ion*, 443-454) ; c'est à tort, selon lui, qu'on les représente comme des êtres parjures, criminels et injustes; qu'on dit de Diane qu'elle est altérée de sang humain (*Iphig. en Taur.*, 38); de Phébus, qu'il séduit les jeunes filles (*Ion.*, 370), et de Jupiter, qu'il trouble la raison des hommes et des enfants (*Herc. fur.*, 1341). Il s'élève fréquemment contre les présages, les institutions, les préjugés de la société hellénique, droit d'asile, infériorité de la femme (*Médée*), etc. Aristophane va même jusqu'à le traiter d'athée; et cependant il n'est point pour lui un ennemi personnel, mais un adversaire placé dans un camp opposé. Euripide est du côté des novateurs, tandis que le poète comique regarde comme dangereuse toute innovation ; Euripide prêche la guerre (*Supplic.*, 187 ; *Andromaq.*, 445), tandis qu'Aristophane ne cesse de recommander la paix (*Acharn*, 305). Euripide traîne à sa suite une foule d'imitateurs, tels qu'Agathon, Carcinus, Mélanthius, Anésias, Morsimus, etc., qui poussent jusqu'à l'exagération les défauts du maître, et dont Aristophane croit devoir réprimer les prétentions et l'outrecuidance en les frappant dans la personne même de leur chef de file. (Voir Blanchet, *de Aristophane, Euripidis censore*. Argentor., 1855.)

Digitized by Google

un des principaux mérites du poète tragique ; ses défauts s'effacent devant ces détails d'un naturel exquis, dont ses drames fourmillent, devant ces scènes d'un pathétique qui touche au sublime, et ces sentences morales qui sont comme des échos de la conscience. Euripide a vraiment le souffle tragique, et il diffère surtout d'Eschyle et de Sophocle, en ce que la fable mythologique se transforme chez lui, pour ainsi dire, en un tableau de mœurs de son temps, et que le dogme de la fatalité disparaît pour ne laisser voir dans l'homme désormais que le jouet de ses passions. On sent palpiter en lui cette fibre puissante dénotant une âme qui sait compatir aux souffrances humaines ; il ressent cette émotion si bien exprimée par Térence : « *Homo sum,* » *nihil humani a me alienum puto.* » Ses regards se portaient au-delà des limites d'Athènes; ils embrassaient les autres cités et les autres peuples ; il ne tenait pas seulement compte des lois d'Athènes, mais encore des droits du genre humain, et, comme Socrate, il semble dire à chaque page : « Je ne » suis pas d'Athènes, mais du monde (Cicer., *Tuscul.*, v. 37). » N'a-t-il pas dit quelque part, en déplorant la misérable condition des esclaves, que la vertu seule établit des différences entre les hommes, et que le privilége de la naissance n'est pas par lui-même un titre légitime à l'illustration ?

Socrate, de son côté, avait contribué plus encore que son ami à propager le mal. Il attirait à ses leçons, pour lesquelles il ne réclamait aucun salaire, même ceux qui d'abord lui avaient témoigné le moins de sympathie, philosophes, poètes, hommes d'état; il n'y avait point de classes de citoyens, ni

Digitized by Google

de professions, où il ne recrutât ses disciples ; il entrait même dans la boutique de l'ouvrier, et arrêtait les passants dans les rues ou sur les places publiques, pour discourir avec eux.

Partout il s'appliquait, avec un zèle que rien ne pouvait ralentir, à déraciner les préjugés dominants, et à ébranler par là les anciennes convictions. Lorsqu'il vient à parler de l'oracle de Delphes, qui l'a proclamé le plus sage des hommes, il demande à tous ceux qui l'entourent ce qu'a voulu dire le Dieu, et ce qu'il faut entendre par cette sagesse qui lui est attribuée. Il aborde successivement l'homme d'état, le poète, l'ouvrier, et il les amène tous à reconnaître qu'ils ignorent ce qui est bien et vrai, et que, cependant, ils croient le savoir. Sa sagesse consiste à reconnaître la folie de ceux qui confondent le fini avec l'infini ; sa mission, à les amener à rentrer en eux-mêmes, et à considérer avec lui comme borné et nul le savoir produit par le monde réel et objectif. Dussent même les Athéniens l'acquitter à la condition qu'il renoncera à cette mission sacrée, il aimerait mieux mourir, plutôt que de ne pas obéir au Dieu qui l'entraîne, c'est-à-dire à cette voix intérieure qui n'est autre chose que la conscience, dont l'idée, encore peu comprise, apparaît sous cette forme plus sensible (1).

Socrate n'était pas seul à agir; plusieurs de ses disciples, heureux et fiers de s'être approprié une dialectique supérieure à celle des sophistes, mais non animés des mêmes intentions que leur maître,

(1) Platon, *Apolog.* — Xenoph., *Mém.* I, 1, 2, 3. — Plutarq., *de Gen. Soc.*, c. 11. — *Compar. Aristote, Rhetor.*, II, 23.

Digitized by Google

trouvaient du plaisir à embarrasser leurs concitoyens avec leurs questions subtiles et leurs artifices d'éloquence, et se proposaient par là, non point de faire le bien, mais plutôt de poser devant le vulgaire ignorant.

Aristophane a conscience du danger que court la chose publique, et, pour le conjurer, il met tout en œuvre afin de neutraliser les effets désastreux des tendances nouvelles, qui aspirent à substituer l'individu à l'ensemble, et il vante comme un idéal digne de regrets l'époque glorieuse des héros de Marathon, où le citoyen, plein de soumission pour la loi et de respect pour la coutume, engageait son honneur et sa vie au service de l'Etat, sans ambitionner d'autre gloire que celle de la patrie elle-même. Cet enthousiasme du poète pour ce moment solennel de la vie athénienne semble justifié par l'éclat tout particulier dont brille alors sa ville natale, et par le dévouement absolu et désintéressé des citoyens en présence des dangers qui menacent leur pays. Aussi longtemps qu'Athènes fut heureuse et florissante, l'espèce d'auréole, dont elle était entourée, ne permettait pas de remarquer les vices de sa constitution, ni les maux de tout genre dont elle souffrait déjà intérieurement. Mais quand survinrent les revers, et, après eux, le calme produit par la paix, on vit se produire au grand jour des symptômes nombreux de corruption, dont quelques-uns ne laissaient pas que d'être alarmants. Il eût fallu, en effet, être bien aveuglé pour ne pas voir dans la conduite légère, insensée et parfois cruelle de ce peuple essentiellement mobile et capricieux, exilant ses meilleurs citoyens, toujours prêt à se jeter entre les bras de quelque ambitieux, ayant

Digitized by Google

l'oreille toujours ouverte à la délation, et travaillé par une soif toujours croissante de richesses et de jouissances, un signe certain de sa décadence morale et politique. Qu'on se représente, un instant, ces guerres fratricides, signalées par des actes d'une barbarie révoltante, où l'on combattait avec un acharnement sans égal, où les vaincus étaient réduits en esclavage, et les prisonniers fort souvent massacrés impitoyablement après la victoire; qu'on assiste, ne fût-ce que pour quelques moments, à ces assemblées tumultueuses, où ce peuple, d'ailleurs si doux et si humain, ordonnait le massacre de populations entières, dont le seul crime était d'avoir résisté à d'injustes prétentions, et escomptait ses triomphes au détriment des autres cités helléniques, et l'on sera en droit de demander si cette époque tant regrettée était bien l'âge d'or de la civilisation hellénique (1).

Cependant Aristophane est loin d'être un partisan aveugle de l'ordre de choses existant ; s'il attaque sans relâche les hommes qu'il regarde comme les fauteurs principaux des idées nouvelles, il s'élève aussi parfois avec force contre les partisans quand même du passé, contre ces hommes, pour la plupart ambitieux et intéressés, qui avaient conclu avec les démagogues tout-puissants et avec les partisans de la guerre une alliance funeste, dont l'avenir et le salut de la patrie devaient être l'enjeu.

La lutte qu'il a entreprise est des plus sérieuses,

(1) C'est sans doute pour cette raison qu'Isocrate a cru devoir reporter cet âge d'or aux temps de Solon; mais les luttes intestines qui agitaient alors la République, et qui frayèrent les voies à la tyrannie des Pisistratides, sont là pour donner un éclatant démenti à cette hypothèse historique.

Digitized by Google

et derrière le poète comique apparaît presque toujours le citoyen avec ses aspirations généreuses et ses regrets légitimes. Mais les armes qu'il emploie ne sont pas toujours convenables ; elles produisent même assez souvent un effet tout différent de celui qu'il s'était proposé. C'est ainsi qu'il combat en faveur des Dieux (1) et des anciennes croyances, et que, cependant, il semble s'attacher à les rendre ridicules. Il nous représente, par exemple, Hercule sous les traits d'un vrai soudard, gourmand et tapageur, et Bacchus, sous ceux d'un poltron raillé par son esclave (2). Il s'élève contre l'anarchie produite par l'ochlocratie, et il en profite amplement pour donner un libre cours à sa verve railleuse ; il tonne contre les adulateurs du peuple, et cependant il fait à celui-ci une part tellement belle qu'il s'habitue à chercher la cause du mal partout ailleurs qu'en lui-même. Il attaque les novateurs, et il mine bien plus qu'eux

(1) Dans les *Nuées*, il fait brûler par Strepsiade la maison de Socrate, « pour venger les divinités outragées. »

(2) Eaque veut faire assommer Xanthias-Hercule, et son prétendu esclave Bacchus; ce dernier réclame, en disant qu'il est un Dieu. Xanthias fait observer que, dans ce cas, il ne sentira pas les coups, et les estafiers d'Eaque battent les deux divinités pour les mettre à l'épreuve. Et ces scènes où Bacchus était si malmené, se jouaient à ses propres fêtes, devant ses prêtres, qui assistaient et riaient sans doute, comme les autres spectateurs, du rôle joué par leur Dieu (*Grenouilles*). Peut-être Aristophane ne pensait-il pas que les Dieux pussent s'offenser d'une licence qu'eux-mêmes ils avaient permise; ces Dieux, qu'il raillait ainsi dans ses comédies, n'en étaient pas moins, à ses yeux, les gardiens vénérés des antiques traditions et les protecteurs d'Athènes, et cette irrévérence, que les circonstances semblaient justifier, ne pouvait, selon lui, porter à leur existence des atteintes aussi graves que le doute, et parfois même la négation des philosophes.

Digitized by Google

l'ordre de choses existant ; il accable de ses railleries les beaux parleurs qui plaident tout à la fois le pour et le contre, et ses pièces fourmillent de logomachies qu'on dirait empruntées à ses adversaires.

Mais, hâtons-nous de le dire, il n'a point conscience de ces inconséquences. Il s'imaginait, sans doute, que le ridicule qu'il déversait à pleines mains sur les Dieux de l'Etat s'adressait plutôt à la forme qu'au fond; mais, aux yeux du peuple, la forme et le fond ne formaient qu'un tout indissoluble ; ridiculiser les personnages, c'était leur ôter le peu de respect dont ils jouissaient encore. Pour que de telles attaques fussent impuissantes, il aurait fallu une puissance d'abstraction, une profondeur de convictions, dont le peuple était incapable. Aristophane, il faut le dire, est, sans s'en douter, du côté de ceux qu'il combat. En dépit de sa résolution bien arrêtée de sauvegarder un passé qui lui est cher à plus d'un titre, il appartient à son époque par toutes les fibres de son être, par toutes les impulsions de son intelligence ; il a beau renier sa mère, il ne peut faire disparaître les traits de ressemblance qui le rapprochent d'elle (1).

Notre poète n'est pas moins moderne que les modernes qu'il combat ; il ne diffère, par exemple, d'Euripide, qu'en ce que celui-ci a accepté résolûment les tendances de l'époque, et s'applique à les propager, tandis qu'Aristophane, redoutant les conséquences de ces mêmes tendances, s'efforce de s'y soustraire et les combat pour mieux leur échapper. Cependant

(1) C'est ainsi que, dans la comédie des *Guêpes*, il fait une belle et large part au représentant de la nouvelle génération, tandis qu'il nous fait voir sous un jour beaucoup moins favorable le père, en qui il personnifie l'ancien ordre de choses.

Digitized by Google

ces sympathies, en quelque sorte instinctives, restent chez lui à l'état latent, et il les fait taire en présence des principes à la défense desquels il s'est dévoué, et auxquels il resta fidèle jusqu'au bout, comme le prouve son *Plutus*, où il attaqua les idées nouvelles avec une grande amertume. Si, dans les pièces qu'il fit représenter dans l'intervalle qui sépare cette dernière comédie de celle des *Nuées*, il semble avoir conclu une trève avec ses adversaires, il ne faut pas en induire qu'il ait renoncé à son rôle de défenseur des antiques usages et des vieilles traditions. C'est que, dans ces temps calamiteux, les partis disparaissaient à ses yeux, pour ne lui laisser apercevoir que le naufrage de la chose publique ; quoique ses illusions s'en aillent l'une après l'autre, et que de cruelles déceptions semblent refroidir son enthousiasme, il persiste cependant dans sa foi dans un passé meilleur, et continue de protester contre les tendances dangereuses du présent.

Sa tâche, du reste, était rendue facile par le rôle important que la Muse comique s'était arrogé au sein de la société athénienne.

La comédie ancienne, depuis le jour où, née dans les mascarades des Dionysies champêtres, elle était venue prendre sa place au théâtre de Bacchus à côté de la tragédie d'Eschyle (1), avait à Athènes une

(1) On a cru devoir attribuer aux Siciliens, dont la réputation d'esprit et de causticité était grande dans l'antiquité, la première comédie à peu près régulière (ARISTOTE, *Poétiq.*, c. 3, 5 — THÉOCRIT., *Epigr.* 17. — Voir surtout le savant ouvrage de M. Colin : *Clef de l'histoire de la comédie grecque*, Paris, 1856). Personne ne conteste, que nous sachions, à Epicharme son titre de fondateur de la comédie grecque, mais on en est encore à discuter sur la nature de la comédie qu'inventa ce poète, que Clément d'Alexandrie cite comme un grand moraliste, malgré ses vers érotiques, et qu'Eusèbe range

Digitized by Google

mission sérieuse, grâce à un ensemble de circonstances fort rare dans l'histoire des peuples, comme dans celle des littératures. Les poètes, s'adressant à un peuple maître de ses destinées, employaient le ridicule à l'amuser ou à l'éclairer sur les erreurs où il tombait, sur les dangers qui le menaçaient. Ils sont uniquement préoccupés des intérêts de leur époque ; ce sont, en quelque sorte, des citoyens qui agissent, des pamphlétaires qui combattent, et, dans cet espace limité des affaires de la seule patrie et des travers de leur temps, ils ont toute liberté, et n'épargnent rien. La scène se transforme en une autre tribune, rivale de celle du Pnyx, où la Muse, se mouvant tout à son aise dans les limites indéfinies de la fantaisie, juge souverainement toutes les questions du jour, et même les plus irritantes et les plus brûlantes. Ce ne sont point des personnages imaginaires qu'elle traduit à sa barre, des caractères vrais seulement au point de vue de la philosophie et de l'observation, mais des personnages réels et vivants, connus de tous, presque toujours puissants et illustres. Rien n'échappe à ses railleries impitoyables, à sa critique acerbe, où le bon sens le dispute à la folie, et la gaîté à l'amertume et à la violence ; questions de paix et de guerre, questions de finances, de législation et d'éducation publique, réformes po-

parmi les Grecs les plus profondément versés dans la connaissance de Dieu. Quoi qu'il en soit des origines de la comédie, qu'elle soit née en Sicile, à Athènes ou à Mégare (Aristote, *Poétiq.*, c. 4), les Athéniens se hâtèrent de l'adopter, parce qu'elle s'alliait merveilleusement avec leurs goûts et l'état présent de leur république. Cette plante n'eut qu'à se montrer sur le sol de l'Attique, pour y produire les plus beaux fruits.



Digitized by Google

litiques ou sociales, querelles littéraires, elle aborde tout avec une audace que rien n'arrête, et surtout avec une verve intarissable. Dans ce gouvernement de démocratie pure, où les opinions contraires et les partis étaient sans cesse aux prises les uns avec les autres, et où les représentations théâtrales n'avaient lieu qu'à certaines fêtes de l'année et excitaient davantage la curiosité, le poète comique, se posant en dernier défenseur de la chose publique, et surtout des anciennes mœurs et des institutions consacrées par le temps, était une espèce d'orateur, revêtu d'un caractère public, haranguant le peuple du haut de ses planches avec autant d'assurance et d'autorité qu'un Cléon et d'autres démagogues de son temps, parlant des affaires de l'Etat avec l'aplomb d'un homme sûr de son fait, et, plus libre que ses rivaux de l'Agora, dédaignant le plus souvent les précautions oratoires comme indignes de sa mission (1).

« On a dit quelquefois que, pour les poètes de la » comédie ancienne, le théâtre était une seconde » tribune rivale de l'Agora. Il serait plus vrai de la » comparer à la presse (2) ; les pièces d'Aristophane » et de Cratinus étaient comme d'immenses jour- » naux, paraissant à de longs intervalles, mais seu- » lement par les sujets et par le but. Ce que la » comédie ancienne avait de plus, c'est un excès de

(1) Tel est, par exemple, ce début *ex abrupto* d'Aristophane : « Et » maintenant, peuples, écoutez, si vous aimez à entendre la vérité » sans déguisement, car il prend, en ce moment, fantaisie au poète » d'accuser les spectateurs (*Guêpes*, 1015). »

(2) En ayant soin, toutefois, d'observer que cette liberté théâtrale ne s'exerçait que de loin en loin et pendant un petit nombre de grandes fêtes, comme celles de Bacchus et de Minerve.

Digitized by Google

» liberté, dont il n'est plus d'exemples, et que nous
» pouvons même à peine nous figurer... La différence
» des sociétés et des mœurs une fois admise, la
» comédie ancienne jouait à Athènes le rôle que la
» presse joue dans le monde moderne. La vie publi-
» que tout entière et le présent seul, voilà son
» domaine et son sujet ; la critique universelle,
» voilà son objet ; le conseil pratique adressé tout
» haut à qui veut l'entendre, voilà son véritable but,
» à travers la gaîté désordonnée qui semble en
» distraire et en éloigner Les pièces d'Aristophane
» étaient ce qu'un journal eût été dans ce temps-là :
» l'organe de la vie publique dans une société où
» toutes les libertés allaient jusqu'à la licence, et
» l'encyclopédie polémique du présent, dans un temps
» où la guerre était partout (1). »

La comédie semblait faite pour la rue, pour le peuple, pour les joies des Dionysies. Cependant, malgré le sans-gêne de sa marche avinée, l'effronterie de son regard et la grossièreté de son parler et de son rire, elle porte au front cette empreinte religieuse, dont la mystérieuse antiquité a marqué toutes ses œuvres. Elle remplissait le plus souvent, à Athènes, un office absolument semblable à celui de la censure à Rome (2), avec cette différence, toutefois, que le censeur était un magistrat infligeant des châtiments réels, tandis que le poète comique n'était qu'un simple particulier, dont les jugements n'entraînaient pas nécessairement une peine. Le censeur romain avait quelque chose de

(1) G. Guizot, *Essai sur Ménandre*, p. 146-148.
(2) Compar. *August. de civitate Dei*, II, 9.

Digitized by Google

grave, de solennel dans ses allures; les juges comiques d'Athènes étaient, au contraire, des hommes aimant surtout à plaisanter ou à rire. Ces derniers avaient ceci de commun avec les accusateurs publics, que les coupables, qu'ils dénonçaient à la vindicte de l'opinion, étaient, au moins une fois dans leur vie, flagellés publiquement. Ils n'encouraient pas, il est vrai, un châtiment proprement dit, mais le blâme qui leur était infligé passait, du moins, pour une peine bien plus rigoureuse. S'ils étaient réellement coupables, ils étaient en quelque sorte montrés au doigt, et leurs crimes paraissaient en plein jour; s'ils étaient innocents, ils devaient se tenir pour avertis, et éviter soigneusement, à l'avenir, tout ce qui pourrait soulever contre eux des susceptibilités plus ou moins légitimes.

Tout Athénien qui s'écartait de la tradition et de la coutume, soit dans sa manière de vivre, soit dans celle de se vêtir, était traduit sans pitié devant ce tribunal redoutable. Clisthène et Straton sont appelés des singes, des eunuques, parce que tous deux ils se font raser la face, et poussent la vanité et le ridicule jusqu'à vouloir paraître plus jeunes qu'ils ne sont (1). Lamachus est un fier-à-bras, parce qu'il porte un casque orné d'une énorme crinière et surmonté d'un panache démesuré, et qu'il a fait peindre une tête de Méduse sur son bouclier; Dicéarque, en le voyant affublé de la sorte, ne peut s'empêcher de cracher sur lui (2). Telle est aussi l'impression que produit sur Trygée le panache du fanfaron Pisandre, qui trem-

(1) *Acharn.*, v. 118 et suiv.
(2) *Acharn.*, v. 585 et suiv.

Digitized by Google

blait à la vue d'un glaive nu (1). Sophocle lui-même, à qui Aristophane rend pleine justice, chaque fois qu'il parle de ses tragédies, n'échappe pas, comme particulier, aux traits acérés du poète comique, qui nous le représente comme un homme avide, une espèce d'usurier, prêt à affronter toutes sortes de périls pour réaliser quelque profit, « à traverser la mer pour gagner un matelas (2). »

On y signale sans ménagement tout acte administratif qui n'est pas marqué au coin de la probité et de la justice; ainsi l'admission au Prytanée de devins éhontés (3), dont l'un est même expulsé de la république aérienne (4); la vénalité honteuse des Prytanes, qui n'introduisent que ceux qui leur apportent de l'argent ou des présents (5); l'avidité intéressée des orateurs publics, et d'Archinus, en particulier, qui ne craignent pas de s'approprier les fonds destinés à récompenser les poètes (6); les exactions commises par le stratége Agyrrhius, qui, entre autres méfaits, a employé ce qui revenait aux poètes à indemniser ceux d'entre les citoyens qui fréquentent assidûment les assemblées du peuple (7); c'est ainsi qu'Aristophane poursuit de ses railleries cette malencontreuse députation qui fut envoyée au roi de Perse et ne revint

(1) *Paix*, v. 395. — Xenoph., *Banq*, II, 14.

(2) *Paix*, v. 695. C'est peut-être pour ce motif que son fils Iophon voulut, dit-on, le faire interdire.

(3) *Nuées*, v. 338, schol.

(4) *Oiseaux*, v. 990.

(5) *Paix*, v. 907 et suiv.

(6) *Grenouilles*, v. 370.

(7) *Assembl. des Femmes*, v. 102, 184. Aristophane nous le représente orné de la barbe du joueur de flûte Pronome.

Digitized by Google

à Athènes que douze ans après son départ ; le poète reproche à ses membres d'avoir touché sans aucun scrupule, pendant tout ce temps, les deux dragmes d'indemnité qui leur étaient allouées par jour, et il se moque de leurs récits, qui sentent, selon lui, l'exagération et la forfanterie (1).

Ce sont surtout les abus qui se sont introduits dans la tenue et la fréquentation des assemblées publiques, qui sont l'objet d'attaques plus ou moins violentes. Aristophane, dans sa pièce intitulée l'*Assemblée des Femmes*, signale avec une vigueur remarquable l'avidité, les orgies, les propos malséants et parfois orduriers de ses concitoyens, et principalement leur conduite plus qu'indécente (2) ; et il n'y a rien d'exagéré dans ces détails souvent obscènes : il suffit, pour s'en convaincre, de consulter le témoignage des orateurs qui vinrent après lui, et qui se plaignent de désordres tout aussi graves et tout aussi fréquents (3). Nous voyons, dans cette comédie, les citoyens immolant un chat, au lieu du porc traditionnel, dont le sacrifice a pour but de purifier l'assemblée, et le chœur gourmandant le peuple souverain, qui, dans ses réunions tumultueuses, traite les affaires les plus sérieuses, à la manière des conducteurs de fumier, uniquement pour gagner trois oboles, et pour faire leur profit des revenus publics ; « aussi, » s'écrie le poète, « la chose publique marche comme le boiteux Esimus (4) ! »

(1) *Acharn.*, v. 85, schol. A les entendre, on leur aurait fait manger en Perse un oiseau trois fois gros comme Cléonyme.

(2) *Assemblée des Femmes*, v. 135, 144, 196, 248, 254, 255, 259, 268, 279, 290, 396, 481, 541 - 543.

(3) *Eschine contre Ctésiphon. — Disc. sur l'ambassade.*

(4) *Assemblée des Femmes*, v. 208.

Digitized by Google

Dans d'autres occasions, la comédie s'élève avec force contre l'engouement intéressé des Athéniens pour les procès qui se prolongent sans nécessité pendant des années, et dans lesquels s'agitent en dernière instance les intérêts des alliés et des habitants des îles. Strepsiade, dans les *Nuées*, ne reconnaît pas Athènes que le disciple de Socrate lui montre sur la carte, parce qu'il n'y aperçoit pas de juges en séance (1). Blépyre, dans l'*Assemblée des Femmes*, déplore le changement de gouvernement qui s'apprête, parce qu'il ne pourra plus désormais porter de faux témoignages, ni chicaner, ni injurier comme par le passé (2). Aristophane, dans sa pièce des *Guêpes*, tourne en ridicule la manie de juger dont les Athéniens sont possédés, ainsi que leur besoin de plaider et de pérorer. Il met en scène un vieux juge maniaque, enfermé par son fils, qui le fait garder à vue pour tenter de le guérir; mais tous les remèdes sont impuissants, et il faut qu'on lui permette de juger chez lui ses propres serviteurs, et jusqu'à ses animaux domestiques.

Les vices de toute nature sont censurés sans ménagement comme sans pitié par ces juges improvisés; peu importent l'âge et la condition sociale de ceux qui en sont affectés : musiciens, auteurs dramatiques, hommes d'Etat, débauchés, usuriers, courtisanes, etc., tous sont frappés également, et même ceux qui sont atteints de quelque infirmité physique. C'est le démagogue Léagoras, que Platon

(1) *Nuées*. C'est ainsi que Lucien voit, du haut de l'Empyrée, les Athéniens tout entourés de procès.

(2) *Assemblée des Femmes*, v. 555 et suiv.

Digitized by Google

représente comme un homme mou et efféminé (1); c'est Antolycus, un autre puissant du jour, qu'Eupolis livre à la risée publique, pour avoir prodigué sa fortune à une courtisane en renom; c'est Simon, aussi un homme d'Etat, qu'Aristophane compare à un loup, parce qu'il s'est approprié une partie des deniers publics (2). Ailleurs, ce même poète traite Callisthène de pédéraste (3); il accable de ses railleries le riche Callias, qui s'est laissé ruiner par des courtisanes de bas étage (4); Lysistrate, qui a la faiblesse de se teindre les cheveux (5), et le tragique Mélanthius, qu'il appelle un oiseau de proie, un bouc puant, etc. (6).

Malheur à ceux qui ne parleront pas l'attique pur! L'acteur Hagelochus se voit exposé aux attaques d'Aristophane et de ses confrères, parce que, dans son rôle d'Oreste, il a commis quelques fautes de prononciation (7); d'autres, tels qu'Esope et Œagre, sont également malmenés à cause de leur déclamation qui déplaît (8). Le poète comique Phrynicus a quelque chose de particulier dans son accent, et aussitôt il est traité d'étranger, ξενος, malgré que sa comédie des Κωμαςαι ait été préférée à celle des *Oiseaux* d'Aristophane (9). Le stratége Cléophon ne

(1) Platon le Comique, dans son Περιαλγης.

(2) *Nuées*, 350, 394.

(3) *Gren.*, 48, 57. — *Chevaliers*, 1371. — *Nuées*, 354.

(4) *Assemblée des Femmes*, v. 805.

(5) *Assemblée des Femmes*, v. 731.

(6) *Paix*, v. 810 et sch. — Eupolis a aussi attaqué ce même personnage.

(7) *Gren.*, 305 et sch. Compar. *Cicéron, Brutus.*

(8) *Guêpes*, v. 564, 577.

(9) *Oiseaux*, v. 1761, schol. — Nous savons par Démosthène (*Ad*

Digitized by Google

parle pas l'attique pur; Platon et Aristophane en prennent occasion pour le comparer à une hirondelle de mer, pour l'appeler un Thrace, né d'une mère barbare.

Mais il est un point sur lequel les poètes comiques, et principalement Aristophane, insistent d'une manière toute particulière, c'est l'abaissement de l'esprit public, c'est surtout la répugnance qu'éprouvent la plupart des citoyens à prendre leur part des charges publiques. Il n'y en a qu'un très-petit nombre qui mettent leur honneur à obéir aux lois; on dirait, au contraire, qu'ils attendent avec une impatience fébrile que quelque tremblement de terre ou toute autre catastrophe de ce genre vienne les dispenser de cette fâcheuse obligation. « Vois, » dit un personnage des *Guêpes* au vieux Philocléon, « lors-
» qu'il te serait si facile de t'enrichir, vois comme
» tu es toujours berné par ces prétendus amis du
» peuple. Toi, qui es le maître de tant de villes,
» depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Sardaigne, tu as
» à peine la jouissance d'un misérable salaire. En-
» core te l'exprime-t-on goutte à goutte pour que tu
» vives, comme on fait l'huile de la laine. C'est
» qu'ils veulent que tu sois pauvre; et pourquoi le
» veulent-ils? Je vais te le dire : c'est pour que tu
» connaisses la main qui te nourrit, et que, lors-
» qu'ils t'excitent et te lancent sur quelqu'un de leurs

***Eubulid.* — *Ad Bœotos de nomin.*)** qu'une prononciation vicieuse pouvait faire perdre le droit de cité, ou du moins faire contester le caractère d'Athénien proprement dit. De là, sans doute, les exercices fréquents auxquels des hommes d'Etat, tels que Alcibiade, Iphicrate, Démosthène, croyaient devoir se livrer, pour se soustraire à de semblables railleries.

Digitized by Google

» ennemis, tu leur obéisses et déchires ceux qu'ils » te désignent; car, s'ils voulaient donner au peuple » les moyens de vivre, rien ne serait plus facile. » N'avons-nous pas mille villes qui nous payent tri- » but aujourd'hui? Si à chacune d'elles on assignait » vingt hommes à nourrir, nos vingt mille citoyens » vivraient au sein des délices, parés de couronnes, » nourris de lièvres et de lait nouveau, et goûteraient » des jouissances dignes de cette terre et des héros » de Marathon. Mais maintenant, comme les cueilleurs » d'olives, vous suivez celui qui a la monnaie à la » main (1). »

De tels traits, lancés le plus souvent d'une main sûre et courageuse, n'offensaient pas toujours; comme ceux contre qui ils étaient dirigés ne faisaient, la plupart du temps, qu'en rire, il n'en résultait aussi aucun danger sérieux pour les poètes comiques. Mais il n'en était pas de même lorsque ceux-ci attaquaient des hommes d'Etat en renom et en crédit; lorsque Platon, par exemple, traitait Cléophon de barbare, de bâtard, de girouette (2), et Pisandre de poltron (3); lorsqu'Aristophane, au début de sa carrière dramatique, osait s'en prendre au puissant Cléon, « cette » baleine vorace, dont la voix ressemblait à celle d'un » porc qu'on grille (4), » et qui, selon lui, possédait toutes les qualités requises pour se maintenir au timon de l'Etat : ignorance et scélératesse, voix de Stentor, caractère méchant, habitudes de la halle,

(1) *Guêpes*.
(2) Arist., *Gren.*, v. 690, schol.
(3) Arist., *Nuées*, v. 1555, schol.
(4) *Guêpes*, v. 37.

Digitized by Google

etc. (1). On sait qu'il l'attaqua pour la première fois, dans sa pièce des Babyloniens, en présence des étrangers qui avaient apporté à Athènes le montant de leurs impôts, et que Cléon, pour toute réponse, se borna à l'accuser, non point de l'avoir offensé personnellement, car les mœurs démocratiques n'autorisaient pas de pareilles représailles, mais d'avoir offensé l'Etat dans la personne de ses magistrats (2). La victoire resta, non pas au démagogue, mais au poète, qui renouvela ses attaques deux ans après, lorsqu'il fit représenter sa comédie des *Chevaliers*, et dont, cette fois, la tentative hardie fut couronnée d'un plein succès, car les chevaliers, que Cléon avait traités sans ménagement, le firent condamner à une amende de cinq talents (3). Si Aristophane réussit à se soustraire aux poursuites de son puissant adversaire, d'autres n'eurent pas le même bonheur. On raconte, en effet, qu'Alcibiade fit noyer Eupolis, pour se venger d'avoir été livré par lui aux risées populaires, et que Platon et Cratinus eurent constamment à lutter, pour échapper aux embûches et aux attaques de leurs victimes. D'ailleurs, n'avait-on pas à redouter à tout moment, à côté de ces représailles, quelque nouveau caprice du peuple souverain, toujours disposé à briser ses idoles de la veille, et à prêter l'oreille aux paroles de ceux qui savaient le mieux le flatter?

(1) *Cheval.*, v. 191, 217.

(2) *Acharniens*, v. 602, schol.

(3) D'après les scholiastes, Théopompe aurait rapporté que Cléon reçut cinq talents des habitants des îles, à la condition qu'il engagerait les Athéniens à diminuer le tribut qui leur avait été imposé. Cette amende n'aurait donc été qu'une restitution.

Digitized by Google

Cette importance assignée à la scène comique répondait, du reste, de tous points au caractère des Athéniens. Ce peuple léger, naturellement railleur, et aimant surtout à rire, recherchait avec une certaine avidité tout ce qui touchait aux jouissances de l'esprit. Il saisissait sans effort les allusions pleines de malice dont les drames de ses poètes comiques fourmillaient, et qui sont restées, pour la plupart, des énigmes indéchiffrables pour nous. Il savourait avec volupté le parfum léger et pénétrant, répandu dans toute la diction à la fois savante et naïve d'Aristophane, et qui était comme une émanation naturelle de ce sol de l'Attique, où tant de fleurs s'étaient épanouies sous l'influence d'un soleil toujours radieux. Il était aussi facile d'exciter sa gaîté, que de lui arracher des larmes. On raconte que, lorsqu'arriva à Athènes la nouvelle de la défaite subie par l'armée de Sicile, il y avait représentation au théâtre; parmi les spectateurs nombreux qui assistaient à cette solennité, il s'en trouvait, sans doute, plus d'un qui allait avoir à déplorer la perte de quelqu'un des siens, et cependant aucun d'eux ne quitta sa place (1).

D'après le peu que nous savons du caractère et des œuvres des poètes comiques, contemporains d'Aristophane, nous avons lieu de croire qu'eux aussi, ils inclinaient vers les anciennes croyances et les vieilles traditions plutôt que vers les idées nouvelles, qui se faisaient jour de toutes parts; que, comme lui, ils combattirent Euripide et Cléon, les sophistes et Socrate, c'est-à-dire l'esprit nouveau, bon ou mau-

(1) Athen., *Banq.*, IX, 26.

Digitized by Google

vais, sous quelque forme qu'il se présentât. Comme Aristophane, tout en attaquant les démagogues qui succédèrent à Périclès, Cléon, Cléophon, Pisandre, Hyperbole, Alcibiade, et même Périclès (1), ils proposent non-seulement de fermer les écoles des philosophes, mais encore de reculer de trois générations en arrière, de revenir aux temps de Marathon, comme si les peuples pouvaient remonter le cours des siècles. Eupolis, dans ses Δημοι, rappelle les citoyens dégénérés à la stricte observation de l'antique discipline ; Phérécrate, dans ses Αγριοι, relègue les bons citoyens au fond des forêts, parce qu'il leur serait, dit-il, désormais impossible de vivre dans une ville aussi corrompue qu'Athènes ; Cratès, dans ses Θηρια, oppose les mœurs des ancêtres au nouveau mode d'éducation de la jeunesse, et invite les Athéniens à ne point se départir des vieilles institutions et de l'antique discipline, qui ont placé leur ville si haut. Presque tous s'en prennent à Euripide, chez qui l'influence de l'esprit régnant se laisse voir jusque dans ses chefs-d'œuvre les plus remarquables. Pour eux, le véritable représentant de la tragédie, c'est

(1) Eupolis, dans son Μαρικας, attaqua Hyperbole ; dans ses Αστρατευτοι, Pisandre ; dans ses Ταξιαρχοι, Phormion, et dans ses Κολακες, Alcibiade. Hermippus railla Hyperbole dans ses Ατραπολεις, et Phérécrate, Alcibiade. Quant à Périclès, Aristophane n'ayant commencé à écrire que trois ans après la mort de cet homme d'état, il ne put l'attaquer ; mais ses devanciers ne l'épargnèrent pas. Cratinus l'appelait le père des Dieux, le plus grand des tyrans, le fils aîné du Temps et de la Brigue. Un autre le sommait de jurer qu'il ne se ferait pas roi. Téléclide disait qu'il l'était déjà. Ses amis étaient désignés sous le nom de Pisistratides ; Aspasie, qu'il avait épousée, après avoir répudié sa première femme, était appelée tour-à-tour Omphale, Déjanire, Junon.

Digitized by Google

Eschyle, le poète des guerres médiques, le guerrier de Marathon et de Salamine, dont les vers brûlants et pleins du feu de la guerre soulevaient, au théâtre, de frénétiques applaudissements; qui faisait dire à l'ombre de Darius, s'adressant aux vieillards de la Perse: « Gardez-vous d'attaquer jamais le pays des » Grecs, votre armée fût-elle encore plus nombreuse » que celle de Xerxès, car la terre même combat » pour eux; » qui montrait aux Athéniens, enivrés par leurs succès, l'Asie abattue « tombant lourde- » ment sur le genou, » et faisait entendre sur la scène ces paroles prophétiques : « Les nations de » l'Asie ne se prosterneront plus, le front dans la » poussière, devant la majesté souveraine, car la » puissance du roi a péri ; » et celles-ci bien plus significatives encore : « La langue des hommes ne » sera plus enchaînée, le peuple affranchi exhalera » librement sa pensée, car le joug de la force est » brisé (1). »

Mais la plupart de ces poètes sont tombés dans l'oubli, quoiqu'ils aient marché sous les mêmes enseignes qu'Aristophane, et qu'il leur soit arrivé plus d'une fois de voir leurs pièces préférées à celles de ce dernier. Comment expliquer un abandon aussi complet, et d'où vient qu'Aristophane passa généralement, non-seulement pour le représentant de l'ancienne comédie grecque, mais encore pour le maître du genre ? Est-ce à cause de son imagination puissante et féconde, ou parce qu'il réunissait dans sa

(1) Téléclide a fait son éloge. Platon, dans ses Λακωνες, compare un mauvais poète à un bon qui est sans doute Eschyle. Tous ces poètes s'inclinent également devant le génie de Sophocle ; ainsi Phrynius, dans ses Μουσαι ; Cratinus, dans ses Βουκολοι, etc.

Digitized by Google

personne tant de qualités opposées, la verve sarcastique et la rêverie, le calcul de la raison et les élans lyriques, la fougue indomptable de la pensée et l'exquise perfection de la forme ? Est-ce à cause de la physionomie unique de son style, de l'harmonie toute musicale de sa poésie, et de la prodigieuse variété de ses inventions comiques, ou parce que, comme il le dit lui-même, « il est le seul qui ait » forcé ses rivaux à ne plus rire des haillons et à ne » plus faire la guerre à la verveine ; le premier qui » ait décrété d'accusation et banni ces hercules qui » broyaient du pain, ces gueux affamés, ces vaga- » bonds vivant de tromperies et venant d'eux-mêmes » s'offrir aux coups ; le premier qui ait écarté ces » esclaves qui criaient toujours....; et qui, suppri- » mant toutes ces fadaises et ces lazzis ignobles, ait » agrandi son art, vaste édifice flanqué d'expres- » sions magnifiques, de pensées et de plaisanteries » sans trivialité (1) ? » Ou bien est-ce le hasard seul qui a fait que ses œuvres ont été plus respectées que celles de ses rivaux, et faut-il admettre que, si elles se fussent perdues comme ces dernières, nous n'aurions qu'un nom à ajouter à la liste de tous ces poètes qui n'ont été admirés que pour la beauté plastique de leurs œuvres, et chez lesquels il n'y a pas lieu de chercher des consolations ou un guide pour traverser les rudes sentiers de la vie ?

Toutes ces causes peuvent avoir plus ou moins contribué à placer Aristophane au-dessus des poètes comiques, ses contemporains; cependant il est bon de remarquer qu'il fut redevable, en grande partie,

(1) *Paix*, v. 739-750.

Digitized by Google

de ce rang éminent autant à l'inconstance du peuple athénien qu'à la grandeur de sa nature de poète et au caractère positif et local de sa poésie. Il a lui-même conscience de cette excessive mobilité, lorsqu'il reproche à ses concitoyens d'oublier, avant même que l'année se soit entièrement écoulée, ceux-là mêmes à qui il a prodigué naguère ses applaudissements (1). Telle est, en effet, la cause principale de l'oubli regrettable où sont tombés les rivaux d'Aristophane, phalange imposante, où figurent jusqu'à quarante poètes, dont quatorze, au moins, débutèrent avant lui, et dont les pièces se sont élevées, dit-on, à trois cent soixante-cinq (2). Et cependant, ni le talent, ni les circonstances, ni même le succès ne leur ont fait défaut, chaque fois qu'ils se présentèrent devant le peuple d'Athènes, pour solliciter ses suffrages et conquérir la palme du triomphe. Dans le nombre, il en est deux surtout, Eupolis et Cratinus, qui s'acquirent une réputation éclatante, et qui méritèrent d'être placés sur la même ligne qu'Aristophane par le grand critique latin (3). Ce sont là les trois principaux représentants de l'ancienne comédie, et nous les trouvons réunis au début d'une satire où Horace semble regretter cette liberté de tout dire qu'on n'avait plus dans la Rome d'Auguste (4).

(1) *Chevaliers*, v. 510.

(2) *Athénée*, XI.

(3) Quintilien, *Inst. Orat.* X.

(4) Sat. I, 4 : « Eupolis, Cratinus et Aristophane, et tous les autres » poètes de l'ancienne comédie rencontraient-ils quelque caractère » digne d'être dessiné, un méchant, un impudique, un coupe-» jarret, ou tout autre vaurien, ils ne se gênaient pas pour les » signaler à tous. »

Digitized by Google

Cratinus, à en croire les témoignages de l'antiquité, l'emporta même sur Aristophane par la véhémence de ses sarcasmes et le sérieux de ses attaques, par la force de l'expression et l'énergie quelque peu sauvage avec laquelle il dénonçait les méchants à la vindicte publique et les châtiait dans ses drames « avec un fouet public (1). » Démocrite l'appelle le plus admirable des poètes; selon lui, il n'aurait composé que des esquisses, des cadres généraux, abandonnant à ceux qui viendraient après lui le soin de les compléter, de les remplir. Aristophane, tout en critiquant son penchant à la boisson (2), rend justice à son mérite, en déclarant qu'il aurait mérité d'être entretenu au Prytanée, et de paraître au théâtre, parfumé d'essences et assis auprès de la statue de Bacchus (3). Mais ce poète, qu'on avait applaudi, autant à cause de son grand talent, qu'à cause de sa diction mâle et vigoureuse que Suidas compare à celle d'Eschyle, et qui, par ses attaques rudes et parfois brutales (4) et par l'à-propos de ses saillies, avait, pour nous servir des expressions mêmes de son rival, semblable à un torrent débordé qui renverse tout

(1) Συν δημοσια μαστιγι.

(2) *Paix*, v. 703.

(3) *Cheval.*, v. 533. Il est dit dans le texte : « *De boire* au Prytanée. »

(4) Voici un passage qui prouve qu'il ne se laissait pas toujours entraîner par son âpreté satirique, et qu'il s'entendait également à louer les hommes de bien : « Et moi, je me flattais que cet » homme divin et le plus hospitalier du monde, le premier des » Grecs en toutes vertus, Cimon enfin, me ferait passer heureu- » sement ma vieillesse dans une douce abondance, à ses côtés, » jusqu'à la fin de mes jours. Mais Cimon m'a laissé, il est parti » avant moi. »



Digitized by Google

sur son passage, terrassé tous ses adversaires (1), se vit peu à peu délaissé par un public inconstant. Il était arrivé à un âge très-avancé sans avoir encore pu obtenir aucune palme littéraire, et Aristophane l'avait représenté comme tombé en enfance : « On se rappelle Cratinus, » dit le Chœur, « lui qui » autrefois nageait dans la gloire..... aujour- » d'hui, on le voit sans pitié radoter avec sa lyre, » dont les chevilles sont perdues, dont les cordes » sont brisées et les joints disloqués; on le voit, » dans sa vieillesse, errer comme Connus, le front » ceint d'une couronne flétrie et mourir de soif, lui » qui eût mérité par ses anciens triomphes les hon- » neurs du Prytanée (2). »

Cratinus avait alors plus de quatre-vingt-dix ans ; il rompit tout-à-coup le silence, auquel il paraissait s'être condamné, pour produire une comédie remarquable, son chef-d'œuvre à lui, où, répondant habilement aux railleries d'Aristophane (3), il réussit à mettre les rieurs de son côté; et la palme ravie par lui à son adversaire, qui venait de faire représenter pour la seconde fois une de ses meilleures pièces, celle des *Nuées*, prouva suffisamment que ni l'âge, ni le vin n'avaient affaibli son talent et sa raison (4).

(1) *Cheval.*, v. 526.

(2) *Op. cit.*

(3) *Cheval.*, v. 399 et suiv.

(4) Dans cette pièce, intitulée *la Pytine*, et dont nous possédons soixante-dix vers en tout, la Comédie, ou plutôt la Muse comique, devenue l'épouse de Cratinus, annonce aux amis du poète qu'elle est décidée à se séparer de lui, pour cause d'incompatibilité de caractère, et même à lui intenter un procès en dommages-intérêts. Les amis la supplient de ne rien précipiter, et lui demandent la cause de son mécontentement. Elle leur répond que son mari lui

Digitized by Google

Eupolis n'était non plus un rival à dédaigner. Plus jeune et plus ambitieux que Cratinus, il fut le maître d'Aristophane, et on s'accorde presque généralement à vanter son imagination riche et féconde, sa diction aussi pure qu'élégante, une certaine grâce dans sa manière de s'exprimer, qui n'excluait ni le sérieux, ni la gravité (1).

Ce poète possédait à un haut degré le courage civique, qui fonda et assura en grande partie la réputation d'Aristophane; comme celui-ci, il ne craignit pas de poursuivre de ses sarcasmes le sophiste Simon, qui était en même temps un des hommes d'Etat les plus influents d'alors; il alla même jusqu'à lui reprocher d'avoir pillé secrètement le trésor d'Héraclée (2); comme lui encore, il mena assez

est devenu odieux, depuis qu'il ne s'occupe plus d'elle, et que, tout entier à Méthé (l'ivrognerie), il n'écrit plus rien pour la scène, et ne fait que se livrer à la boisson. « Mais comment le guérir? » demande le Chœur; « qui pourra l'empêcher de boire et de s'enivrer? » Cratinus survient: « Peut-être, » dit-il au Chœur, c'est-à-dire à ses amis, « ne connaissez-vous pas les fourberies de ma partie adverse; » et sans doute il se plaignait de ce qu'elle ne lui donnait que du vin frelaté, ou même de ce qu'elle lui faisait endurer parfois le supplice de la soif. Enfin, après bien des difficultés de part et d'autre, les deux parties se réconcilient, à condition que Cratinus renoncera à Méthé, et les amis du poète s'empressent aussitôt de briser toutes ses amphores. « Quoi! » s'écrie celui-ci au désespoir, « vous voulez m'empêcher de boire! Mais c'est me » condamner à ne plus écrire qu'en prose, car un buveur d'eau » n'a jamais rien fait de bon. » La Comédie se laisse fléchir par ses doléances, « par son torrent d'éloquence, par ses ruisseaux re- » tentissants de beaux vers, » ainsi que le Chœur les appelle, et elle consent à ce que son époux caresse la bouteille de temps en temps, à condition, toutefois, qu'il n'abusera pas de la permission.

Cratinus mourut peu de temps après son triomphe.

(1) De là son surnom de Χαριεις.

(2) Ar., *Nuées*, 350.

Digitized by Google

rudement Amynias, qu'il traita d'ambassadeur perfide (1). Dans sa pièce des Αςρατευτοι (lâches soldats), il cloua en quelque sorte au pilori le fameux Pisandre, le plus grand fanfaron de son temps (2). Ailleurs, dans son Μαρικας, il accable de ses railleries Hyperbolus, qui tenta de jouer à Athènes le rôle de Cléon, après la mort de ce dernier; il compare la mère de ce démagogue à un vase sans fond, où l'on a jeté les ossements de son fils (3). Il s'élève avec force contre la manie de juger des Athéniens, et, dans sa célèbre comédie des Δημοι, il s'efforce, avec une rudesse qui ne le cède en rien à celle de Cratinus, de verser le ridicule sur la folle administration de ses concitoyens, sur les excès toujours nouveaux de leur gouvernement purement démocratique : « O ville » d'Athènes, » s'écrie-t-il, « combien tout te réussit » mieux, lorsque tu te laisses guider par la raison! » — Tu as vraiment plus de bonheur que de sagesse. »

Lorsqu'Eupolis fit représenter sa comédie qui a pour titre Μαρικας, Aristophane prétendit qu'il n'avait fait que copier sa pièce des *Chevaliers* (4); le poète répondit que non-seulement cette accusation était mensongère, mais encore que c'était à lui qu'était dû en grande partie le succès qu'avait obtenu la pièce d'Aristophane, puisque, sans sa coopération, celui-ci n'aurait pu en venir à bout (5). Il paraît que cette ri-

(1) Ar., *Guêpes*, v. 691.

(2) Ar., *Ois*, v. 1555. — *Lysistrate*, v. 191.

(3) Ar., *Gren.*, v. 577.

(4) *Nuées*, v. 545, et schol.

(5) Cette dernière assertion avait d'autant plus de vraisemblance, qu'on a cru devoir revendiquer en faveur d'Eupolis un certain nombre de vers de la comédie des *Chevaliers*, v. 1284-1312.

Digitized by Google

poste produisit l'impression voulue, et que les rieurs se tournèrent contre Aristophane, car celui-ci reproche avec une certaine amertume aux Athéniens d'encourager par leurs applaudissements des poètes tels qu'Eupolis, Hermippus et autres, qui ne brillaient, disait-il, ni par leur goût, ni par leur moralité (1). Mais la blessure était faite, et il fallait du temps pour la guérir. Ce qui le prouve mieux que toute autre chose, c'est qu'Aristophane a fort souvent besoin de rappeler aux Athéniens les services qu'il leur a rendus, en attaquant Cléon dans sa toute-puissance (2), et de dénigrer son ancien maître, en le représentant courant de palestre en palestre et de gymnase en gymnase, et cherchant en toute occasion à capter les suffrages des jeunes gens dans l'intérêt de ses triomphes à venir (3).

Les autres poètes comiques de cette époque nous sont peu connus; cependant nous avons lieu de croire que plusieurs d'entre eux ne restèrent pas au-dessous de Cratinus et d'Eupolis. Platon, dont nous avons déjà parlé; Magnès, dont plusieurs pièces furent applaudies et en partie imitées par Aristophane (4); Amipsias, qui attaqua Socrate avant que l'auteur des *Nuées* le traduisît sur la scène, et Cratès, à qui Aristophane reprocha, comme à Cratinus, de puiser ses inspirations dans le vin (5), et qui ne se laissa

(1) *Nuées*, v. 553-555.

(2) *Paix*, v. 755.

(3) *Paix*, v. 762.

(4) Ce poète composa plusieurs comédies qui eurent du succès : *les Joueuses de luth*, *les Lydiens*, *les Oiseaux*, *les Moucherons*, *les Grenouilles*. — Arist., *Cheval.*, v. 519.

(5) Dans les secondes *Thesmophoriazuses*, pièce perdue d'Aristophane, il était fait mention de Cratès à propos d'un plat de viande

Digitized by Google

jamais décourager par ses échecs assez fréquents (1).

On le voit, Aristophane ne fut pas le seul poète comique de son temps ; il eut à lutter contre des rivaux dont les armes étaient aussi tranchantes que les siennes, et dont les productions furent souvent préférées à ses comédies, même les plus remarquables. Mais d'où vient qu'il se plaça, dès son début, non pas à côté, mais au-dessus d'eux, dans l'estime de ses contemporains, et que la postérité n'a fait que ratifier l'arrêt de son siècle? C'est qu'il était tout particulièrement l'homme de son époque, le poète athénien par excellence, au point que Platon le Philosophe envoya, dit-on, ses œuvres au tyran de Syracuse qui avait témoigné le désir de connaître de plus près la ville de Périclès ; c'est que, partout dans ses œuvres, se révèlent une connaissance approfondie des choses de la vie, une observation fine et pénétrante, digne à la fois d'un poète et d'un sage ; c'est qu'il savait allier à un très-haut degré le plai-

salée, ἐλεφαντινον, dont ce poète avait parlé dans sa comédie des *Samiens*. Voici les vers d'Aristophane, tels qu'Athénée nous les a conservés : « Certes, la poésie des vendanges est la plus agréable » de toutes; elle fournissait à Cratès, sans qu'il se donnât beaucoup » de peine, de magnifiques plats d'éléphantinon, et mille autres » mets exquis comme des grives. »

C'est lui, du reste, qui, dans sa pièce des *Voisins*, introduisit le premier rôle d'homme ivre qu'on eût vu sur le théâtre d'Athènes.

(1) « Et Cratès, que d'orages, que de sifflets n'a-t-il pas eu à » essuyer ! Il savait vous régaler à peu de frais, et vous servir » d'une manière délicate les pensées les plus ingénieuses; lui seul, » toutefois, il a pu se soutenir dans une alternative de chutes et de » succès. » *Cheval.*, v. 537 et suiv.

Cratès, par cela même qu'il évitait les personnalités, se rapprocha davantage de la comédie sicilienne, telle qu'Epicharme la développa.

Digitized by Google

sant au sérieux, comme il le dit lui même (1). « Il avait l'audace ainsi que la force qui justifie l'audace, et, avec cela, une gaîté franche et naturelle, une inspiration pleine et coulant de source. Il comprit que l'esprit de critique faisait à la fois la gloire et la ruine de son temps; il lui prit ses armes pour le combattre. Il fut révolutionnaire contre les révolutionnaires qui régnaient, et les attaqua sans peur, sans honte, sans pitié, sans mystère et sans choix. C'est qu'il sut remuer avec une égale puissance les machines dramatiques les plus bizarres et les plus grands intérêts de son temps, si bien que, dans un genre si contraire à nos habitudes, et au milieu de tant de causes d'étonnement, lorsque nous lisons les comédies d'Aristophane, c'est encore son génie qui nous étonne le plus. Dans les régions de l'art où il a marché, il est roi. Son style a des fougues inattendues; à chaque instant, il saute plutôt qu'il ne passe d'un chant lyrique à une série de jeux de mots, d'une parodie à quelque dissertation oratoire. Mais c'est au genre même de la comédie ancienne qu'appartiennent ces incohérences et ces inégalités, et elles n'empêchent pas Aristophane d'être un des plus exquis parmi les poètes lyriques. Il faut mettre à part ses nombreuses et honteuses obscénités; elles nous révoltent : elles n'altéraient cependant en rien, aux yeux de ses auditeurs, la *pureté de son goût* comme écrivain. La pureté de goût, chez les Grecs, ne comprend pas nécessairement la chasteté des pensées. Les Grecs, malgré leur atticisme, de même que les Latins, malgré leur urbanité, bravaient aussi

(1) *Gren*, v. 389.

Digitized by Google

l'honnêteté des mots, et ce fin sel attique, dont on a tant parlé, ressemblait souvent au gros sel gaulois (1). »

Mais pourquoi Aristophane, usant de son privilége et de ses droits de poète comique, a-t-il cru devoir faire de Socrate l'objet de ses railleries et de ses satires les plus amères? Comment cet écrivain, dont Xénophon cite, en plus d'un endroit, les plaisanteries et les saillies sans y mettre la moindre amertume, et dont Platon nous a représenté l'âme comme le sanctuaire des grâces; qui, comme tous les grands écrivains de la Grèce, était un peintre admirable, a-t-il pu tracer un portrait de Socrate si différent de celui que nous ont laissé ses disciples? Faut-il admettre qu'il s'est trompé dans son appréciation, ou bien qu'il a voulu nous induire en erreur? C'est là une question fort grave, et que les considérations, dans lesquelles nous avons cru devoir entrer, nous permettront de résoudre plus aisément.

Si Xénophon et Platon, qui défendirent la mémoire de leur maître vénéré avec un zèle que peuvent seuls expliquer les sentiments d'amour et de reconnaissance dont ils étaient pénétrés pour lui, et avec une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme, avaient seuls entrepris de dépeindre le Socrate de l'histoire, nous pourrions dire avec quelque raison que nous ne possédons qu'un tableau incomplet, c'est-à-dire un tableau où les ombres manqueraient; et le témoignage si éclatant, rendu par l'oracle de Delphes, pâlirait même devant cette apologie dictée par des convictions aussi généreuses autant que par le génie.

(2) G. Guizot, *Essai sur Ménandre*, p. 387-388, 341-342.

Digitized by Google

Platon nous le représente comme un homme qui ne connaît d'autre jouissance que de faire de la vertu l'objet de ses entretiens de chaque jour; qui, non content de la recommander et de l'enseigner, s'attache encore à la pratiquer avec fidélité. Son maître chéri, à l'entendre, aurait mérité d'être entretenu au Prytanée à cause des services réels qu'il avait rendus à son pays, et on aurait eu bien tort de l'accuser d'avoir méprisé les Dieux de l'Etat, puisqu'il déclarait, au contraire, à qui voulait l'entendre, qu'il croyait devoir obéir plutôt au Dieu qui le sollicitait qu'à ses juges, qui, au fond, n'étaient que des hommes comme lui. Qu'il est émouvant le tableau qu'il nous fait de la mort du sage ! Cette mort est aussi exemplaire que sa vie ; il sait qu'en donnant celle-ci, il marche au-devant d'un avenir meilleur, puisqu'à ses yeux la mort n'est autre chose qu'une guérison, une délivrance. Aussi, est-ce avec le plus grand sérieux qu'il recommande à ses amis d'immoler un coq en l'honneur d'Esculape ; ce furent même ses dernières paroles, et Platon, comme dominé par l'impression encore récente de ce moment solennel, s'écrie : « Telle fut la fin de cet homme, » qui, au moment de la mort, se montra le meilleur » des hommes, et pendant sa vie le plus sage et le » plus juste (1). » Xénophon ne reste pas en arrière de Platon, quand il s'agit de faire l'éloge de son maître; aussi, n'est-ce pas un panégyriste proprement dit qui parle, lorsqu'après avoir défendu Socrate avec une fermeté rare, il termine ainsi son apologie : « Que ceux qui ne partagent pas mon opinion,

(1) Platon, *Phédon*, fin.

Digitized by Google

» comparent les mœurs des autres hommes à celles » de Socrate, et qu'ils jugent (1) ! »

Mais à côté de ce portrait, où tout est lumière en quelque sorte, nous en possédons un autre, beaucoup moins flatteur, celui qu'Aristophane nous a tracé dans sa comédie des *Nuées*, et où le philosophe novateur est traité avec un sans-façon et une cruauté qui révoltent. C'est bien à tort qu'on a cru devoir le considérer comme une espèce de masque, derrière lequel le poète envisageait les sophistes, c'est-à-dire les représentants d'un parti qu'il détestait en sa qualité de poète et de patriote; le Socrate qu'il nous dépeint est, à n'en pas douter, le Socrate que nous connaissons, celui de l'histoire, et nous en avons pour preuve, à côté de la ressemblance frappante des personnages, les paroles mêmes que Platon et Xénophon mettent dans la bouche de celui qu'ils défendent. Xénophon, il est vrai, ne nomme Aristophane nulle part; il se borne à citer, comme empruntés à l'acte d'accusation, les griefs formulés contre Socrate, son mépris à l'égard des Dieux reconnus par l'Etat et l'influence pernicieuse que ses doctrines exercent sur la jeunesse. Mais c'est précisément sur ces griefs que repose, d'un bout à l'autre, la pièce d'Aristophane, et il paraît hors de doute que Xénophon avait en vue, non pas seulement les accusations qui pourraient se produire par la suite, mais encore les assertions du poète comique, qu'il regardait comme autant de calomnies suggérées par la malveillance. Platon, dans son *Apologie*, nomme Aristophane par son nom, et il fait dire à Socrate

(1) Xénophon, *Memorab.*, fin.

Digitized by Google

qu'il le redoute, lui et ses pareils, plus encore qu'Anytus et ses partisans. Le passage de l'acte d'accusation, où il est dit que Socrate est un homme impie, s'occupant de ce qui se passe sur la terre et dans le ciel, et faisant passer pour blanc ce qui est noir, semble emprunté mot pour mot au texte même de la comédie. Socrate ne dit-il pas lui-même : « Vous » avez vu vous-mêmes quelque chose de semblable » dans la comédie d'Aristophane, où l'on voit appa- » raître un certain Socrate, qui prétend qu'il peut » monter au ciel en s'élevant dans les airs, et faire » plusieurs autres prodiges de ce genre, auxquels » je ne comprends absolument rien (1) ! »

Aujourd'hui, il n'est presque personne qui songe à contester l'identité du Socrate de l'histoire avec celui des *Nuées* : « Socrate jeune est traduit devant » le peuple par Aristophane ; Socrate vieux, devant » l'Aréopage ; toujours le même Socrate, comme » l'esprit qui inspira Aristophane, et celui qui dicta » la sentence de l'Aréopage était aussi le même » esprit (2). »

Mais si c'est réellement le Socrate de l'histoire qu'Aristophane a voulu représenter, il faut admettre aussi qu'un maître aussi consommé dans son art n'a pu nous donner qu'un portrait ressemblant du philosophe.

Les comédies d'Aristophane appartiennent, par la mise en scène des personnages et l'habile disposition de ses matériaux, aux productions littéraires et artistiques les plus parfaites de l'antiquité. Déjà le titre

(1) Platon, *Apologie*, c. 3.

(2) Cousin, *Nouveaux Fragments philosophiques*, 1828, p. 159.

Digitized by Google

de chacune d'elles, emprunté aux personnages mêmes du Chœur, témoigne d'une grande habileté et d'une sagacité remarquable; le spectateur se trouve amené comme par enchantement au cœur du sujet, même avant que l'action elle-même ait commencé. Les *Oiseaux*, par exemple, sont comme la personnification vivante des vagues projets et des espérances chimériques que le peuple athénien avait conçus et nourrissait au sujet d'une domination universelle à l'époque de la désastreuse expédition de Sicile. Les *Guêpes*, dont l'aiguillon est une menace pour tout le monde, sont une image fidèle de la manie des procès et de la fureur de calomnier et de dénoncer, qui étaient alors une des plaies les plus affligeantes de la société athénienne. Il en est de même des *Nuées*, qui représentent à la fois ce qu'il y a de plus élevé et de plus futile; le poète a voulu caractériser par ce seul titre la nature et les tendances de l'école philosophique, dont il livre le chef à la risée publique. Or, il est évident que les railleries, dont Socrate est l'objet, constituent l'idée principale de la pièce, dont tous les autres points ne sont, à proprement parler, que des accessoires, destinés à la faire ressortir davantage. On aurait donc tort de regarder Strepsiade et Phidippide comme les personnages principaux, et d'admettre que le poète a voulu traduire sur la scène, non point un individu déterminé, mais plutôt un symptôme de désorganisation, une tendance dangereuse de l'époque, comme si Socrate n'était pas accusé par lui, non-seulement d'avoir porté une atteinte mortelle au caractère sacré de la vie de famille, mais encore d'avoir ébranlé par ses doctrines l'ordre public et la religion, et tout ce

Digitized by Google

qui en dépend. A ce point de vue seulement, la pièce conserve son unité indispensable, et le titre que l'auteur lui a donné, son véritable sens et toute son importance.

Socrate, on ne saurait en douter, est le personnage principal des *Nuées,* et si le poète ne le fait pas apparaître avant les autres, c'est qu'il a voulu préparer en quelque sorte les spectateurs à son entrée en scène, en laissant à un tiers le soin de les initier auparavant à ses idées et à sa manière d'être. Ce tiers, c'est Strepsiade, citoyen d'Athènes s'occupant d'agriculture, et allié par sa femme à l'illustre famille des Alcméonides. Le luxe de cette femme, qui croit devoir soutenir ce qu'elle appelle son rang, et les folles dépenses de son fils, qui, gâté par sa mère, s'est pris d'une passion irrésistible pour les chevaux, ont tellement endetté cet homme accoutumé à une grande simplicité, qu'il a perdu le sommeil, tant il a de soucis (1). Après avoir longtemps réfléchi aux moyens de se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il se décide enfin à faire entrer son fils Phidippide à l'école de Socrate, pour qu'il s'y forme à l'art utile de la parole. Il arrive avec lui devant une maison d'une apparence plus que modeste, où le philosophe a établi son atelier, son pensoir. « C'est ici, » lui dit-il, « la demeure des personnes aux mains desquelles » j'ai l'intention de te confier ; ce sont des penseurs, » fort honnêtes gens, du reste (2). » On s'attend

(1) V. 438.

(2) V. Par le mot de μεριμνοφροντισται, le poète caractérise d'une manière frappante la sagesse et l'érudition des écoles, qu'il oppose aux libres conceptions du génie poétique, et par celui de καλοι

Digitized by Google

peut-être à ce que Socrate se présente lui-même pour recevoir ses hôtes; mais le chef des songe-creux, à l'exemple des personnes de quelque importance, juge bon de se faire attendre et désirer. C'est un de ses disciples qui ouvre à Strepsiade, et en voyant l'air d'importance et de mystère que celui-ci se donne, on doit nécessairement s'attendre à mieux encore de la part du maître. « Il faut être bien grossier, » s'écrie ce personnage, « pour venir frapper si brutalement » à cette porte, et faire avorter ainsi les conceptions » de mon esprit. » Voilà la doctrine de Socrate dépeinte d'un seul coup de pinceau ! Après cette double allusion à la manière de procéder du maître et aux occupations de sa mère, l'auteur entre dans quelques détails propres à faire ressortir le vide de cette doctrine. « Quelle est donc cette pensée que j'ai fait » avorter ? » demande Strepsiade. « Je vais te le dire; » mais songe que c'est un mystère, » répond son interlocuteur; « apprends donc que Socrate demandait » tout-à-l'heure à Chéréphon combien une puce peut » sauter la longueur de ses pattes. » Tel est donc le sujet des spéculations transcendantes de Socrate; telles sont les graves questions dont s'occupe ce philosophe, qui traite les autres hommes, et surtout les poètes, avec tant de dédain, et qui recouvre sa sagesse du voile du mystère ! Le naïf disciple ne s'en tient pas là; il raconte à Strepsiade un autre trait encore plus plaisant. Ce même Chéréphon, dont il vient d'être question, a demandé à Socrate si le bourdonnement des cousins provient de la trompe

κ'ἀγαθοι, il fait allusion à cette perfection du corps et de l'âme, qui, selon Socrate, devait être le but final de toute philosophie.

Digitized by Google

ou du derrière, et Socrate a résolu cette question avec un sérieux tout aussi ridicule que la première (1).

La porte du pensoir s'ouvre tout-à-coup, et les deux visiteurs se trouvent en présence de jeunes gens dont le dos est courbé et dont les regards sont fixés vers le sol : « Ils veulent pénétrer dans les profondeurs » du Tartare, » dit le disciple ; et notre honnête campagnard, qui n'entend rien à cette phraséologie, fait observer naïvement que, si c'est pour chercher des oignons qu'ils se baissent de la sorte, il est inutile qu'ils se mettent davantage en peine, qu'il peut leur dire où ils pourront en trouver de beaux et de bons. D'autres dans une attitude assez bizarre, étudient l'astronomie et la géométrie, et s'occupent des moyens de mesurer la terre, tandis qu'après chaque revers que les Athéniens subissent, les Lacédémoniens leur enlèvent une portion de leur territoire. Strepsiade fait observer à son cicerone avec beaucoup d'à-propos, qu'il vaudrait mieux chercher à se débarrasser de la présence des Lacédémoniens, que de se fatiguer ainsi inutilement à mesurer un territoire que l'on abandonne d'une manière si honteuse.

Enfin, Socrate paraît ; nous avons lieu de croire qu'Aristophane le produit devant les spectateurs avec sa face de Silène bien connue, jetant des regards de dédain sur la terre du haut de son panier qui se balance dans les airs. S'il est vrai que c'est le plus souvent de la première impression que dépend le succès d'une œuvre quelconque, il faut convenir que le poète n'aurait pu inventer une manière plus plaisante de faire paraître son héros aux regards d'un public im-

(1) V. 146, 158.

Digitized by Google

patient de le voir. Cette entrée en scène est, en quelque sorte, un point de rattache pour toutes les railleries qui pleuvent sur Socrate d'un bout de la pièce à l'autre, et qui ne cessent qu'après que la maison a été démolie de fond en comble, et que les Dieux offensés par Socrate et ses disciples ont été dûment vengés (1).

Aristophane n'épargne pas plus la personne extérieure de Socrate que son caractère ; il critique tout à la fois son humble extraction et sa laideur proverbiale (2), sa saleté et sa malpropreté, ainsi que l'état de maigreur rebutant de ses disciples ; il les représente « comme des hommes habiles et pleins de sens, qui, » par économie, ne se font jamais raser, ni parfumer, » qui ne prennent jamais des bains de propreté (3). » Socrate est une espèce de va-nu-pieds ; et comme ni lui, ni ses disciples ne sortent jamais pour prendre l'air, ils sont pâles, exténués et réduits à l'état de fantômes ; à les voir ainsi malpropres et amaigris, on les prendrait pour des Lacédémoniens faits prisonniers à Pylos (4).

Quant au caractère, Aristophane s'attache surtout à faire ressortir tout ce qu'il y a de vide et de prétentieux dans les allures mystérieuses de Socrate et de ses adeptes ; rien ne manque au tableau, ni la démarche hautaine, ni le regard dédaigneux, ni le sentiment exagéré de leur propre mérite ; ce sont tout autant de traits qui conviennent de tous points

(1) V. 1509 : Μαλιστα δ'ειδως τους Θεους ως ηδικουν.
(2) V. 8.
(3) V. 835 et suiv.
(4) V. 102, 198.

Digitized by Google

au personnage que le poète nous représente marchant dans les airs, contemplant le Soleil (1), et jetant, comme le dit fort naïvement Strepsiade, du haut de son véhicule aérien, des regards de mépris sur les Dieux eux-mêmes (2). On croit entendre parler un être divin, lorsque Socrate, que ses disciples ne désignent que par l'expression αυτος, dit au campagnard qui le salue : « Que veux-tu, chétif mortel (3) ? »

Cet homme, qui a le pouvoir de demander au ciel ses secrets, est cependant l'être le plus gauche, le plus inexpérimenté qu'on puisse imaginer ; il ne fait que battre le pavé, tuer le temps (4), et toute son habileté consiste à discuter avec subtilité, à discourir sur des futilités, à contredire et à rompre argument contre argument (5). On a peine à en croire ses yeux, lorsqu'on le voit faire précisément ce qu'il reproche aux sophistes, enseigner la sagesse pour de l'argent (6), et sortir de la palestre avec un manteau qu'il a dérobé (7).

La doctrine philosophique, dont Socrate est le représentant, est tout aussi maltraitée que sa personne. C'est encore le même vide, ce sont les mêmes prétentions ; elle fait de misérables futilités l'objet de ses spéculations (8), et le poète ne peut trouver des expressions assez sévères pour la qualifier et la stigma-

(1) V. 227.
(2) V. 229.
(3) V. 224.
(4) V. 316 : Αργυς, αδολεσχης.
(5) V. 317-319 : Γλωττοστροφειν, στενολεσχειν, etc.
(6) V. 98.
(7) V. 179.
(8) Le saut d'une puce, le bourdonnement d'un moucheron, etc.



Digitized by Google

tiser (1). « Ce que c'est que de se passionner pour de pareilles frivolités ! » s'écrie Strepsiade désabusé (2), et voilà cette doctrine jugée sans appel et sans retour.

Cependant, si cette philosophie ne faisait autre chose que mesurer le saut d'une puce et méditer sur l'origine et la nature du bourdonnement d'un moucheron, on se contenterait de sourire, ou tout au plus de répondre avec Strepsiade : « Mais à quoi bon apprendre » ce que nous savons (3) ? » Socrate ne se bornait pas à enseigner à ses disciples ce que tout le monde savait : « Ne vois-tu pas comme il est » bon d'étudier ? » demande à son fils Strepsiade enchanté ; « il n'y a pas de Jupiter, mon cher Phidippide (4). » — « Par quels Dieux jures-tu donc, » demande Socrate à Strepsiade, « car il faut que tu » saches que les Dieux n'ont point cours chez nous (5). » N'est-ce point là, nous le demandons, mais appropriée aux exigences de la scène comique, l'accusation d'impiété qui fut plus tard dirigée contre Socrate, et dont il est fait mention au commencement des *Mémoires* de Xénophon ? La croyance aux Dieux est traitée de vieillerie, et ceux qui la professent encore sont des enfants : « Quelle folie ! » dit le père à son fils ; « tu crois à Jupiter, à ton âge (6) ! » — « Quel » Jupiter ? Tu te moques, » dit Socrate à son interlocuteur ; « il n'y a pas de Jupiter (7). »

(1) Λεπτοτατοι λήροι. περι καπνου στενολεσχειν, etc.
(2) V. 1303.
(3) V. 693.
(4) V. 818.
(5) V. 247.
(6) V. 818, 822.
(7) V. 367.

Digitized by Google

Et si l'on veut savoir quelles sont ces Divinités nouvelles (καινα Δαιμονια) que Socrate est accusé, en outre, d'avoir inventées, voici ce que nous dit Aristophane : « Elles seules (les Nuées) sont déesses ; tout » le reste n'est rien (1). » Ces divinités d'un nouveau genre laissent derrière elles des traces incontestables de leur passage ; elles donnent aux hommes « la » pensée, la parole et l'intelligence, le charlatanisme, » la loquacité, la ruse et la compréhension (2), » et tout autour d'elles surgit, comme par enchantement, à l'instar des plantes parasites, une nouvelle race digne du tourbillon (δινος), qui règne sur les Dieux et les hommes à la place de Jupiter détrôné : « Elles (les » Nuées) nourrissent la foule des sophistes, des de- » vins de Thurium, des empiriques, et ces fainéants » à longue chevelure, dont les doigts sont chargés » de bagues, et ces fabricants de chants à l'usage des » chœurs dans les fêtes publiques, et ces charlatans » qui prédisent d'après l'inspection du ciel, etc., » etc. (3). »

Cette nouvelle science des Dieux transforme aussi les conditions de la vie. Ce n'est pas seulement Jupiter qui a été détrôné, la justice a été aussi renversée de son piédestal : « Je soutiens qu'il n'y a pas » de justice (4). » Du moment où l'on en a fini avec les Dieux, il est facile de prévoir la chute prochaine de l'édifice, qui s'écroule de lui-même ; la

(1) V. 365. — Xénophon et Aristophane emploient presque les mêmes expressions : Και συγγενεσθαι ταις Νεφελαις εν λογοις ταις ημετεραισιν ; converser avec les Nuées, nos divinités. V. 252.

(2) V. 316.

(3) V 331.

(4) V. 903.

Digitized by Google

sainte pudeur a perdu tous ses droits, et les lois sont violées impunément (1). Comment, en effet, respecter encore les lois humaines, quand on ne respecte plus les Dieux? Une conséquence nécessaire de tout cela, c'est que le serment devra perdre désormais toute sa valeur : « Par quel Dieu faut-il jurer? Jupiter, » par lequel on jure, est devenu un objet de risée » pour les gens instruits (2). » Le torrent, parti de ce pensoir étroit, débordera au loin, ravageant tout sur son passage, renversant toutes les barrières qu'on pourrait lui opposer. Le secret de toute science consiste à mettre les adeptes en état « de réfuter tout » ce qui est juste (3); » grâce aux nouvelles idées, on peut désormais tout combattre, tout réfuter, même les causes les plus justes. La jeunesse, égarée par une fausse honte, ne veut plus fréquenter les écoles (4), les bains se remplissent de personnes oisives et avides de nouvelles, et les gymnases, où les jeunes gens se livraient à des exercices salutaires, sont devenus déserts (5). Aucun homme sensé ne croit plus à la noble vertu de la σωφροσυνη : « As-tu » jamais vu que la modestie ait profité à quelqu'un (6)? » La jeunesse recherche la fausse éloquence avec autant d'empressement que, pendant les années de disette, on en met à assiéger les boutiques des boulangers (7), et celui-là prêcherait dans le désert, qui recomman-

(1) V. 1400 : Και των καθεστοτων νομων υπερφρονειν δυναται.
(2) V. 1232.
(3) V. 888.
(4) V. 917.
(5) V. 1054.
(6) V. 1055.
(7) Προς τον ολγον εκεινον, ον εισηγαγες.

Digitized by Google

derait la sagesse et la solidité dans les discours (1).

La manie des procès, conséquence nécessaire des progrès alarmants de cette sophistique oratoire, ne pouvait mieux être fustigée que par ces paroles que le poète met dans la bouche du créancier Pasias : « Quoi qu'il en soit, jamais, tant que je vivrai, je ne » me montrerai indigne de ma patrie; j'appellerai » Strepsiade en justice (2); » ou par celles-ci, tout aussi significatives, que Strepsiade adresse à son fils : « Ta mine indique un homme prêt à tout nier, à » tout contredire ; à coup sûr, tu sais placer ce mot » qui sent le terroir : Qu'as-tu à dire? et cette ma- » nière de paraître offensé, lorsqu'on offense et » qu'on maltraite les autres. Tu as même dans ton » air le regard attique (3). »

Il ne faut donc pas s'étonner que cette nouvelle méthode d'éducation produise des fils dénaturés, qui non-seulement maltraitent leurs pères, mais qui veulent même avoir raison à tout prix, lorsque, devenus habiles à manier la parole, ils vont jusqu'à soutenir les opinions les plus étranges : « Et je te » prouverai, » dit Phidippide à son père, « que j'ai » eu raison de te battre (4). »

Nous n'entreprendrons pas d'analyser la discussion qui s'établit entre le Juste et l'Injuste, car ce serait dépasser les limites que nous nous sommes imposées; nous nous bornerons à faire remarquer combien Aristophane paraît s'être familiarisé avec la termi-

(1) Μη λαλιαν μονον ασκηται.
(2) V. 1220.
(3) V. 1174.
(4) V. 1337.

Digitized by Google

nologie de la nouvelle école. Il suffit, du reste, pour s'en convaincre, de lire avec quelque attention la scène remarquable où Socrate enseigne à Strepsiade ce qu'il appelle de simples jeux d'esprit (1).

Tel est le portrait que le poète nous a tracé de Socrate et de son école. Ce portrait est-il fidèle et ressemblant? Et, s'il ne l'est pas, jusqu'à quel point s'écarte-t-il de la réalité?

Nous n'arriverions pas à résoudre cette question, si nous nous attachions d'abord à décider lequel des trois portraits est le vrai, celui d'Aristophane, celui de Xénophon, ou celui de Platon, car nous serions, en définitive, forcé de reconnaître qu'ils sont tous les trois incomplets, chacun de ces grands peintres ayant chargé sa palette, et mêlé ses tons et ses couleurs, à sa manière et selon les sentiments qui l'inspiraient. Pour reproduire purement et simplement le Socrate de la réalité, il aurait fallu une impartialité; et même une espèce d'indifférence que nous ne pourrions demander ni à ses admirateurs, ni à ses adversaires, surtout au sein d'une cité où l'art était appelé à jouer un rôle si important et à descendre jusque dans les profondeurs de la vie du peuple, où chaque citoyen avait, en quelque sorte, l'obligation de se rattacher à un parti. Partout où il y a abondance de lumière, il y a aussi de l'ombre en proportion : c'est là une vérité qui est devenue proverbiale. Or, c'était bien le cas chez Socrate, pour ce qui concerne la lumière; l'ombre aurait-elle peut-être manqué au tableau?

Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment

(1) V. 700-780.

Digitized by Google

pénible, chaque fois qu'une main profane nous révèle les petites faiblesses de ceux qui nous apparaissent comme marqués du sceau de la grandeur; il nous semble qu'en soulevant ainsi le voile dont l'admiration et l'enthousiasme avaient recouvert leurs imperfections, on les fait descendre en quelque sorte de leur piédestal, en les ramenant aux étroites et mesquines proportions de la vie ordinaire. C'est, sans doute, un sentiment de ce genre qui nous porte tout d'abord à rejeter le portrait tracé par Aristophane. Mais nous aurions tort de nous laisser ainsi aller à notre première impression ; la justice et la vérité demandent que nous tenions compte de l'état de la société athénienne, telle qu'elle existait alors, et telle que nous avons essayé de la dépeindre au commencement de ce travail; elles exigent, en outre, que nous fassions la part des milieux différents où se mouvaient Aristophane et Socrate, ainsi que du caractère de chacun et de la mission que l'un et l'autre s'attribuaient; et que nous examinions de plus près la nature des accusations soulevées contre le philosophe.

On a prétendu qu'Aristophane appartenait par sa naissance à l'aristocratie athénienne : nous ne nous arrêterons pas à examiner cette opinion, qui, du reste, a été contestée. Ce qui nous paraît certain, c'est que notre poète reçut une éducation distinguée, et que, grâce à l'aisance qui lui était échue en partage, il ne se vit jamais contraint d'écrire pour subvenir à ses premiers besoins. Voilà, sans doute, pourquoi il se permet parfois de railler Socrate et Euripide à cause de l'obscurité de leur naissance (1);

(1) *Acharn.*, v. 478. — *Gren.*, v. 856, 967.

Digitized by Google

de là aussi l'aversion en quelque sorte instinctive qu'il ressent à l'égard de ceux qu'il appelle des va-nu-pieds, des crève-de-faim, et l'espèce d'aigreur avec laquelle il s'élève contre cette simplicité mesquine et misérable, que les nouvelles méthodes d'éducation s'efforcent d'introduire (1), contre le laisser-aller par trop rustique du riche Patrocle, qui « ne s'est jamais baigné depuis qu'il est au monde (2). » Ce n'est pas que nous prétendions que la richesse et une naissance distinguée fassent les grands poètes : une telle pensée est bien loin de nous ; cependant on ne saurait nier qu'elles ne soient de nature à seconder merveilleusement l'essor du talent poétique et le développement de l'imagination, lorsqu'elles se rencontrent chez un individu en même temps que d'heureuses dispositions naturelles. Or, nous savons qu'Aristophane possédait à un très-haut degré cette inspiration poétique, θεια μανια, qui, selon Platon (3), est la source de tout ce qui est bien. Chez lui, tout coule de source, et l'on n'aperçoit nulle part le travail de la réflexion (4) ou les procédés parfois lourds et pénibles de la dialectique ; c'est un poète, dans la vraie acception du mot, ποιητης, faisant sortir tout un monde du néant.

Le poète et le philosophe suivent, on le sait, des voies bien différentes, et obéissent parfois à des impulsions contraires. C'est à ce titre qu'Aristophane se moque de l'érudition due à l'influence de la nouvelle

(1) *Gren.*, 1087.

(2) *Gren.*, v. 85.

(3) *Dialogue de Phèdre.*

(4) Πνευμονων πολυς πονος. (*Gren.*, v. 845); το ταλαιπωρον (*Nuées*, v. 414).

Digitized by Google

école, qu'il nous représente Euripide, un de ses adeptes le plus en réputation, examinant vers par vers les poésies d'Eschyle (1) et disséquant les phrases (2); il est l'ennemi juré des artifices du langage ; tandis que d'autres parlent à tort et à travers, il trouve à l'instant même l'expression la plus juste et la plus propre à exprimer clairement sa pensée ; pour lui, parler et agir ne font qu'un. Aussi, voyez comme il raille sans pitié la sollicitude inquiète avec laquelle les philosophes préconisent la culture de la mémoire (3) !

Rien n'altère la sérénité de son humeur, pas même la décadence de sa patrie, qu'il aime d'une affection ardente ; et cependant, nous l'avons dit, pour peu qu'on l'observe de plus près, il est facile d'apercevoir des larmes jusque dans les débordements les plus convulsifs de sa verve comique. Cet homme, qui, comme il le dit lui-même (4), savait maîtriser sa douleur aussi bien que sa gaieté dans l'intérêt de l'art, qui composa des chants lyriques aussi beaux d'ampleur et d'enthousiasme que ceux d'Homère et de Pindare (5), qui fut estimé de ses concitoyens au point qu'ils lui décernèrent une couronne en récompense de son patriotisme, et de la postérité, jusqu'à faire les

(1) *Gren.*, v. 817.

(2) *Gren.*, v. 1042.

(3) *Nuées*, v. 414-483.

(4) Και πολλα μεν μ'ειπειν, πολλα δε σπουδαια (*Gren.*, v. 387).

(5) Qu'on lise ses hymnes de paix et de joie chantés alternativement par les Athéniens et les Lacédémoniens (*Lysistrate*, v. 1247-1321), et cette mystérieuse cosmogonie du chœur des *Oiseaux*, v. 986-1000 : « Au commencement étaient le Chaos et la Nuit, et » le noir Erèbe, et le vaste Tartare ; ni la Terre, ni l'Air, ni le Ciel » n'existaient encore, etc. » (Comp. *Guêpes*, 1075 et suiv. — *Cheval.*, 551, 565, 581. — *Nuées*, 275 et suiv.)

Digitized by Google

délices d'un Cicéron et d'un saint Jean-Chrysostôme, n'était, certes, pas un bouffon vulgaire. Observons-le, surtout, lorsqu'il rappelle à ses concitoyens abâtardis les beaux temps de la patrie, quand il cherche à les ramener avec lui dans son paradis du passé, vers cette époque de gloire et de splendeur, où une poignée de braves arrêta le torrent venu de l'Asie, et nous comprendrons encore mieux la nature de la mission que le poète s'était attribuée. A ses yeux, le passé était tout, tandis que, pour Socrate, pour le philosophe de l'avenir, le temps présent était un progrès à cause de ses aspirations vers un âge meilleur. Aristophane est l'ennemi de la démocratie turbulente et immodérée, telle qu'elle se produisit au temps où il vivait; pour lui, l'idéal d'une constitution, c'est cette démocratie tempérée par l'élément aristocratique, celle que Périclès dépeint dans sa célèbre oraison funèbre. Il veut la paix au dehors, qui peut seule cicatriser les blessures faites à son pays, le retour à la foi religieuse, consacrée par le temps et par les miracles qu'elle a opérés, et à l'antique discipline qui donna naissance aux héros de Marathon. Il recommande tout particulièrement la vie des champs et les travaux de l'agriculture, comme seuls capables d'arrêter les débordements de la corruption qui va toujours croissant; c'est alors que sa palette se couvre de couleurs pleines de délicatesse, de douceur et de charme, bien différentes de celles qu'il emploie pour dépeindre et pour combattre les excès d'une démocratie délirante et les projets coupables de chefs ambitieux et vulgaires.

Le tableau qu'il nous fait de la corruption qui régnait à Athènes ne le cède en rien, quant aux couleurs, à celui que Juvénal nous a laissé de la dé-

Digitized by Google

pravation de son siècle (1); il nous représente les jeunes hommes d'Athènes s'exerçant dans l'art d'une parole facile et déliée, et rivalisant d'insolence et de folie (2); il nous montre sous chaque pierre, à la place du scorpion du proverbe, un orateur tout prêt à mordre, et dans chaque maison, un diminutif de tribunal, où le propriétaire peut rendre la justice à cœur-joie (3). Les Athéniens, à l'entendre, ne se préoccupent plus de rien d'autre que de faire de belles phrases (4), et la jeunesse se croit tout permis, « parce qu'elle sait parler (5); » elle est déjà même familiarisée avec le vol, le parjure et la débauche (6). Le poète finit par se détourner avec horreur d'un pareil tableau, et c'est avec des regrets, qui ne laissent pas que d'avoir leur amertume, qu'il se reporte, ou plutôt, qu'il se réfugie vers son époque idéale, où, du moins, les actions avaient plus de poids que les paroles (7).

Mais si cette corruption était telle qu'il nous le dit, pourquoi s'en prend-il à Socrate? pourquoi livre-t-il aux risées populaires celui-là même qui avait le plus à cœur de conjurer la catastrophe et de rendre la jeunesse sérieuse et meilleure? C'est que le philo-

(1) *Fœcunda culpæ sæcula nuptias primum inquinavere et genus et domos, hoc fonte derivata clades in patriam populumque fluxit.* Sat. VI.

(2) *Nuées*, v. 898.

(3) *Guêpes*, v. 800. — Comp. *Guêpes*, 1040. — *Paix*, 505. — *Nuées*, 208.

(4) *Guêpes*, v. 1095.

(5) *Cheval.*, v. 340. — Comp. *Acharn.*, v. 685, 325, 345, 383, 635.

(6) *Cheval.*, v. 425 et suiv.

(7) *Cheval.*, v. 1323-1330.

Digitized by Google

sophe, homme sérieux et pauvre, semblait être fait tout exprès, avec son originalité, cette ατοπια dont il est question dans le *Banquet* de Platon, pour servir de point de mire à la verve comique et à la pétulance inépuisable du poète. N'était-ce pas, en effet, une bonne fortune pour ce dernier, que de pouvoir nous représenter l'élu de l'oracle de Delphes, le représentant des idées nouvelles, avec son nez camus, ses lèvres épaisses, son cou gros et court, son ventre proéminent, comme celui d'un Silène, ses yeux bombés et à fleur de tête; de nous le montrer marchant à l'aventure, quelquefois distrait et absorbé dans des réflexions profondes, jusqu'à demeurer des journées entières à la même place, et même se livrant seul, chez lui, chaque matin, à des exercices de danse, et agitant en tous sens ses bras, ses jambes et toutes les parties de son corps, ainsi que nous le rapporte son jeune ami Charmide, qui le surprit, un jour, au milieu de ces étranges occupations? Ses amis eux-mêmes ne s'amusaient-ils pas fréquemment du peu de soin que le maître donnait à sa personne, de ses courses vagabondes en ville, de ses distractions, de ses allures affairées et prétentieuses, de son extérieur, qu'ils comparaient à celui d'un Faune et d'un Satyre? Il ne restait plus, en définitive, à inventer que le panier suspendu, dans lequel le poète le fait errer au milieu des espaces de l'air. Quant à l'avarice qu'il lui reproche, au vol dont il l'accuse, et à d'autres points qui touchaient à sa considération morale, fermement établie, on pourrait, au besoin, n'y voir que de grosses plaisanteries, destinées à faire rire et à préparer le succès de la pièce.

La personne de Socrate une fois livrée au ridicule,

Digitized by Google

il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver au système. Le fameux « Connais-toi toi-même » se transforme en cette autre maxime : « Tu reconnaîtras combien tu es ignorant et grossier (1); » la méthode n'est plus qu'une dialectique fallacieuse, roulant sur des riens et des futilités. Nous nous trouvons en présence d'une gravité qui fait rire et de prétentions également ridicules, et on pourrait appliquer pour devise à cette doctrine, telle que le poète nous la dépeint, ce vers du fabuliste.

Qu'en sort-il le plus souvent?
Du vent.

En présence de tous ces traits lancés coup sur coup, et qui devaient exciter l'hilarité des spectateurs, sans laisser après eux aucune trace d'aigreur ni d'amertume, nous n'hésitons pas à admettre qu'Aristophane n'a voulu, à tout prendre, que faire ressortir de la manière la plus plaisante les côtés faibles et les imperfections de la personne de Socrate et de sa doctrine; et de telles attaques nous sembleraient parfaitement innocentes, à cause de la grande liberté dont la scène comique jouissait à Athènes, et surtout parce que les spectateurs ne manquaient jamais de faire la part du poète dans les tableaux, le plus souvent exagérés, que celui-ci faisait passer successivement devant ses yeux. Nous savons, d'ailleurs, que les poètes de l'ancienne comédie étaient, par la direction même de leur esprit, ennemis de toute spéculation. Cratès, par exemple, dans sa comédie des Πανοπται, dirigée principalement contre les opinions

(1) Γνωτει ως αμαθης τι και παχυς. (*Nuées*, v. 833.)

Digitized by Google

excentriques du philosophe Hippon, avait jeté le gant à tous ceux qui s'occupaient de philosophie; aussi en avait-il fait les personnages du Chœur, et les avait-il représentés avec un double visage et une multitude d'yeux répandus sur toute la surface de leur corps (1).

Mais Aristophane n'a pas cru devoir se renfermer dans de pareilles limites : dans sa pièce des *Nuées*, où il attaque directement Socrate, ce n'est plus de la pétulance, de la gaîté; c'est, au contraire, de l'aigreur et de l'amertume que nous rencontrons au fond de presque toutes ses railleries. Nous ne saurions admettre qu'il n'ait eu en vue que de tourner en ridicule les travers du philosophe, car, à côté des plaisanteries qu'il fait, en quelque sorte, pleuvoir sur lui, nous retrouvons nettement formulée, et en quelque sorte disposée pour la scène, la redoutable accusation que Xénophon a reproduite dans ses *Mémoires* et qui coûta la vie à Socrate. Il nous le représente, d'un bout de la pièce à l'autre, affichant un mépris manifeste à l'égard des Dieux reconnus par l'Etat, heurtant de front la conscience religieuse

(1) Cratès fait dire à Hippon que « le Ciel est un grand four, et » que nous en sommes les charbons. »

Diphile et Platon avaient attaqué le philosophe Boidas, et deux ans après la première représentation des *Nuées* d'Aristophane, Eupolis attaqua, dans ses Κολακες, toute la tourbe des sophistes, et, en particulier, Callias, leur patron, dont il est question dans le *Protagoras* de Platon. Ce même poète se fit surtout remarquer par son acharnement contre Socrate; non content de déverser le ridicule sur certaines bizarreries du philosophe, entre autres sur la manie de s'occuper de futilités avec un sérieux tout comique, il osa même l'accuser d'avoir dérobé une coupe dans un repas. (Compar. *Nuées*, v. 177, schol.)

Digitized by Google

du peuple, et s'efforçant de mettre autre chose à la place de ce qui existe, tentative criminelle que le poète résume par ces mots : « Ils ont bien des torts » à expier, mais surtout celui de s'être joués des » Dieux (1). » Et quand nous voyons le joyeux et insouciant Phidippide, qu'il a fallu entraîner malgré lui aux leçons de Socrate, se prendre tout-à-coup, comme par enchantement, d'un vif amour pour ce nouvel enseignement, et, après être devenu passé-maître dans l'art de disputer, non-seulement lever froidement la main sur l'auteur de ses jours qui ose louer en sa présence le bon vieux temps, mais encore l'amener par toutes sortes de subtilités à reconnaître que son fils a eu raison de le battre et qu'il est dûment autorisé à faire subir un pareil traitement à sa mère, qu'est-ce, en d'autres termes, sinon cette autre accusation, tout aussi redoutable, d'après laquelle Socrate aurait perverti la jeunesse d'Athènes? Que d'amertume dans ces paroles de Strepsiade : « Funeste délire ! quelle était ma folie de » rejeter les Dieux à la persuasion de Socrate (2) ! » Le poète, cela est évident, ne cherche plus à nous faire rire; sa douleur, longtemps contenue, commence à déborder, et il y a des larmes dans sa voix. Ce n'est plus une joûte, une passe d'armes semblable à tant d'autres qui avaient lieu, à cette époque, entre les philosophes et les poètes de l'ancienne comédie ; on dirait plutôt qu'il s'agit d'une lutte suprême *pro aris et focis*.

Aristophane, il est vrai, n'est pas le seul comique

(1) V. 1503
(2) V. 1473.

Digitized by Google

qui ait fait de Socrate l'objet de ses railleries; Eupolis, nous l'avons vu, et d'autres encore l'avaient ou précédé ou suivi dans cette arène scabreuse, toute hérissée de personnalités, où la violence le disputait presque toujours au gros sel attique. Mais admettre, avec la plupart des scholiastes, qu'il ne fit en cela que se conformer à un usage pour ainsi dire traditionnel, ce serait partir d'un point de vue tout-à-fait erroné, surtout lorsqu'il s'agit de ce même poète, qui a pu dire, en parlant de Cléon, son plus grand ennemi : « J'ai attaqué Cléon face à face, lorsqu'il » était à l'apogée de sa puissance, mais j'ai suspendu » mes coups, du moment où il fut tombé (1). » Socrate eût-il affecté un dédain encore plus grand pour la poésie, Aristophane n'aurait certes pas cru devoir recourir à des armes aussi terribles pour le combattre. Rien ne peut donc excuser, ni justifier des attaques aussi acerbes, si ce n'est la position politique du poète, son amour ardent pour sa patrie si rudement éprouvée, et menacée, selon lui, jusque dans ses fibres les plus intimes, par l'invasion des nouvelles idées répandues par Socrate et ses disciples.

Nous voulons écarter pour le moment les parties moins importantes du tableau qui nous occupe, la théorie du tourbillon, que Socrate proclame le principe du tonnerre et des éclairs, et mille autres traits, plus ou moins plaisants, que nous sommes en droit de ranger parmi les machines comiques auxquelles le poète a cru devoir recourir (2), et auxquelles ni

(1) *Nuées*, v. 556.

(2) Ainsi l'oracle qui le concerne (*Nuées*, v. 144); sa définition de l'âme (v. 94); son extérieur déplaisant et même malpropre (v. 103, 146, 223, 836); ses prétentions à l'ignorance, qui lui

Digitized by Google

Xénophon, ni Platon, qui avaient, sans doute, sous les yeux la comédie des *Nuées*, ne crurent devoir s'arrêter, afin d'examiner avec plus de loisir si Aristophane avait raison contre Socrate, lorsqu'il l'accusait de mépriser les Dieux de l'Etat et de pervertir la jeunesse.

Pour ce qui concerne le second chef d'accusation, il est évident qu'un tel résultat n'était pas dans les intentions de Socrate ; il y aurait de la folie à prétendre le contraire. Mais n'a-t-il pas pu se produire à son insu et contre son attente ? Ecoutons ce qu'il dit dans *l'Apologie* de Platon : « D'ailleurs, beau-» coup de jeunes gens qui ont du loisir, et qui » appartiennent à de riches familles, s'attachent à » moi, et prennent un grand plaisir à voir de quelle » manière j'éprouve les hommes; eux-mêmes, en-» suite, tâchent de m'imiter, et se mettent à *éprouver*, » à leur tour (εξετάζειν) ceux qu'ils rencontrent (1). » Dans cette disposition « à éprouver les autres, » n'y a-t-il pas déjà, comme en germe, le singulier procédé employé par Phidippide à l'égard de son père? Ce n'est certes pas sans raison que Xénophon, qui

valurent l'honneur insigne d'être proclamé par Apollon le plus sage des hommes (v. 98); l'habitude qu'il a contractée de jurer par le coq, par le platane et d'autres objets de la nature (v. 247); son avarice, qui le pousse à demander un salaire pour ses leçons (v. 98, 246), et à escamoter un manteau (v. 177); sa prédilection pour Lacédémone (v. 186; Comp. *Oiseaux*, 1281 et suiv.) — Compar. *Gren*, 1491 : il s'arrête en tous lieux pour converser avec tout le monde ; — *Ois.*, 1282 : les Athéniens affamés et déguenillés comme lui s'attachent à ses pas ; — *Gren*, 491 : il dédaigne la musique et la tragédie ; — *Ois*, 521 : ses premiers disciples jurent par l'oie ; — *Ois.*, 1550-1555 : il évoque les âmes de l'Orcus, sans avoir fait les ablutions requises, etc., etc., etc.

(1) Platon, *Apologie*, c. 10.



Digitized by Google

s'est montré si jaloux de la réputation de son maître chéri, s'efforce de mettre à néant cette partie de l'acte d'accusation; mais il se voit forcé de convenir que l'école de Socrate a pu produire des hommes tels que Crisias et Alcibiade; et, pour disculper son maître du reproche qu'on lui faisait de détruire chez les enfants le respect pour les auteurs de leurs jours, en leur persuadant qu'il les rendrait plus habiles qu'eux, et en ne cessant de leur répéter « que » la loi permet de lier son père, quand on peut » le convaincre de folie (1), » il se contente de dire que Socrate, en parlant de la sorte, se fondait sur cette raison, « que l'homme instruit a le droit de » mettre l'ignorant à la chaîne. » Certes, il y aurait plus que de l'injustice à prétendre que Socrate ait enseigné et recommandé à ses disciples de pareils procédés à l'égard de leurs parents, et Aristophane lui-même n'aurait osé, malgré toute l'indulgence que sa qualité de poète comique lui assurait d'avance, proférer une pareille absurdité; cependant on ne saurait nier que la haute opinion que les jeunes gens apprenaient, auprès de lui, à concevoir d'eux-mêmes et de leur savoir, n'ait pu être la cause innocente de mainte scène de famille semblable à celle qui a lieu entre Strepsiade et son fils.

Nous dirons plus : Platon n'a, il est vrai, écrit son livre de la *République* que quelques années après la représentation de la pièce d'Aristophane qui a pour titre l'*Assemblée des Femmes;* cependant cette comédie peut fort bien être considérée comme une réfutation anticipée, il est vrai, mais complète et

(1) Allusion à *Nuées*, v. 844 et suiv.

Digitized by Google

détaillée, des étranges assertions qui font de l'Etat, tel que Platon le concevait, une véritable utopie, une chimère irréalisable. Le poète semble y avoir résolu d'avance le problème posé plus tard par le philosophe ; nous y voyons des femmes placées au timon des affaires (1), comme dans l'Etat platonicien, avec cette différence, toutefois, et que d'ironie n'y a-t-il pas dans cette restriction! que les charges publiques ne s'y trouvent pas réparties également entre les deux sexes, comme dans la fameuse république, mais que les femmes seules ont en main l'administration de la chose publique. Le poète proclame par la voix de Praxagora (2), que tous les biens vont être mis en commun et que chaque personne recevra juste ce qu'il lui faudra pour vivre ; que les femmes appartiendront à tous, ainsi que les enfants, et que ceux-ci regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront plus âgés qu'eux ; « autre-» fois, ils s'inquiétaient peu que l'on frappât le père » d'autrui ; maintenant, dès qu'un vieillard sera » battu, chacun, craignant que son propre père ne » soit la victime, réprouvera une telle violence (3). » N'y a-t-il pas dans ce tableau, où l'ironie perce partout, une ressemblance frappante avec certains passages de la *République?* Ce sont presque les mêmes pensées et nous y retrouvons parfois les mêmes expressions, et jusqu'à l'urne aléatoire de Platon (4). Devons-nous en conclure qu'il faille

(1) *Assemb. des Femmes*, v. 459.
(2) *Ibid.*, v. 596 et suiv.
(3) *Ibid.*, v. 642.
(4) *Ibid.*, v. 683.

Digitized by Google

attribuer à Socrate les étranges doctrines professées par son disciple? Non, certes; mais il faut convenir cependant qu'il a dû les connaître aussi bien qu'Aristophane, et que, si elles ne lui appartiennent en aucune manière, les juges futurs du philosophe ont fort bien pu les considérer comme sorties de son école. Chose singulière! ce livre de la *République*, abstraction faite des aberrations que nous venons de signaler et d'autres tout aussi bizarres, que nous n'avons ni à énumérer, ni à examiner ici, semble se rapprocher plutôt, quant au fond, des opinions d'Aristophane lui-même, que des doctrines de l'école socratique, et cet accord serait de nature à expliquer les éloges que Platon adresse à Aristophane en plus d'une occasion, ainsi que la place qu'il lui assigne, dans son *Banquet*, à côté de Socrate. Que demande, en effet, le poète? Le retour aux anciennes croyances, le respect traditionnel et absolu de la loi reposant sur la coutume, le rétablissement du principe de l'objectivité, qui veut que l'individu s'efface devant l'ensemble, et que les nouvelles doctrines ont profondément ébranlé. Le philosophe ne demande pas autre chose; selon lui, pour remédier aux maux actuels, il faut que l'individu s'efface de nouveau complètement; de là sa prédilection marquée pour les institutions doriennes de Sparte et de Crète; de là sa justification de l'esclavage, de la communauté des femmes et des enfants; de là, aussi, les attaques dont il est l'objet de la part d'Aristote (1). Il est évident que le disciple de Socrate a cru devoir, dans cet ouvrage remarquable, concilier les exigences de son enthousiasme poétique pour

(1) Aristote, *Politiq.*, II, 1, 11, 12.

Digitized by Google

l'ancien ordre de choses avec son dévouement à la personne et aux doctrines de celui dont il ne craignit pas de prendre ouvertement la défense.

Lorsqu'Aristophane accuse Socrate de pervertir la jeunesse, non-seulement en lui inculquant des principes contraires à la nature, mais encore en faisant de ses disciples des rhéteurs et des artisans de paroles, désertant les gymnases et fréquentant assidûment les bains et autres lieux hantés par un public oisif et désœuvré, nous ne pouvons considérer une telle accusation comme une attaque personnelle proprement dite, car elle est dirigée également, et même à un plus haut degré, contre Euripide, qui, suivant Aristophane, produisait ses personnages devant les juges, pour leur faire plaider tout à la fois le pour et le contre (1), et entretenait même des relations honteuses avec les jeunes gens avides de pérorer (2). Il va même jusqu'à reprocher, par la voix d'Eschyle, du poète-philosophe, d'avoir eu à pâtir pour son propre compte des désordres qu'il imputait aux femmes d'autrui, d'avoir représenté sur la scène le vice dans toute sa laideur, en un mot, d'avoir tout dégradé (3). D'ailleurs, il n'est pas jusqu'aux admirateurs les plus enthousiastes de Socrate, qui ne conviennent que tel a été en partie le résultat de son enseignement, et qu'il a contribué à encourager et à développer dans les jeunes esprits qui s'attachaient à lui cette funeste habitude de discuter que le poète regardait comme une des plaies de son temps, et dont Xénophon lui-

(1) *Gren.*, v. 533.
(2) *Ibid.*, v. 1070.
(3) *Ibid*, v. 1032-1064.

Digitized by Google

même se plaint avec une certaine vivacité (1). Certes, il n'entrait ni dans les intentions, ni dans les prévisions de Socrate, d'amener les jeunes Athéniens à déserter ainsi les gymnases et les palestres ; mais n'était-il pas naturel qu'ils recherchassent de préférence les lieux fréquentés par les oisifs et les curieux, afin d'y faire parade de leur habileté dans les joûtes de la parole, dans les détours subtiles de la dialectique? Aristophane doit-il être taxé d'exagération, quand il nous dit que ces mêmes jeunes gens, ainsi renfermés dans l'enceinte du pensoir et s'adonnant presque exclusivement à d'oiseuses méditations, ont perdu les couleurs de la santé, et lorsqu'il ajoute que ce n'est pas dans une pareille atmosphère qu'ont grandi les hommes forts et vaillants des temps passés (2)? Ne devait-il pas se croire autorisé à reprocher à cette jeunesse, devenue presque indifférente aux exercices du corps, d'avoir renié les habitudes salutaires de leurs pères, et de n'avoir plus ni l'adresse, ni la force, ni le courage qui avaient produit tant de vaillants guerriers, tant de héros (3)? Lorsque nous l'entendons faire un éloge si pompeux des drames d'Eschyle (4), nous comprenons sans peine, non-seulement la douleur pleine d'amertume du vrai patriote, qui souhaite à son pays dégénéré des hommes tels que ce poète les dépeint, mais encore la vivacité et même l'exagération de ses plaintes et de ses accusations. Ce n'est certes pas sans raison qu'il représente comme animés

(1) Xonoph., *Memorab.*, III, 5.

(2) *Gren*, v. 1035. — *Guêpes*, v. 553.

(3) *Gren.*, 1090, 1105 et suiv.

(4) Δραμα ποιησας Αρειος μεστον, ο θεασαμενος πασαν τις ανηρ ηρασθη δαιος ειναι.

Digitized by Google

d'un tout autre esprit les vainqueurs de Marathon, qui couvrirent leur patrie d'une gloire immortelle.

N'oublions pas, du reste, qu'Aristophane était un enfant d'Athènes, dans la vraie acception du mot, tandis que l'austère vertu de Socrate semblait incliner vers Lacédémone, comme l'idéal des Etats (1). Une telle assertion peut paraître étrange au premier abord, car on s'attendrait plutôt à voir Aristophane professer des sympathies plus prononcées pour l'aristocratique Lacédémone, que pour Athènes, alors régie par un gouvernement démocratique et même ochlocratique. Mais Sparte était alors la rivale et l'ennemie d'Athènes, et le poète, avec le tact exquis que nous lui connaissons, ne croit pas qu'il faille chercher les remèdes propres à cicatriser les blessures faites à la patrie dans l'imitation de ce qui se fait au dehors, mais dans les forces vives du pays, dans un retour sincère à l'ancienne simplicité, à la discipline des ancêtres et au respect des lois. Plus le présent lui paraît sombre et menaçant, plus il s'attache à vanter un passé glorieux, et à le proposer comme le seul et unique remède dans les circonstances actuelles.

Dans le procès qui fut intenté à Socrate devant l'Aréopage, ce fut surtout l'accusation d'impiété qui contribua à sa condamnation. Cette accusation se présentait appuyée sur des motifs tellement nombreux et tellement convaincants, que Platon lui-même, dans son *Apologie*, ne put l'écarter entièrement, encore moins la réfuter d'une manière victorieuse. Socrate, appelé à se disculper devant ses juges, au lieu de déclarer qu'il croit à la religion établie,

(1) Τους γε νυν πρωτευοντας. (Xenoph., *Memorab*, IV, 4, 15.)

Digitized by Google

preuve seulement qu'il n'est pas un athée ; au lieu de faire croire qu'il n'instruit pas la jeunesse à douter des dogmes consacrés par la loi, il se contente de protester qu'il lui a toujours enseigné une morale pure et irréprochable. A entendre Xénophon, Socrate révérait les Dieux de la république ; il sacrifiait ouvertement, dans sa propre maison ou sur les autels des divinités du paganisme, et aucune parole injurieuse ne serait jamais sortie de sa bouche à leur égard, aucune qui trahît un seul doute sur leur existence. Mais tout ce qu'il dit de ces Dieux peut s'entendre parfaitement du Dieu immatériel et unique, et sa croyance aux oracles et à la divination s'explique très-bien par la pensée d'une Providence particulière, toujours présente. Dans les *Dialogues* de Platon, au contraire, Socrate montre plus de hardiesse. Dans le *Phédon*, son interlocuteur lui demande s'il croit à l'aventure fabuleuse de Borée enlevant la jeune Orithye sur les bords de l'Ilissus : « Mais si j'en » doutais, comme les savants, » répond-il, « je ne serais » pas fort embarrassé.... Je trouve, du reste, ces » explications fort ingénieuses, mais j'avoue qu'elles » demandent trop de travail, de raffinement, et » qu'elles mettent un homme dans une assez triste » position, car alors il faut qu'il se résigne aussi à » expliquer de la même manière les Hippocentaures, » ensuite la Chimère, et je vois arriver les Pélages, » les Gorgones, une foule innombrable d'autres » monstres plus effrayants les uns que les autres, » qui, si on leur refuse sa foi et qu'on veuille les » ramener à la vraisemblance, exigent des subtilités » presque aussi bizarres qu'eux-mêmes et une grande » perte de temps. Je n'ai pas tant de loisir. Pour-

Digitized by Google

» quoi? c'est que j'en suis encore à accomplir le » précepte de l'oracle de Delphes : « Connais-toi toi-» même; » et quand on en est là, je trouve bien » plaisant qu'on ait du temps de reste pour les choses » étrangères. Je renonce donc à l'étude de toutes » ces histoires, et, me bornant à croire ce que croit » le vulgaire, je m'occupe, non de ces choses in-» différentes, mais de moi-même (1). » Ces paroles sont importantes, car elles nous montrent comment Socrate se comportait à l'égard des Divinités inférieures et populaires de l'Olympe hellénique; il en parlait peu, et, s'il en parlait, c'était sans mépris, mais avec un demi-sourire et un léger dédain.

Mais, dans l'accusation capitale qui nous occupe, il ne s'agit point de ces Divinités innombrables, qu'il traite, nous l'avons vu, avec de grands ménagements, mais bien des principales Divinités, adorées à Athènes, de ces Dieux que la Muse comique célébrait pieusement, et dont elle briguait avec ardeur les suffrages et les palmes (2). « Socrate, » est-il dit dans l'acte d'accusation, « est un impie, car il ne croit » pas aux Dieux que révère la république, et il in-» troduit de nouvelles Divinités (3). » Socrate croyait-il à Mercure, à Minerve, à Bacchus? Non, pas plus qu'aux autres Dieux reconnus par l'Etat; il croyait à Dieu, mais non aux Dieux. Sur ce point, mais sur ce point seulement, l'accusation était fondée; mais il n'en était pas de même, lorsqu'on lui reprochait d'introduire de nouvelles Divi-

(1) Platon, *Phédon*, édit. Bipont., vol. X, p. 284-286.

(2) *Cheval.*, v. 551 ; — *Hymne en l'honneur de Neptune*, v. 581 ; — *en l'honneur de Pallas Athénée.*

(3) Xénophon, *Memorab.*, I, 1.

Digitized by Google

nités. Il est évident que par ces Divinités, dont on lui attribuait l'invention, ses accusateurs n'entendaient nullement désigner ce Dieu unique dont il enseignait l'existence, puisque, dans sa défense, il n'y fait jamais allusion, et que, en parlant de la Providence, il recourait ordinairement au langage populaire, laissant à l'intelligence exercée de ses disciples le soin de saisir le vrai sens de ses paroles; c'était plutôt son démon familier, dans lequel il ne paraît avoir vu, la plupart du temps, que la voix animée et puissante de la conscience, mais qui, souvent aussi, devenait, à ses yeux, un avertissement mystique de l'avenir, une parole de Dieu même. Mélitus et Anytus étaient d'autant plus dans leur tort, que la religion païenne reconnaissait des démons issus du commerce des Dieux avec les mortels. D'ailleurs, la mythologie grecque ne supposait-elle pas des communications constantes entre les Dieux et les hommes, et ne faisait-elle pas parler les premiers par la voix des oiseaux, des sibylles, du tonnerre? Il est clair que Socrate, en admettant qu'un certain Dieu lui parlait directement et lui révélait l'avenir, n'affirmait rien que de conforme à la religion de l'Etat.

Mais Socrate fut le promoteur de toutes les recherches philosophiques qui eurent lieu en Grèce après sa mort. Cette philosophie, qui n'avait été jusqu'alors qu'une sorte de divination, plutôt qu'une recherche patiente et sincère de la vérité, qui se contentait ordinairement de poser certains principes généraux, reposant uniquement sur de vagues analogies, et qu'on appliquait ensuite, comme on pouvait, aux phénomènes de la nature avec l'aide de certains procédés logiques ou raisonnements particuliers, sortit, grâce à l'ini-

Digitized by Google

tiative de Socrate, du domaine indécis de l'hypothèse et de la sophistique, pour devenir une science morale, s'appuyant sur l'observation intérieure. Or, Socrate, en amenant ses disciples du doute à l'aveu de leur ignorance, et en les obligeant, en quelque sorte, à découvrir les germes cachés dans les profondeurs de leur intelligence, ébranlait les croyances populaires, et excitait contre lui les ressentiments de tous ceux qui regardaient la fidélité au culte des Dieux de la patrie comme l'unique fondement de son illustration dans le passé, comme son ancre de salut dans l'avenir. Faut-il donc s'étonner qu'Aristophane, quoique partisan, comme Socrate, du gouvernement aristocratique, ou plutôt de l'ancienne démocratie constituée par Solon, ait cru devoir frapper dans sa personne le représentant de cette philosophie, qui, par cela même qu'elle minait la religion populaire, était, à ses yeux, un symptôme de décadence, une menace de ruine?

Pourquoi l'accable-t-il alors de ses railleries les plus mordantes et les plus amères? Pourquoi lui attribue-t-il un penchant si prononcé pour les spéculations les plus chimériques? Il importe ici de ne point perdre de vue qu'Aristophane, sans distinguer entre les différents philosophes, leur prête à tous, en général, l'incrédulité de quelques-uns, et qu'il a fort bien pu confondre avec le doute des sophistes le doute méthodique que Socrate préconisait, et qui, bien qu'excellent pour former l'esprit, devait cependant mettre en danger la fidélité à l'antique discipline et aux vieilles traditions. De plus, on sait combien Socrate estimait Euripide, qui fut à la fois son ami et son disciple ; or, ce poète, qui s'était adonné à la

Digitized by Google

peinture et à l'art oratoire, avant de se livrer à l'étude de la philosophie, avait suivi d'abord les leçons de Prodicus et d'Anaxagore, qui exercèrent une influence décisive sur la tournure de ses idées, et furent pour beaucoup dans cette subtilité de sophiste et dans cette rhétorique un peu vide qui déparent trop souvent les produits de sa muse. Socrate s'appliqua sans doute à le corriger de ses défauts poétiques, mais il y a lieu de croire qu'il n'y réussit qu'en partie ; et cependant Aristophane le rend responsable des erreurs qu'il n'a pu faire éviter à son ami : lorsqu'il reproche à Socrate d'adorer le Chaos, les Nuées, l'Air, il est fort probable que ce sont autant de traits dirigés contre le disciple plus encore que contre le maître.

D'ailleurs, Socrate lui-même a-t-il été tout d'abord cet homme parfait que Xénophon et Platon font agir et parler ? N'avons-nous pas quelque raison de supposer que cet homme, qui resta jusque dans sa vieillesse si impressionnable pour les plaisirs des sens, ne fut pas, dans la première moitié de sa vie, exempt de toute vanité ou ambition ; qu'il s'adonna, comme les autres jeunes gens de son temps, aux exercices subtils de la dialectique et de la sophistique, et qu'il eut aussi cette dose d'amour-propre et de suffisance, que l'on rencontre d'ordinaire dans l'âge de la jeunesse ? Si Socrate, plus avancé en âge, crut devoir renoncer aux spéculations oiseuses des philosophes et des sophistes de son temps, il faut donc admettre qu'il a passé par leurs différentes écoles, et qu'il y a étudié à fond les systèmes de la physique et de la sophistique, dont il reconnut plus tard le vide et le danger.

Nous ne savons absolument rien de la première

Digitized by Google

partie de la vie de Socrate; lorsqu'Aristophane fit représenter les *Nuées* pour la première fois, il avait déjà dépassé la quarantaine; Euripide était déjà connu et célèbre depuis trente ans au moins, et il était même sur le point de survivre à sa gloire; Anytus avait presque quarante ans, Alcibiade et Xénophon, à peu près vingt-cinq, et Platon en comptait à peine sept. Qui nous dit que Socrate, avant de faire descendre la philosophie du ciel sur la terre, ne passa pas d'abord par tous les systèmes, ionien, pythagoricien, éléate et autres? Il est vrai que Platon, dans son *Apologie*, lui fait dire qu'on l'accuse à faux de s'occuper de physique et d'astronomie, qu'il n'en sait pas un mot et n'y a jamais pensé (1). Mais alors que signifie le passage suivant du *Phédon*? « Pendant » ma jeunesse, il est incroyable quel désir j'avais de » connaître cette science qu'on appelle la physique. » Je trouvais quelque chose de sublime à savoir les » causes de chaque chose, ce qui la fait naître, ce » qui la fait mourir, ce qui la fait être; et je me suis » souvent tourmenté de mille manières, cherchant » en moi-même si c'est du froid ou du chaud, dans » l'état de corruption, comme quelques-uns le pré- » tendent, que se forment les êtres animés; si c'est » le sang qui nous fait penser, ou l'air ou le feu; ou » si ce n'est aucune de ces choses, mais seulement » le cerveau qui produit en nous toutes nos sensa- » tions, celles de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, les- » quelles, reposées, engendrent enfin la science, » etc. (2). »

(1) Platon, *Apologie*, c. 2. Comp., c. 3.

(2) Platon, *Phédon*, trad. de Cousin, I, p. 273-275.

Digitized by Google

Plus tard, il renonça à ces spéculations physiques et cosmologiques ; mais il serait bien difficile de préciser le moment de sa vie où un changement si important s'opéra dans ses opinions et dans ses recherches : « Après m'être lassé à chercher la raison » de toutes choses, je crus que je devais bien prendre » garde qu'il ne m'arrivât ce qui arrive à ceux qui » regardent une éclipse de soleil : il y en a qui » perdent la vue, s'ils n'ont la précaution de regarder » dans l'eau, ou dans quelque autre milieu, l'image » de cet astre. Je craignis aussi de perdre les yeux » de l'âme, si je regardais les objets avec les yeux » du corps, et si je me servais de mes sens pour les » toucher et pour les connaître : je trouvai que je » devais avoir recours à la raison, et regarder en » elle la vérité des choses (1). » Le point de vue plus élevé, plus intellectuel, où Socrate crut dès lors devoir se placer, n'est autre que le *nous* (νους) d'Anaxagore, dont il fit la Providence.

Si Aristophane avait fait représenter sa comédie des *Nuées* dix ans plus tard, il est fort probable qu'il aurait dépeint Socrate d'une tout autre manière, qu'il nous l'aurait montré s'entretenant avec les citoyens de toutes les conditions, abordant le plus souvent l'un ou l'autre de ceux qui passaient, ou entrant dans les boutiques des artisans et causant avec chacun du sujet qui lui était propre, et constamment entouré d'un grand nombre de jeunes gens, qui le suivaient partout et formaient son école. Mais il l'a livré sur la scène tel que le vulgaire se le représentait alors, à une époque où il n'avait, sans

(1) Platon, *Phédon*, trad. de Cousin, I, p. 281.

Digitized by Google

doute, point encore renoncé aux spéculations dont il parle dans le *Phédon*, et où il passait encore pour un partisan plus ou moins déclaré ou enthousiaste de ces doctrines que le poète patriote regardait comme entachées d'impiété. La comédie étant à Athènes, pour ainsi dire, l'écho de l'opinion publique, ainsi que des idées que le peuple se faisait au sujet de tel ou tel personnage marquant, Aristophane n'aurait pu, sans compromettre son crédit et ses privilèges de poète comique, le représenter autrement qu'on ne se le figurait généralement.

D'ailleurs, Platon range les nombreux accusateurs de Socrate dans deux catégories principales (1) : ceux qui, par envie ou pour le décrier, s'efforcent depuis longtemps de persuader aux Athéniens toutes les faussetés dont on l'accuse, et ceux qui, ayant été persuadés eux-mêmes, cherchent, à leur tour, à persuader les autres. Dans laquelle de ces catégories l'auteur de l'*Apologie* a-t-il placé Aristophane ? Il semble, il est vrai, éviter de se prononcer à cet égard, dans les deux passages où il est question de la pièce des *Nuées* (2) ; cependant nous avons lieu de croire que l'écrivain qui a pu nous montrer, dans son *Banquet*, le poète et le philosophe conversant ensemble comme deux bons amis dont rien n'a pu jamais altérer la bonne harmonie (3), ne tenait le premier ni pour un imposteur, ni pour un calom-

(1) Platon, *Apologie*, c. 3.

(2) Platon, *Apologie*, c. 2 et 3.

(3) On attribue à Platon cette épigramme, qu'il composa après la mort du poète :

« Les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'âme d'Aristophane ! »

Digitized by Google

niateur, mais plutôt pour un de ceux qui croyaient sincèrement et sur la foi d'autrui à la culpabilité de Socrate.

D'après tout ce qui vient d'être dit, il y aurait plus que de l'injustice à prétendre, comme on l'a fait du reste, que ce fut à l'instigation de Mélitus et d'Anytus qu'Aristophane aurait composé sa comédie des *Nuées*, et qu'il aurait ainsi posé de gaîté de cœur la première pierre de cet édifice de récriminations et de calomnies, où fut préparée plus tard la ciguë dont mourut le plus sage des Grecs ; outre qu'une assertion pareille serait en contradiction manifeste avec les principes, les opinions et le caractère du poète comique, elle ne pourrait, en aucune manière, subsister en présence du long intervalle de temps qui s'écoula entre la représentation des *Nuées* et la condamnation de Socrate. Mais, il faut bien le dire, si ce chef-d'œuvre de verve comique, de haute éloquence et de poésie inspirée n'eut point de succès au théâtre, même après avoir été remanié et corrigé, cet échec scénique ne fut que trop amplement compensé par le succès littéraire, et cette comédie dut contribuer pour une large part à l'issue tragique du procès qui se déroula plus de vingt ans après devant l'Aréopage d'Athènes. Elle fixa et formula, en quelque sorte, les préventions semées et entretenues depuis longtemps parmi le peuple par les partisans les plus fougueux de la démocratie immodérée, en même temps que par les défenseurs quand même de l'ancien ordre de choses, contre l'homme qu'on s'accordait assez généralement à regarder comme un des principaux représentants des tendances aristocratiques et des nouvelles doctrines. Le flot de l'opinion alla toujours

Digitized by Google

en montant à partir de ce moment, et quoique le changement qui s'opéra, dans l'intervalle, dans la manière de voir et d'agir de Socrate, eût modifié et peut-être transformé le jugement d'Aristophane lui-même, au point de le rapprocher de Socrate, qui, du reste, avait assisté calme et impassible à la représentation de la pièce, il n'en est pas moins vrai que l'envie, la superstition et un patriotisme égaré possédèrent, dès lors, une arme d'autant plus terrible, que tous les éléments en avaient été puisés dans les idées et les opinions du jour, ainsi que dans les passions des partis opposés. C'est dans cette espèce de résumé qu'Anytus et Mélitus puisèrent sans doute en grande partie les principaux matériaux de l'acte d'accusation, et les juges, les motifs de leur sentence.

Socrate, en prenant pour base de sa doctrine la célèbre devise inscrite au fronton du temple de Delphes, avait dégagé l'individualité de l'ensemble, et l'avait affranchie des liens de la substance; il avait, par son monothéisme, encore vague, abstrait et indéterminé, il est vrai, relégué dans l'ombre les Dieux de l'Olympe et sapé jusque dans ses fondements l'édifice politique et religieux du vieux monde hellénique, dont les piliers et les murs les plus solides allaient bientôt s'écrouler au souffle tout-puissant d'autres idées nouvelles, venues de l'Orient. Persisterons-nous à faire un crime au poète de n'avoir pu assister avec indifférence à cet écroulement d'un ordre de choses qui embrassait toutes les gloires de sa patrie; d'être entré courageusement dans la lice, et d'avoir engagé une lutte suprême, avec les armes que lui fournissaient son génie et l'ardeur de ses convictions, pour les Dieux de la cité illustre, pour les nobles et glorieux



Digitized by Google

souvenirs qui tendaient à s'effacer de plus en plus dans le cœur de ses concitoyens dégénérés? Socrate n'a pas besoin qu'on le défende encore ; Xénophon et Platon l'ont noblement vengé, et complètement réhabilité aux yeux de la postérité. Aristophane ne trouverait-il que des juges impitoyables? Nous croyons avoir suffisamment établi que, s'il n'y a pas lieu de l'acquitter entièrement, on ne peut, sans blesser l'équité et les convenances, lui refuser au moins le bénéfice des circonstances atténuantes.

Digitized by Google

# MARGUERITE D'ANGOULÊME

## ET SES ŒUVRES,

par M. Duchataux, membre titulaire.

---

Messieurs,

Il est dans les statuts de l'Académie une disposition redoutable, qui oblige tout membre nouvellement élu à vous offrir un travail dont le sujet, d'ailleurs, est abandonné à son choix. Cette disposition, je ne la connaissais pas encore au moment où vos suffrages me faisaient l'honneur de m'appeler dans cette enceinte. J'espérais alors, Messieurs, qu'il me serait loisible de rester parmi vous oublié au dernier rang, heureux d'assister à vos travaux, mais dispensé d'y prendre part, du moins quant à présent, autrement que par un vif intérêt et une attention soutenue. Ce rôle, je l'avoue, m'eût convenu mieux que tout autre, et je me vois à regret forcé de le quitter. Je me soumets cependant, puisque telle est la règle, et je viens, non sans appréhension, vous présenter, Messieurs, le travail que vous exigez. Que ne m'est-il donné, au lieu de cette esquisse inachevée où votre critique, sans doute, verra trop à reprendre, que ne m'est-il donné de lire devant vous un discours solennel de réception ! Plus douce et plus facile serait alors ma

Digitized by Google

tâche ! En termes choisis et en périodes nombreuses, je dirais de vous, Messieurs, tout le bien que j'en pense ; je parlerais des services réels que l'Académie a rendus aux lettres et à l'histoire locale, des encouragements qu'elle prodigue à chacun, de l'influence légitime qu'elle exerce autour d'elle ; par contre, votre président, dans sa réponse, pousserait peut-être la bienveillance jusqu'à vanter l'atticisme de mon style, et il me prêterait libéralement tout le talent que la nature ne m'a pas départi. En un mot, Messieurs, je vous comblerais de louanges méritées, et de suité elles me seraient rendues avec usure. Mais tel n'est pas l'usage de votre compagnie. Les statuts se prêtent mal à cet échange agréable de paroles obligeantes. A chaque membre nouveau qu'elle veut bien s'adjoindre, elle demande un concours utile, non pas un tribut de compliments. Je me soumets donc à cette loi commune ; et cependant, jamais je n'ai mieux senti que, s'il est facile d'accepter un titre d'académicien et d'en tirer vanité, il l'est beaucoup moins d'en justifier la possession par des œuvres sérieuses. Aussi devrai-je me borner ici à quelques réminiscences, fruit de lectures déjà anciennes, et je compterai, Messieurs, sur votre indulgence, pour y voir l'acquit d'une dette qu'il n'est pas en mon pouvoir de payer plus complètement.

On a dit souvent, Messieurs, que la langue française s'est épuisée par sa fécondité même, que notre littérature dégénère et que les bons livres s'en vont. Je ne sais vraiment ce qu'il en faut croire. Cette accusation, d'ailleurs, n'est pas nouvelle. Chaque siècle, pour ainsi dire, l'a portée contre lui-même, ou plu-

Digitized by Google

tôt il s'est trouvé dans chaque siècle des écrivains qui l'ont produite en songeant aux livres de leurs confrères. Toujours est-il, quoi que l'on puisse penser du reste, qu'une branche au moins de notre littérature n'a rien perdu de son éclat. Je veux parler de l'histoire. Jamais, à aucune époque, on ne l'a écrite avec plus d'élévation ; jamais la critique n'en a mieux éclairé toutes les parties, et jamais, surtout, des documents plus nombreux et plus authentiques n'en ont fait connaître au monde jusqu'aux moindres détails. Dans les siècles qui nous ont précédés, il n'est plus guère d'homme un peu notable qui n'ait trouvé son historien dévoué. Tous ces personnages autrefois célèbres nous sont mieux connus aujourd'hui que nos propres contemporains : nous les pouvons suivre pas à pas; il nous est loisible, si nous le voulons, de vivre de leur vie ; armés de leurs correspondances intimes, nous savons leurs secrets mieux qu'eux-mêmes ne les ont connus. Cependant, au milieu de cette lumière qui s'est faite, se retrouvent parfois encore quelques points obscurs. Chaque jour, à la vérité, ils deviennent plus rares, mais il en reste encore çà et là, protégés qu'ils sont par d'anciens préjugés ou de longues traditions. C'est à une de ces erreurs de détail que j'ai cru, Messieurs, pouvoir consacrer cette causerie. Il s'agit, à la vérité, d'un personnage plus vanté qu'étudié, et d'un livre plus souvent acheté que lu. Mais, de l'un et de l'autre, tout le monde sait au moins le nom et le titre. Je veux parler de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, sœur de François Ier, et de son livre principal, l'*Heptaméron*, ou l'*Histoire des Amants fortunés*.

On a, dans ces dernières années, livré au public de

Digitized by Google

nombreux documents sur le règne de François Ier. La grande Collection des Documents inédits de l'Histoire de France nous offre, sur cette époque, les *Papiers d'Etat du cardinal Granvelle*, mis au jour par M. Weiss ; les *Négociations avec la maison d'Autriche*, dues aux patientes recherches de M. Le Glay ; les *Négociations avec le Levant*, de M. Charrière ; des lettres et documents concernant la *Captivité de François 1er*, et un recueil de *Lettres des rois et reines de France*, publié par M. Aimé Champollion-Figeac. La Société de l'Histoire de France a fait éditer par M. Génin deux volumes de *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, et par M. Ludovic Lalanne, le *Journal d'un Bourgeois de Paris*. Des notices remarquables sur Marguerite d'Angoulême ont été écrites notamment par le bibliophile Jacob et par M. Génin. La Société des Bibliophiles met en vente, en ce moment même, son édition de l'*Heptaméron* ; enfin, le libraire Jannet prépare, pour la Bibliothèque elzévirienne, une édition des œuvres complètes de la reine de Navarre. De telle sorte que les travaux préliminaires et les moyens d'investigation sur cette partie de notre histoire sont aujourd'hui aussi complets qu'on les puisse désirer.

Rien ne serait donc plus facile que d'étudier sous toutes ses faces et de recréer par l'imagination cette existence élégante et gracieuse de Marguerite d'Angoulême. Nous la voyons, dès son jeune âge, étonner la cour de Louis XII par son aptitude précoce aux études les plus élevées ; plus tard, mariée successivement au duc d'Alençon, Charles IV, et au roi dépossédé de Navarre, Henri d'Albret ; malheureuse, peut-être, avec tous deux, mais les dominant l'un

Digitized by Google

et l'autre par le charme et la supériorité de son esprit. Dans ses belles années, on la rencontre à Saint-Germain, à Blois ou à Fontainebleau, quelquefois mêlée aux plus grandes affaires, plus souvent occupée de soins élégants ou d'amitiés illustres, centre et ornement de la cour de François Ier. Puis, on ne sait trop pourquoi, elle se retire dans ses provinces du midi, tenant alternativement sa cour à Pau et à Nérac ; enfin, après la mort du roi, pour qui son affection était presque un culte de tous les instants, elle tombe dans le dégoût de toutes choses et meurt bientôt elle-même en 1549, dans une sorte de solitude au milieu des montagnes du Bigorre.

Dans cette vie si simple et si élevée cependant, les évènements sont rares. L'intelligence facile de Marguerite ne se porte pas naturellement vers la politique. Sa politique, à elle, c'est le dévouement au roi, dévouement tout personnel, et le plus grand acte de sa carrière, son voyage à Madrid et sa négociation infructueuse avec Charles-Quint, n'a pas d'autre mobile que l'affection fraternelle. On peut lire sa correspondance entière. Au milieu de billets insignifiants, quoique toujours gracieux, bien des lettres se rencontrent, qui ont pour l'histoire une importance réelle. Il n'en est pas une seule, dans le recueil entier, où l'on trouve l'idée que nous exprimons par le mot de *Patrie*.

Mais il est un sentiment noble, qui anime toute cette existence et la protége contre l'oubli de la postérité : c'est l'amour ardent et comme la soif de la science. Dès l'époque où Marguerite d'Angoulême était encore duchesse d'Alençon, et peut-être pour tromper les ennuis d'une alliance malheureuse, on

Digitized by Google

l'avait vue se livrer avec ardeur à tous les travaux de l'esprit. Elle apprenait la versification des poètes de Louis XII et de François Ier ; les langues anciennes lui étaient familières ; la théologie l'attirait, et, pour mieux comprendre la Bible, elle ne reculait pas devant l'étude de l'hébreu, que les écrits de Reuchlin commençaient à répandre dans le monde savant. L'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, faisant allusion à cette avidité intellectuelle, lui écrivait en 1524 : « S'il y avoit, Madame, au bout du royaume » ung docteur, qui, par ung seul verbe abrégé, » peust apprendre toute la grammaire, autant qu'il » est possible d'en savoir, et ung aultre de la rhé- » thorique, et ung aultre de la philosophie, et » aussy des sept arts libéraux, chacun d'eux par » ung verbe abrégé, vous y courriez comme au » feu. »

Ce vif amour des lettres se traduisait pour les lettrés en largesses et en protection. Tous, s'ils avaient du talent ou promettaient d'en acquérir, étaient sûrs de trouver accueil auprès de la sœur du roi. Elle avait, en 1518, admis dans sa domesticité un jeune homme alors inconnu, Clément Marot, fils d'un poète de cour en faveur auprès de Louis XII. Les lettres françaises lui doivent peut-être ce fin et gracieux esprit : c'est elle qui a encouragé ses débuts ; sa main secourable l'a soutenu dans les épreuves d'une carrière agitée, et, s'il faut tout dire, la postérité doute encore si le poète ne fut pas, un moment, pour sa protectrice quelque chose de plus qu'un ami et un admirateur passionné. Un autre poète célèbre aussi, mais par des odes écrites dans la langue de Pindare et dans celle d'Horace, Jean Dorat,

Digitized by Google

de Limoges, fut l'objet de la même bienveillance. Il avait, pour son début, célébré par une élégie latine le mariage du roi de Navarre et de Marguerite d'Angoulême; elle le fit entrer dans la maison de François Ier, où il devint précepteur des pages, pour aller, longtemps après, occuper au collége de France une chaire de langue grecque. Il faut citer encore Claude Baduel, qui fut professeur à l'Université de Paris et, plus tard, l'un des ministres de la calviniste Genève : il dut à une recommandation de Mélanchton et aux bienfaits de la reine de Navarre une instruction dont celle-ci fit tous les frais. Il ne faut pas oublier non plus ces esprits d'élite, qui, sous le titre de *valets de chambre*, vivaient à la cour de Marguerite et souvent l'accompagnaient dans ses voyages : Marot d'abord, le premier de tous et le plus célèbre ; Antoine Lemaçon, qui traduisit le *Décaméron* de Boccace; Simon Sylvius, dit de La Haye, qui recueillit et publia, en 1547, les poésies de sa maîtresse ; Victor Brodeau, d'une illustre famille de Touraine, qui devint chancelier de Navarre ; enfin, Bonaventure des Periers, esprit audacieux, conteur plein de verve et prosateur inimitable, qu'il faudrait admirer sans réserve, s'il n'avait pas, dans un écrit trop célèbre, sapé les bases mêmes de la religion.

Il n'est pas de poète ou de savant du XVIe siècle, qui n'ait adressé ses hommages à Marguerite d'Angoulême, ou, pour employer une expression du malheureux Dolet, à la *seule Minerve de France*. Erasme, plein de jours et couvert de gloire, sujet et protégé de Charles-Quint, lui écrivait de Bâle, en 1525, pour la consoler des malheurs de Pavie. Plus de vingt ans

Digitized by Google

après, Ronsard, à l'aurore de sa renommée, lui consacrait encore ses premiers vers. Mellin de Saint-Gelais, Habert, Denisot, Joachim du Bellay la célébraient à l'envi dans leurs poésies françaises, grecques ou latines. Jean Bouchet, le savant procureur de Poitiers, lui dédiait son *Labyrinthe de fortune*; Jean Bréche, son *Manuel royal de la doctrine et condition du prince;* Rabelais, le troisième livre de *Pantagruel;* enfin, Nicolas Mauroy publiait sous son patronage sa *Traduction en vers des hymnes de l'Eglise*, et l'hébraïsant Vatable, ses *Commentaires sur la Bible.*

C'est au milieu de ce cortége de poètes et de savants que nous apparaît, aujourd'hui, Marguerite d'Angoulême. Leurs hommages et leur reconnaissance ont protégé sa mémoire contre les atteintes du temps, et ils ont eu à cœur de justifier par leurs respects immortels ces vers que Dolet adressait, en 1538, à la reine de Navarre :

Mirabitur te et laude multa posteris,
Mandabit illustris cohors,
Cohors alumnorum Minervæ, cui hactenus,
Præsto fuisti omni loco.

Comme écrivain, la reine de Navarre s'est essayée dans plusieurs genres. Nous lui devons d'abord un recueil de poésies, celui-là même que Simon Sylvius a publiée en 1547, sous le titre de *les Marguerites de la Marguerite des princesses*. C'est un livre assez rare et recherché des bibliophiles. La réimpression qu'on en doit faire pour la Bibliothèque elzévirienne ne peut qu'être attendue avec un sérieux intérêt, mais ce serait aller bien au-delà du vrai que d'y voir un événement littéraire. Ces poésies, en effet, ne

Digitized by Google

sont, à mon avis, rien moins que des chefs-d'œuvre. Elles doivent être l'objet d'une curiosité légitime, on y peut chercher des éléments utiles à l'histoire de la langue, et leur variété surtout donne une assez juste idée du mouvement littéraire de l'époque. Mais là doit s'arrêter l'éloge. Elles sont dépourvues, en général, il faut bien le reconnaître, de tout sentiment poétique, et, d'ailleurs, la sœur de François Ier y traite souvent la rime et la mesure même avec un sans-façon tout royal. Le principal de ces ouvrages en vers est le *Miroir de l'âme pécheresse*, qui fut censuré par la Sorbonne et parut lors de sa publication, en 1533, imprégné des doctrines luthériennes. Je n'ai pas, Messieurs, à examiner ici quelle peut être, à ce point de vue, la portée du livre. Si, ce que j'ignore, il était, à cette époque, dangereux pour l'orthodoxie, il ne saurait plus l'être aujourd'hui. Il n'y a de dangereux que les livres qui se font lire, et celui-ci, certainement, n'est pas du nombre. Avec le *Miroir de l'âme pécheresse*, se trouvent, dans le recueil, d'autres pièces de diverses natures et de coupes différentes, une, entre autres, intitulée *la Coche*. Celle-ci est un dialogue dont les lois de la psychologie amoureuse forment l'objet. On devait, évidemment, produire à Toulouse beaucoup de pièces de ce genre, quand s'ouvraient les jeux poétiques institués par Clémence Isaure. Viennent ensuite *l'Histoire des Satyres et des Nymphes de Diane*, poème évidemment inspiré, comme le remarque M. Génin, par les *Métamorphoses d'Ovide*, que Marot avait traduites en vers français; puis la *Farce de trop, prou, peu, moins;* enfin, quatre mystères auxquels la reine de Navarre donne le titre

Digitized by Google

de *Comédies*, probablement pour les distinguer des mystères du Moyen-Age. Ils ont, en effet, sur ceux-ci un avantage réel, celui d'être infiniment plus courts. En outre, on y remarque une particularité nouvelle, je crois, à cette époque, dans les usages du théâtre. Je veux parler des chœurs d'anges, qui viennent couper le dialogue et reposer l'esprit. Seulement, ces anges ont une musique bien mondaine, et ils ont certainement appris les chansons de Marot, car ils chantent sur l'air : *Pour tant que je suis un bonhomme*, ou sur cet autre : *Jouissance vous donneray*.

Je ne vous parle point, Messieurs, de bien d'autres pièces fugitives de Marguerite d'Angoulême. En général, elles n'ont guère de valeur. Il faut rappeler, cependant, ces vers gracieux adressés à Marot, que tous les amis de notre vieille littérature ont lus au moins une fois :

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous congnoissoient comme je vous congnois,
Quitte seriez des debtes que vous feites
Le temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un dizain toutes fois,
Tel que le vostre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent deu par vous, en conscience :
Car estimer on peult l'argent au poix,
Mais on ne peult (et j'en donne ma voix)
Assez priser vostre belle science.

Mais sont-ce bien là des vers de la reine de Navarre ? Il faut, en général, se défier des muses royales. Ici, le talent est tellement supérieur, que la plume du valet de chambre-poète pourrait bien y avoir laissé trace, et l'on sait, de reste, que l'admiration dont il y est l'objet ne serait pas un motif de croire qu'il n'en fût pas l'auteur.

Digitized by Google

J'aime mieux citer, pour en finir avec les poésies de Marguerite d'Angoulême, quelques strophes de la *Chanson faicte dans sa lictière durant la malladye du roy*. François Ier est malade à Madrid. Les médecins le jugent perdu. Sa sœur court le rejoindre pour le rappeler à la vie ou le consoler de la mort, et, chemin faisant, elle adresse à Dieu sa prière en ces termes :

De touttes ses graces et dons
A vous seul a rendu la gloire ;
Par quoy les mains à vous tendons,
Affin qu'ayés de luy mémoire.
Puisqu'il vous plaist luy faire boire
Vostre calice de doulleur,
Donnés à nature victoire
Sur son mal et nostre malheur.

. . . . . .
. . . . . .

Le désir du bien que j'actendz
Me donne de travail matière ;
Une heure me dure cent ans,
Et me semble que ma lictière
Ne bouge, ou retourne en arrière,
Tant j'ay de m'avancer désir.
O ! qu'ell' est longue la carrière
Où à la fois gist mon plaisir !

Je regarde de tous costés
Pour veoir s'il arrive personne,
Pryant sans cesser, n'en doubtés,
Dieu, que santé à mon roy donne.
Quant nul ne voy, l'œil j'abandonne
A pleurer ; puis sur le pappier
Ung peu de ma douleur j'ordonne :
Voilà mon douloureux mestier.

Cette fois, Messieurs, c'est bien le style de Marguerite d'Angoulême. Dans ces strophes régulières

Digitized by Google

et animées, on ne saurait retrouver la trace de ses longueurs ordinaires, ni celle de ses révoltes contre la prosodie, mais on y reconnaît l'empreinte de ses meilleures qualités : la chaleur de l'âme et le sentiment inaltérable de l'amour fraternel.

Il reste maintenant, Messieurs, à examiner le dernier et le plus important des ouvrages de la reine de Navarre, *l'Heptaméron*, ou l'*Histoire des Amants fortunés*. C'est ici que la tradition littéraire et le sentiment général me semblent être tombés dans une étrange confusion que nul, à ma connaissance, n'a cherché encore à dissiper. Evidemment, sur le titre de l'ouvrage et sans aller plus loin, on s'est cru autorisé souvent à en juger la nature. On n'y a voulu voir qu'un recueil d'anecdotes licencieuses, une sorte de libertinage d'esprit, digne d'être mis en parallèle, ou peu s'en faut, avec les productions cyniques de Brantôme. Aussi, dans tous les temps, les éditeurs de littérature *gauloise*, comme on dit aujourd'hui, se sont-ils empressés de réimprimer cet ouvrage à part, et presque toujours l'opération a été fructueuse. Mais grand doit être, à mon avis, le désappointement des acheteurs, quand ils cherchent dans leur nouvelle conquête autre chose qu'un sujet d'étude littéraire.

De même on s'est mépris certainement sur la date de l'ouvrage et sur l'âge qu'avait l'auteur, quand elle l'écrivait. Chantée comme elle l'a été dans toutes les langues par les poètes de tout un siècle, Marguerite d'Angoulême apparaît nécessairement à l'imagination douée des grâces d'un éternel printemps. Le titre de l'ouvrage, la nature des récits qui le composent forment un autre préjugé, et, dans tous les temps, il paraît avoir été avéré que l'*Heptaméron* est l'œuvre

Digitized by Google

de la jeunesse et de la beauté. Il faut bien le dire, cependant, car telle est la vérité manifeste, quand la reine de Navarre écrivait ces longs récits d'amour, elle n'était plus ni jeune ni belle, et dès longtemps auparavant, dans ses lettres au connétable de Montmorency, parlant d'elle-même et de ses douleurs prématurées, elle invoquait sa commisération pour la *pauvre vieille*.

Le premier auteur de cette confusion, et je le dis presque en tremblant, me paraît être le président de Thou, le grand historien du XVIe siècle. Ici, Messieurs, je me vois forcé de parler latin. Je ne saurais l'éviter, car je n'ai d'autre texte à ma disposition que le texte original, et je ne me permettrais pas d'infliger au président de Thou une traduction de ma façon. Mais je puis, ce me semble, me tenir pour excusé, puisqu'il s'agit d'une langue familière à chacun de vous.

Voici le passage : « *Margaritæ, Francisci sororis,* » *nomine et fabellarum volumen imitatione Jo.* » *Bocatii editum circumfertur,* SI TEMPORA ET JUVE- » NILEM ÆTATEM, IN QUA SCRIPTUM EST, *respicias,* » *non prorsus damnandum, certe gravitate tantæ* » *heroïnæ et extrema vita minus dignum.* »

C'est exactement le contraire qui est vrai cependant, et l'*Heptaméron* est l'œuvre, non-seulement des dernières années, mais des derniers jours.

Voici, Messieurs, les preuves que je puis donner à l'appui de cette assertion :

Brantôme dit en parlant de l'auteur :

« Elle fit en ses gayetez un livre qui s'intitule : » *les Nouvelles de la Reine de Navarre*, où l'on y » voit un stile si doux et si fluant, et plain de si

Digitized by Google

» beaux discours et belles sentences, que j'ay ouy
» dire que la *reyne mère* et madame de Savoye,
» estant jeunes, se voulurent mesler d'en escrire des
» nouvelles à part, à l'imitation de la dicte reyne de
» Navarre, *sachant bien qu'elle en faisoit.* »

Marguerite dit elle-même dans la préface de l'*Heptaméron :*

« Entre autres, je crois qu'il n'y a nulle de vous
» qui n'ait lu les *Cent Nouvelles* de Jean Boccace,
» *nouvellement traduites d'italien* en françois; des-
» quelles le roi très chrestien François, premier de
» ce nom, Monseigneur le Dauphin, *Madame la*
» *Dauphine*, Madame Marguerite ont fait tant de
» cas, que si Boccace, du lieu où il estoit, les eust
» pu ouïr, il eust dû ressusciter à la louange de
» telles personnes. »

La princesse que Brantôme appelle ici la reine-mère, est Marguerite d'Angoulême ; Madame la Dauphine est, sans aucun doute, Catherine de Médicis. Or, son mariage avec Henri, dauphin de France, eut lieu en 1533, et la traduction *nouvelle* des contes de Boccace qu'elle lisait à la cour, ne peut être que celle d'Antoine Lemaçon, qui fut publiée seulement en 1543. Marguerite, étant née en 1492, avait alors cinquante-et-un ans. On l'avouera, je pense, ce n'est plus là, et chez une femme surtout, l'âge des péchés de jeunesse.

D'ailleurs, cette préface de l'*Heptaméron* est remplie de détails topographiques sur les bains de Cauterets et leurs environs, détails qui supposent un séjour assez prolongé dans le pays. Or, le séjour de la reine de Navarre à Cauterets eut lieu en 1541, comme nous l'apprenons par une de ses lettres,

Digitized by Google

écrite en Mars de cette même année. On y lit, en effet, le passage suivant : « Et par le conseil des » médecins, le roy de Navarre, à ce moys de may, » s'en va mettre aux baings de Cotteretz, où il se » fait, tous les jours, des choses merveilleuses. » Je me deslibère, après m'être repousée ce caresme, » d'aller avecques luy pour le garder d'ennuyer, et » faire pour luy ses affaires. » Ce rapprochement nous ramène encore à la même époque.

Enfin, la Nouvelle 62 (deuxième de la septième journée) commence ainsi : « *Du temps du roi* » *François Ier*, y avoit une dame du sang royal.... » Elle a, par conséquent, été écrite après la mort de François Ier, soit au plus tôt en mai 1547. Et la Nouvelle 66 n'est qu'une aventure arrivée à Antoine de Bourbon et à Jeanne d'Albret peu après leur mariage, c'est-à-dire vers la fin de 1548 ou au commencement de 1549. Il est donc de la dernière évidence que l'*Heptaméron* a été écrit entre les années 1543 et 1549, que l'auteur avait alors de cinquante-et-un à cinquante-sept ans, et que la mort seule l'a forcée de laisser son livre inachevé.

D'ailleurs, indépendamment des citations qui précèdent, je dirais volontiers, Messieurs, qu'à la simple lecture, la forme de l'ouvrage, son style et ses idées eussent dû suffire à en fixer la date, au moins approximativement. Les guerres de Naples et du Milanais avaient mis en vogue, à la cour de France, la littérature italienne. La traduction d'Antoine Lemaçon y fit connaître les Nouvelles de Boccace, vous avez vu avec quel succès, et Marguerite, aussi, voulut avoir son *Décameron*. Elle se mit donc à l'œuvre, pour occuper les loisirs de sa cour de Pau,



Digitized by Google

et au lieu de placer, comme Boccace, ses personnages sur les rives de l'Arno, elle prit pour cadre de ses tableaux la chaîne des Pyrénées, dont elle apercevait au loin, des fenêtres de son palais, les cimes étincelantes. Des seigneurs et des dames de la cour de Navarre ont été à Cauterets, « les uns pour boire de » l'eau, les autres pour s'y baigner, et les autres » pour prendre de la fange, qui sont choses si » merveilleuses, que les malades abandonnés des » médecins s'en retournent tous guéris. » Il y a aussi dans le nombre, comme on le pourrait voir encore de nos jours, des gentilshommes qui sont venus aux bains « plus pour accompagner les dames, dont ils » sont serviteurs, que pour faute qu'ils aient de » santé. » Cette compagnie brillante est surprise à Cauterets par des pluies torrentielles. Le Gave, enflé subitement, les empêche de regagner Tarbes, la tempête les disperse. Quelques-uns sont attaqués et mis en fuite par les brigands ; d'autres s'égarent dans les montagnes ; d'autres encore essaient vainement de franchir le Gave, et y perdent même plusieurs serviteurs entraînés par les eaux. Enfin, après bien des dangers, dix d'entre eux, dames et gentilshommes, trouvent un refuge au couvent de Notre-Dame-d'Arrens, et là, leur premier soin est de « faire une joie » inestimable, louant le Créateur qui, se contentant » des serviteurs, a sauvé les maîtres et maîtresses. » Pendant que l'on construit pour eux un pont de charpente sur le Gave, ils cherchent ensemble des moyens de remplir leurs journées. Le matin, ils assistent à l'office divin ; puis une veuve âgée et savante, Madame Oisille, dans laquelle il est facile de reconnaître la reine de Navarre elle-même, commente quelque

Digitized by Google

passage des saintes écritures. Après le dîner, on se réunit dans une prairie voisine du monastère, on s'assied à l'ombre des grands arbres, et chacun, à son tour, fouillant dans ses souvenirs, raconte une Nouvelle, dont il garantit l'exactitude. Enfin, chacun de ces récits est suivi d'une conversation générale, où chaque personnage dit son mot, inspiré par le récit lui-même, dont le sens et la morale se trouvent ainsi fixés presque toujours.

L'œuvre de Marguerite, comme celle de Boccace, devait avoir dix journées : elle s'arrête inachevée à la huitième, dont nous avons seulement les deux premières Nouvelles. Presque toutes ces histoires galantes manquent de sève et de jeunesse; la passion ne les anime pas, et on ne peut les lire sans être frappé de leur monotonie. Mais le style est clair, il a une élégance soutenue ; le récit est souvent ingénieux, et l'ouvrage entier est rempli de détails précieux sur les mœurs, les habitudes, les idées et les plaisirs de la cour de François Ier. On ne peut douter, en effet, que tous ces récits ne soient des histoires réelles : les noms seuls ont été changés ou omis. Mais il faut reconnaître aussi qu'on y rencontre rarement des traits de mœurs applicables à l'ensemble de la société française. Beaucoup de Nouvelles, sans doute, concernent les moines, les cordeliers surtout, qu'on regardait comme les moins édifiants ; mais, en général, la cour seule y est peinte, et dans *l'Heptaméron*, comme dans sa correspondance, le monde, pour la reine de Navarre, s'étend fort peu au-delà.

Les conversations qui suivent chaque récit méritent aussi d'être étudiées. On y saisit au vif l'esprit de la société élevée, et cet esprit est essentiellement

Digitized by Google

futile. Partout il s'épanche en discussions fastidieuses sur la supériorité de l'un et de l'autre sexe, en distinctions insaisissables sur des nuances de sentiments, en stériles analyses de psychologie amoureuse. Il y a là bien des pages qui, un siècle plus tard, dûrent être familières aux commensaux de l'hôtel de Rambouillet. Mais il s'y rencontre aussi beaucoup de citations des livres saints, beaucoup de traits d'une saine morale et d'un sentiment élevé, que toujours l'auteur met dans la bouche de Madame Oisille. Là, il n'y a plus trace de subtilités puériles ; c'est bien la reine de Navarre qu'on retrouve, avec ses grandes qualités, son cœur ému, sa piété profonde et sa religion tolérante.

Maintenant, Messieurs, me sera-t-il permis, en terminant, d'indiquer en peu de mots le rang que, selon moi, doit occuper Marguerite d'Angoulême dans la littérature de son siècle? A quelque point de vue que l'on se place, ce rang, sans aucun doute, ne saurait être le premier. En poésie, elle doit céder le pas à Gringoire et à Mellin de Saint-Gelais. Je ne veux rien dire de Marot, car il n'est aucun parallèle possible entre la sœur de François Ier et le brillant auteur de l'*Enfer*, du *Temple de Cupido*, de l'*Epithalame de Jacques V* et de l'*Hymne à la Déesse Santé*. Dans la prose, elle a des rivaux qui l'effacent. Vainement on chercherait, dans les récits un peu uniformes de l'*Heptaméron*, la vive allure et la franche gaîté des *joyeux devis* de des Périers, la raillerie savante du *Cymbalum Mundi*, la verve intarissable de Rabelais, ou la phrase puissante de Calvin. Mais, au-dessous de ces maîtres de l'art d'écrire et bien au-dessus des auteurs secondaires, dont les

Digitized by Google

noms mêmes sont oubliés, viennent se placer les œuvres de la reine de Navarre, et, malgré leurs défauts incontestables, elles vivront autant que la langue française.

Digitized by Google

## POÉSIE.

---

# A MESSIEURS LES MEMBRES

## DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS,

par M. J. Tardieu de Saint-Germain,

Membre correspondant.

---

4 Juin 1858.

Messieurs,

Gardant pieusement un ancien privilége,
Depuis treize cents ans, votre illustre cité
Ouvrait son sanctuaire au splendide cortége,
Et devant les autels sacrait la Royauté.

Ils portaient sur le front le divin caractère,
Ceux qui sous votre dôme étaient oints et bénis;
Leur sceptre commandait aux puissants de la terre.
— Les derniers, maintenant, dorment à Saint-Denis.

Ils y reposaient tous ! — Mais la foule égarée,
Un jour, a soulevé la dalle des caveaux,
Et dispersé la cendre, et volé les tombeaux.
— La Liberté, chez nous, est ainsi célébrée !

Digitized by Google

Liberté, mot sublime, et quelquefois suspect !
A l'abri de ton nom, combien d'horreurs commises !
De crimes impunis, de lâchetés permises !
Je sais un mot plus pur, et ce mot, c'est — *Respect.*

C'est là le sentiment que votre ville inspire.
— Interrogeant le front de vos vieux monuments,
D'un regard curieux je tâche de relire
Le reflet effacé des grands évènements.

Il est un nom surtout qui m'attire et m'appelle :
— Sur les remparts tombés de l'antique cité,
Le fantôme brillant de Jeanne la Pucelle
A laissé pour toujours sa touchante clarté.

Du plus pur dévouement chaste et pieux modèle !
Les flots des combattants fuyaient à son aspect ;
Elle était simple et sage, autant qu'elle était belle,
Et son calme regard imposait le respect.

Pourtant, il s'est trouvé dans le pays de France
Un écrivain d'esprit, mais un plaisant sans cœur,
Qui sur ce front si pur, terni par la souffrance,
A déversé l'affront sans pitié, sans pudeur !

De ce poème impur comme elle est bien vengée,
Celle dont nous gardons le pieux souvenir !
— Dans la liste des Saints le peuple l'a rangée ;
Et son nom vénéré ne pourra plus mourir.

Quand elle présenta les clefs de votre ville
Au roi découragé qu'elle avait soutenu,
Au roi dont elle avait armé le bras débile,
Quel sublime tableau ! — Vos cœurs l'ont retenu !

Vos cœurs l'ont retenu ! C'est encore une gloire
Que gardera longtemps votre noble cité ;

Digitized by Google

Car c'est un fait touchant consigné dans l'histoire :
Reims a voulu payer son hospitalité (1).

L'enfant, plus tard, était délaissée et vendue !
— Elle eut pour ennemi l'Egoïsme énervant.
Sa voix criant merci n'était pas entendue !
— La cendre du martyre était jetée au vent !

Ah ! respect au malheur ! — respect à sa mémoire !
Si vous ne croyez pas la voix qui la guidait,
Si vous ne croyez pas, — au moins laissez-nous croire
Qu'elle était bien du Ciel, la voix qu'elle entendait !....

Mais votre noble histoire aura plus d'une page :
Si vous ne sacrez plus les puissants souverains,
Vous consacrez encor, dans votre Aréopage,
Le succès et parfois l'effort des écrivains.

Un jour, tout en rêvant, je m'arrête et me penche ;
Quel objet précieux était sur mon chemin ?
— Je ramasse une *épingle* et la mets sur ma manche :
C'était assez pour vous pour me tendre la main.

Car vous encouragez de votre sympathie
Non-seulement l'esprit, le succès, le talent ;
Mais vous ouvrez le seuil de votre Académie
A qui laisse entrevoir quelque bon sentiment ;

Comme cet opulent dont parle l'Ecriture,
Qui d'un luxe royal se passait la splendeur,
Mais qui n'oubliait pas de donner la pâture
Au pauvre, — et son dîner n'en semblait que meilleur.

(1) Compte des frais faits par les habitants de Reims, pour le sacre de Charles VII.

Digitized by Google

Messieurs, que le bonheur toujours vous accompagne !
Que vos derniers soleils soient comme des matins !
Que l'esprit pétillant, gloire de la Champagne,
Comme dans vos écrits, brille dans vos festins !

Excusez-moi, pourtant, si ce n'est l'habitude
D'adresser jusqu'à vous un message direct ;
Et daignez agréer, avec ma gratitude,
L'hommage affectueux de mon profond respect.

Digitized by Google

## L'ALMANACH DE L'AN PROCHAIN,

Par le même.

---

Vous voulez savoir l'horoscope
Du nouvel an qui va venir ;
Mais je n'ai pas le télescope
Qui fait lire dans l'avenir.

Je sais que la source rapide
Vers le vallon suivra son cours,
Et que, dans son onde limpide,
Le Ciel se mirera toujours;
— Mais je ne sais si la jeunesse
Vers le bien suivra son chemin,
Et ne quittera pas la main,
La main que lui tend la Sagesse.

Je sais bien que le rouge-gorge
Se plaira toujours dans son nid;
Que, pour un grain de blé ou d'orge,
Son chant dira : Dieu soit béni!
— Mais qui sait si la Providence
Contentera les gens d'esprit,
Et quel affront sera le prix
De tous les biens qu'elle dispense?

Je sais bien qu'un nid d'hirondelle,
Tous les ans, revient sous mon toit,
Et que le même oiseau fidèle
Au même oiseau garde sa foi.

Digitized by Google

— Mais les amitiés de ce monde ?
Je n'en dis rien pour l'an qui vient :
D'ordinaire, s'il m'en souvient,
Elles sont stables comme l'onde.

Je sais bien que la vigne folle
Ne manquera pas d'un soutien,
Et que sa blonde girandole
Chérit l'ormeau qui la retient.
— Si vous parlez des filles d'Eve,
Je n'en dis rien pour l'avenir ;
Mais, l'an passé, leur souvenir
Durait bien — ce que dure un rêve.

Je sais bien que l'astre de flamme
Dans les fruits versera le miel,
Et fêtera l'épithalame
Pour unir la Terre et le Ciel.
— Mais l'amour et l'amitié sainte
Sauront-ils réchauffer les cœurs,
De l'orphelin sécher les pleurs
Et du malheur calmer la plainte ?

Je sais que la mer caressante
Ira baiser le sable d'or,
Et sur son onde languissante
Bercer le marin qui s'endort.
— J'en ai bien vu des équipages,
Joyeux, se confier au sort ;
Mais ont-ils regagné le port ?
Ont-ils compté sans les orages ?

Du nouvel an qui va venir
Vous voulez savoir l'horoscope ;
Mais je n'ai pas le télescope
Qui fait lire dans l'avenir.

Digitized by Google

# MIGNON,

## RÊVERIE,

Par le même.

---

Quand Mignon passait, les folles abeilles
Venaient effleurer ses lèvres vermeilles;
Les épis des blés, les roses des bois
Se penchaient aussi pour toucher ses doigts.
Tout n'était qu'amour et que rêverie;
Dans son lit d'argent le ruisseau glissait,
Courant après elle, et le vent baisait
L'herbe sous ses pieds à peine fléchie,
Quand Mignon passait.

Quand Mignon chantait, cette voix bénie
Versait sans compter des flots d'harmonie.
Des chaînes d'argent, des liens de fleurs,
Comme en des filets, retenaient les cœurs.
Tout n'était que charme et que mélodie;
Pour mieux l'écouter, l'enfant se pendait
Tout près de sa bouche, et l'âme aspirait
Les parfums subtils de la poésie,
Quand Mignon chantait.

Quand Mignon pleurait, la Terre était sombre;
Le Ciel était gris, tout était dans l'ombre.
Soleil sans rayons, couleurs sans clarté,
Printemps sans parfums, roses sans beauté,

Digitized by Google

Oiseaux sans amour, ruisseaux sans murmure,
Tout voulait mourir, tout dépérissait;
Reflet de ses yeux, la fleur languissait;
Sa peine attristait toute la nature,
Quand Mignon pleurait.

Quand Mignon dansait, les nymphes légères
Prenant, en riant, l'habit des bergères,
Voulaient se mêler gaîment à ses jeux,
En groupe folâtre, ou bien deux à deux.
Mignon se perdait parmi les plus belles;
Pas une en beauté ne la dépassait;
Son ami, pourtant, la reconnaissait
Au parfum de l'air, au vent de ses ailes,
Quand Mignon dansait.

Quand Mignon dormait, les palmes des saules
Venaient caresser ses blanches épaules,
Formaient sur son front un frais parasol,
Et, comme un tapis, rampaient sur le sol;
Le flambeau du jour modérait sa flamme;
Le vent parlait bas; l'oiseau suspendait
Le chant commencé; le pavot versait
Sur ses beaux yeux clos son plus pur dictame,
Quand Mignon dormait.

Mais quand elle aimait, quand Mignon la belle
A choisi l'ami, le cœur digne d'elle,
Quel beau rêve d'or! quelle fête au ciel!
C'était pour toujours la lune de miel.
— Il n'a pas touché ses lèvres de flamme: —
Pour ces baisers-là l'homme n'est pas fait.
Il vit dans ses yeux le Ciel qu'il rêvait.
En touchant sa main, il a rendu l'âme,
Celui qu'elle aimait.

Digitized by Google

## SUR L'INAUGURATION

de

## LA STATUE DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS,

Par M. Alc. Genty, membre correspondant.

---

*Gloriam vidi resurgentis.*

. . . . . .

IV.

Quatre siècles entiers ont passé sur ta cendre,
Noble fille ! et les murs que ta main sut défendre
T'appelaient vainement !
Depuis que le bourreau dispersa ta poussière,
Pour tromper nos ennuis, nous n'avions, ô guerrière,
Pas même un monument !

Quatre siècles entiers nous t'avons attendue,
Jeanne ! A nos vœux, enfin, te voilà donc rendue
Dans ce bronze adoré !
Oui, c'est là ton regard, pur comme la lumière,
Ardent comme la foi, doux comme la prière,
Et ton front inspiré !

Digitized by Google

O toi que nous aimons avec idolâtrie,
Pauvre et sublime enfant qui sauvas la patrie
Livrée à l'étranger !
Jeanne, toi qui, mêlée aux célestes phalanges,
Sur notre France encor veilles avec les anges,
Dans les jours de danger !

Lorsque à nos yeux ravis le bronze expiatoire
Apparaîtra, brillant d'un reflet de victoire ;
Lorsque, au bruit du canon,
En ces murs trop étroits, la foule électrisée
Saluera de la voix, du cœur, de la pensée,
La gloire de ton nom ;

Tous les preux que jadis ombrageait l'oriflamme,
Héros fiers d'obéir à la voix d'une femme,
Dunois, Montmorency,
Et d'Illiers, et Giresme, et La Hire, et Xaintrailles,
Pressés autour de toi, comme dans les batailles,
Applaudiront aussi !

V.

Salut, ô monument qu'une fête inaugure !
La France, en contemplant cette grande figure,
Apprendra ses devoirs, et, fidèle aux héros,
Ne verra plus boiter la tardive Justice,
Qui, laissant l'Innocence aller seule au supplice,
N'arriva qu'après les bourreaux.

Un pardon généreux n'absout pas leur mémoire.
Ils ont, ils garderont leur place dans l'histoire ;
Mais ces noms, d'âge en âge abhorrés et flétris,
Ne doivent pas souiller la lèvre du poète ;
Notre Muse indignée, et cependant muette,
Les protége de son mépris.

Digitized by Google

D'ailleurs, nous n'avons plus de haine héréditaire.
Après de longs discords, la France et l'Angleterre
N'ont qu'une même voix pour maudire un forfait,
Ainsi que deux vaillants et loyaux adversaires
Qui se tendent la main, qui se traitent de frères,
Lorsque l'honneur est satisfait.

Jeanne, sois donc pour nous un pacifique emblême !
Oublions, s'il se peut, cet effrayant problème
Qu'agita dans le sang la triste Humanité !
Les peuples sont entrés dans une ère nouvelle ;
Le genre humain s'éclaire, et le Temps, sous son aile,
Ne couve que la Liberté !

Le Monde, fatigué de ses luttes sans trêve,
Veut atteindre le but qu'il entrevoit en rêve.
Plus de débats suivis de cuisants repentirs !
L'Amour lui servira de voile, de boussole,
Et la Paix, fleur du ciel, ouvrira sa corolle
Sur la tombe de nos martyrs !

Mais si quelque barbare, amoureux de conquêtes,
Jette son cri de guerre au milieu de nos fêtes,
Ose attaquer nos droits méconnus et trahis,
Que cet airain superbe où revit ton image,
Vierge immortelle, enseigne aux Français d'un autre âge
Comment on meurt pour son pays !

Digitized by Google

## A MADAME ***

EN LUI ENVOYANT UN ANGORA,

Par le même.

---

L'hôte chéri qui, dans une heure,
Pour s'asseoir à votre foyer,
Va quitter le seuil familier
De ma solitaire demeure,
Depuis tantôt deux ou trois mois,
D'un air contrit, d'un ton courtois,
Sollicite de ma clémence
Des rats nourris dans l'abondance
Et la liberté sur les toits.

Ali va partir. Quel dommage!
J'aimais tant les airs studieux
De l'hypocrite personnage
Feuilletant, sans ouvrir les yeux,
Les bouquins de mon ermitage,
Et du sommeil des bienheureux
Dormant à la sixième page!
Escobar n'aurait pas fait mieux.
Hélas! faut-il que je le dise?
Ali fait rougir ses aïeux
Qui, dans un couvent de chartreux,
Tout en chassant aux rats d'église,
Etudiaient grec et latin
Avec tant de zèle qu'enfin,



Digitized by Google

Au dire du sieur de Brantôme,
Ils glosaient sur saint Augustin
Et déchiffraient saint Chrysostôme.

Je sais que le siècle, emporté
Vers des études moins sévères,
Dans leur poudreuse vétusté
Laisse moisir tous ces bons Pères.
Saint Chrysostôme a peu d'appas,
Et, certes, je ne prétends pas
Qu'Ali, coiffé de scolastique,
Soit aussi fort sur la réplique
Qu'une douzaine de prélats
Dans un concile œcuménique ;
Ni qu'il montre dans ces débats,
Où quelquefois on déraisonne,
L'opiniâtreté bretonne
D'un jeune docteur en Sorbonne
Qui, pour mieux prouver qu'il a tort,
En prêchant un saint monotone
Que n'a jamais connu personne,
A chaque période entonne
Un éternel *Argumentor*.....
Et puis, il est si jeune encor,
Que j'incline vers l'indulgence ;
Je condamne l'enfant gâté
A suivre un cours d'urbanité,
D'esprit, de grâce et d'élégance,
Le tout sous votre surveillance.
D'une si douce pénitence
L'espiègle paraît enchanté.

Vous m'allez demander peut-être
En quels lieux l'aveugle destin,
Au dernier printemps, a fait naître
Notre aventureux pèlerin.

Digitized by Google

Fut-il bercé par des duchesses,
Et, sur un tapis de velours,
Parmi le faste des richesses,
Vit-il couler ses premiers jours ?
Ou, d'une bavarde portière
Hôte indiscret, a-t-il surpris
Les billets d'un jeune Adonis
A quelque aimable locataire ?
— On écrit beaucoup à Paris. —
Ou, chez un barbare empirique,
A-t-il, moyennant force écus,
Pour galvaniser des percus,
Servi de machine électrique ?.....
Trois points d'interrogation :
Car, pour trancher la question,
Je manque de preuve authentique ;
Mais je tiens d'un auteur gascon
Que, rapporté de Palestine,
A Mons Ali, dernier du nom,
Fut transmis par succession
Le manteau noir doublé d'hermine
Qui défend sa grâce câline
Contre la mauvaise saison.
Son trisaïeul et son grand-père
Combattirent sous l'étendard
De cet illustre Rodilard
Dont, jadis, la dent meurtrière
Fit passer de vie à trépas
Une cohorte tout entière
De la Sainte Ligue des rats.
Toutefois, pour que ma chronique
Rende hommage à la vérité,
J'avoûrai qu'à la fin tragique
De cette bataille homérique,
Le trisaïeul, épouvanté
Des cris, du sang et du carnage,

Digitized by Google

Sans doute par humanité,
Se blottit derrière un fromage.
Ainsi, versant des pleurs de rage,
Mais pleurant des amis vaincus,
Tu vins t'asseoir, ô Marius,
Sur les ruines de Carthage!....

Ici, je suis interrompu.
Dieu nous fasse miséricorde!
Ali m'a, je crois, entendu;
Ali se plaint de mon exorde
Trop de franchise m'a perdu,
Et peu s'en faut qu'il ne me morde.
Aussi pourquoi parler de corde
Dans la famille d'un pendu?

Des louanges, une caresse
Réparent cette maladresse.
Tandis qu'Ali flâne au soleil,
Dans ma prévoyante sagesse,
Je lui donne un dernier conseil.

« Vous promettez obéissance,
» Respect, amour, fidélité
» Au doux Mentor dont la bonté
» Guidera votre adolescence? —
» Fort bien! le serment est prêté
» J'aime votre docilité;
» J'admire votre intelligence. » —
Au fait, il n'a point hésité.
Qui chatouille la vanité,
Peut compter sur son éloquence. —
« Pour votre maîtresse toujours
» Faites la patte de velours;
» Puis, quand l'harmonieux ivoire
» Marie au charme de sa voix

Digitized by Google

» Des sons qui meurent sous ses doigts
» Pour vivre dans notre mémoire,
» Taisez-vous, de peur que l'histoire
» N'apprenne à la postérité
» Que, vous traitant comme un profane,
» Dame Nature avait doté
» Votre tudesque majesté
» D'une paire d'oreilles d'âne.
» Surtout, Ali, n'imitez pas
» Ces lovelaces de gouttière
» Qui, dès que la nuit ici-bas,
» Des humains fermant la paupière,
» Ouvre la paupière des chats,
» Assourdissent la ville entière
» De leurs effroyables sabbats. »

Tandis qu'à cette âme encor tendre
Je crois avoir bien fait comprendre
Les quatre points de mon sermon;
Qu'en forme de péroraison,
Je lui prouve qu'il faut prétendre,
Quand on porte barbe au menton,
A la bravoure d'Alexandre,
A l'austérité de Caton,
Le beau prisonnier, qui s'ennuie,
Accuse tout bas, je parie,
Mes discours de monotonie,
Joue avec ma plume et répand
Le sablier dans l'écritoire.
Parlez de morale à présent,
Et vous n'avez plus d'auditoire.

Mais déjà Laffitte et Caillard
Donnent le signal du départ.
Je m'arrête, mais un peu tard
Pour échapper à la critique.

Digitized by Google

Sous l'influence narcotique
De quelque pédagogue antique,
Mon style devient froid et sec,
Et j'ai peur de vous parler grec.
Qui parle trop, souvent radote.
Je retourne à mon Hérodote,
A mon Sophocle, à mon Platon.
En rimaillant hors de saison,
Ainsi que maint rimeur sublime,
Je pourrais, par distraction.
Prendre la raison pour la rime,
Ou la rime pour la raison.
Le ciel n'appartient qu'à l'aiglon;
Icare est tombé dans l'abîme...
J'arrive à ma conclusion.

Que, pour nous conserver la joie,
Madame, le Ciel vous envoie
Des chansons à tous vos réveils,
De longs printemps, de beaux soleils,
Des jours filés d'or et de soie!
De votre front calme et serein
Qu'il écarte les maux sans nombre
Que laisse pleuvoir de sa main
Le Temps, ce vieillard à l'œil sombre,
Qui rit de nos projets dans l'ombre,
Quand nous rêvons au lendemain!
Et que votre bonheur s'envole,
Quand les chats prendront la parole;
Quand Binchêne aura des lecteurs;
Quand on donnera l'espérance
Au dernier de vos serviteurs
De passer maréchal de France;
Quand les rois seront des pasteurs;
Quand la Calomnie au teint blême
Mettra votre grâce en problème,

Digitized by Google

Sans trouver de contradicteurs ;
Quand devant tous, en plein Carême,
Les cénobites feront gras ;
Quand je saurai par cœur Barême,
Ou qu'enfin, changeant de système,
Les souris mangeront les chats !

Digitized by Google

# SÉANCE PUBLIQUE

Tenue le 29 Juillet 1858.

---

## DISCOURS D'OUVERTURE

Par M. H. Landouzy, Directeur de l'Ecole de Médecine de Reims, Président annuel de l'Académie.

---

Messieurs,

Les comices littéraires ont la même raison d'être que les comices agricoles.

Il faut encourager la culture de l'esprit, comme on encourage la culture de la terre.

Il est, en effet, des esprits toujours en friche ; il est des cerveaux trop souvent en jachère; il est de nombreux domaines scientifiques inexplorés jusqu'alors, et où les épis jonchent le sol, faute de moissonneurs.

Loin de nous, cependant, d'attribuer aux académies la même importance qu'aux comices !

Non que nous mettions la vie matérielle au-dessus de la vie intellectuelle ; non que, malgré ce siècle de plus en plus utilitaire, nous nous laissions dominer

Digitized by Google

par le *primo vivere*, mais uniquement parce que les arts libéraux trouvent déjà en eux-mêmes d'assez précieuses récompenses pour n'avoir pas besoin d'autant d'appui.

Un nuage peut anéantir les efforts du laboureur : rien au monde ne saurait enlever les trésors de la science.

Aussi, n'est-ce pas seulement pour encourager le travail que sont instituées les académies, mais pour servir de points de ralliement; pour réunir en un seul faisceau des lumières diverses; enfin, et c'est là peut-être le côté égoïste des académiciens, pour constituer, dans les grands centres, une sorte d'asile, de lieu de refuge en faveur de ceux qui éprouvent l'impérieux besoin de se retrancher de temps en temps contre les préoccupations de la vie, contre l'envahissement des intérêts matériels.

Tous les esprits élevés, tous ceux qui admettent que l'idéal doit prendre une certaine part dans l'existence, ont compris ce rôle des académies ; et si, dans ce palais consacré à la science et à la charité par l'un des plus savants princes de l'Eglise, nous voyons réunis, aujourd'hui, les principales autorités et les hommes les plus distingués de la cité, il faut l'attribuer à cette sympathie que les tendances de décentralisation intellectuelle savent toujours inspirer aux âmes d'élite.

Les gouvernements eux-mêmes ont tous favorisé l'utile mission des académies de province; mais, si tous ont cherché à les grandir, aucun, cependant, n'avait mis encore à exécution l'ancienne pensée de les relier entre elles et de mettre en lumière leurs travaux.

Digitized by Google

« Je tiens à honneur, nous écrivait, il y a quel-
» ques mois, le nouveau ministre de l'instruction
» publique, je tiens à honneur de faire rendre aux
» académies de province la justice qui leur est due.

» En organisant des facultés ou des écoles supé-
» rieures dans la plupart des grandes villes, en
» encourageant la formation ou le développement
» des bibliothèques et des musées, le Gouvernement a
» témoigné du prix qu'il attache à ce que le mou-
» vement intellectuel ne soit plus concentré à Paris.
» Il ne peut voir sans une vive satisfaction les
» hommes les plus honorables et les plus considérés
» du pays le seconder dans cette tâche, en révélant
» les ressources littéraires et scientifiques que ren-
» ferment nos provinces.

» En offrant de nouveaux encouragements et une
» publicité plus efficace aux académies, j'ai voulu,
» d'ailleurs, Monsieur le Président, bien moins
» stimuler le zèle de leurs membres que constater
» les résultats de leurs recherches, relier leurs études
» et montrer à tous ce qu'elles font, chaque année,
» pour l'honneur du pays et les progrès de la civi-
» lisation. »

Déjà, je le répète, plusieurs ministres, et particulièrement MM. Guizot et de Salvandy, avaient élaboré des projets analogues ; mais, à part quelques crédits isolés, l'idée était restée jusqu'ici à l'état d'abstraction.

Sans contredit, ce comité central auquel viennent d'être rattachées toutes les sociétés savantes n'est qu'un premier pas vers une institution plus libérale, et un jour viendra où sera mis à exécution le plan qui rattachait directement à l'Institut de France les

Digitized by Google

principales académies, comme autant de foyers réflecteurs destinés à disséminer la lumière.

Un point qu'on ne saurait trop louer dans le nouveau décret, c'est la création d'une section des sciences qui aura, comme les deux autres, ses interprètes officiels près du ministère, ses juges compétents et son prix annuel de 1,500 francs.

Et, en effet, n'était-ce pas une singulière anomalie que les académies de province, si bien placées pour l'avancement des sciences, fussent encouragées seulement à cultiver les lettres?

Comme si nous étions encore à ces temps reculés où la province représentait réellement la solitude nécessaire à la méditation! Comme si les Muses du dix-neuvième siècle habitaient encore les monts inaccessibles ou les bois silencieux, et comme si, d'ailleurs, la condition de recueillement imposée par la tradition poétique au culte des lettres ne s'appliquait pas infiniment mieux au culte des sciences!

Pour pratiquer avec éclat les arts ou les lettres, il faut, le plus souvent, les grandes capitales, où abondent, en même temps que les grandes intelligences, les chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les lieux.

Pour pratiquer avec fruit les sciences, il faut simplement l'amour de l'étude et le dégagement des hypothèses.

L'art, en effet, c'est la création du beau; la science, c'est la notion du vrai.

Or, tandis qu'il faut pour la création du beau tout ce qui peut élever l'imagination, il faut pour la notion du vrai tout ce qui peut la calmer.

Pour conquérir un nom dans les arts, il faut du génie. Pour avoir un nom dans les sciences, il faut

Digitized by Google

seulement du travail ; quelquefois même, il ne faut que de la patience.

Un phénomène inaperçu jusqu'alors et établi par un observateur attentif restera éternellement acquis. Aucun fait analogue, si capital qu'il soit, ne pourra lui ôter sa valeur propre.

Eh bien! dans l'ordre des sciences naturelles, il suffit de se baisser pour recueillir de ces faits importants, encore inobservés.

Constatez avec rigueur, selon le précepte de Bacon, quelque fait que ce soit, en physique, en chimie, en médecine, en histoire naturelle, et vous aurez concouru pour votre part à l'avancement de la science, et vous aurez apporté votre pierre à cet édifice immense auquel pourront travailler tous les siècles, sans qu'il soit jamais achevé.

Cette impulsion uniquement imprimée aux académies de province vers les études historiques avait, du reste, sa raison. C'était la richesse des mines à exploiter ; c'étaient ces archives communales dans lesquelles se trouvent, pour ainsi dire, toutes les scènes parlantes qui ont marqué d'âge en âge les phases de la nation. Mais chaque province, chaque localité même n'a-t-elle pas aussi sa science locale dont elle seule possède les éléments spéciaux, et le but des académies n'est-il pas de favoriser ces défrichements partiels?

Pour ne parler que du pays de Reims, où trouver des conditions plus favorables aux études théoriques, aussi bien qu'aux études pratiques? Où trouver un sol plus riche en géologie, plus fertile en documents antédiluviens? Où trouver des industries qui

Digitized by Google

réclament à un plus haut degré l'intervention de la méthode expérimentale ?

Quelles modifications apportent dans les métamorphoses de la laine la température, l'hygrométrie, l'électricité? Quelle action exercent les fluides impondérables sur les différentes sortes de fermentation? Quelles causes et quels remèdes aux parasites qui désolent, cette année encore, une partie de nos plus beaux vignobles? Voilà, certes, des problèmes dignes d'être médités encore, malgré les lumières dont les ont déjà éclairés plusieurs de nos savants collègues.

Je m'arrête, Messieurs, sur les facilités qu'offre la province à l'étude des sciences, et sur le nouveau rôle que la nouvelle institution confère aux académies.

Je craindrais, d'ailleurs, de dépasser le but en insistant, et de laisser croire qu'à mes yeux, nous devons placer avant tout les recherches scientifiques.

Loin de moi une pareille pensée!

Si les sciences nous éclairent, les lettres nous humanisent. Si les sciences nous donnent l'idée de notre puissance physique, les lettres nous donnent l'idée de notre destinée morale. Toutes deux réunies font l'homme complet; et si, ce qu'à Dieu ne plaise! elles devaient jamais être séparées, il faudrait, à tout prendre, préférer l'homme lettré ignorant les sciences au savant ignorant les lettres.

Oui! malgré les merveilles, j'allais dire les miracles qui nous confondent; malgré cet asservissement absolu auquel la science soumet aujourd'hui la nature, il faut gémir de voir la jeunesse trop incliner vers les sciences, et délaisser, prématurément,

Digitized by Google

sous prétexte d'instruction positive, cette bienfaisante et moralisatrice influence des lettres.

Si, donc, j'ai parlé seulement de ce que peuvent ici les travaux scientifiques, c'est que j'étais peu compétent pour dire ce qu'y peuvent aussi les travaux littéraires, et, d'ailleurs, c'est que, l'an prochain, je l'espère, vos oreilles charmées entendront, comme complément, ou plutôt comme réparation, apprécier, dans un langage digne du sujet, le rôle des arts et des belles-lettres dans les académies de province.

Digitized by Google

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1857-1858,

Par M. Ch. LORIQUET, secrétaire général.

---

MESSIEURS,

On regarde généralement le rôle d'un rapporteur comme étant des plus simples. Chargé d'office de rendre compte de ce qu'il a vu et entendu, il n'est pas obligé, semble-t-il, de préparer les esprits, d'employer à leur adresse les précautions et les lieux communs par lesquels un orateur cherche à s'emparer de l'auditoire.

Où puiserais-je, d'ailleurs, les éléments d'un exorde? Après les paroles éloquentes que vous venez d'entendre, vous parlerais-je encore de l'utilité de vos réunions? Cette nombreuse assemblée qui vient, chaque année, dans cette enceinte, au milieu des grands souvenirs de la France, applaudir à vos travaux et reconnaître avec vous les résultats de vos efforts, ne témoigne-t-elle pas hautement que l'institution de l'Académie est, de l'avis de tous, un besoin pour notre ville, et qu'elle a sa raison d'être dans le caractère de ses habitants?

Digitized by Google

Reims, j'en conviendrai sans peine, est aussi fière de son histoire et des gloires de son passé qu'enthousiaste des progrès du présent; l'esprit rémois, loin de s'éteindre, pénètre et s'assimile les éléments nouveaux qui viennent incessamment modifier sa population. Mais on dit tout bas qu'absorbée par les préoccupations commerciales, elle est moins sensible qu'autrefois aux attraits de la science et des lettres, aux nobles émotions des arts. Reims, qui fut longtemps connue sous le nom d'Athènes des Gaules, n'a plus ces grandes écoles qui faisaient envie à Rome elle-même. Elle a pour répondre au Parthénon ou aux Propylées son arc de triomphe, sa cathédrale, Saint-Remi, son hôtel-de-ville, monuments d'un autre âge que l'étranger vient admirer chez elle; mais beaucoup de ses habitants n'ont des yeux que pour ces colonnes élancées d'où s'échappe une noire fumée, pour les machines qui semblent dévorer les toisons pour nous les rendre en fils ou en tissus, pour les vastes arceaux sous lesquels s'élaborent les innombrables flacons qui portent jusqu'au bout du monde le nom de la Champagne.

Consacrer l'alliance entre les lettres et l'industrie, entre le commerce et les arts; relier ainsi le Reims moderne au Reims du passé; conserver et accroître, au profit de notre cité, tout ce qui peut l'enrichir et l'ennoblir, tel est le but de l'Académie, tels sont les engagements qu'elle a pris et qu'elle remplit depuis quinze ans.

Mais j'oublie que la meilleure manière de vous montrer que l'Académie est demeurée fidèle à sa mission est de vous raconter ce qu'elle a fait cette année, et que le plus sûr moyen d'accomplir notre

Digitized by Google

tâche, vous, celle d'auditeurs bienveillants et attentifs, comme je l'espère, et moi, celle de narrateur exact et complet, c'est de l'aborder au plus vite et de ne pas nous amuser à l'entrée de la route.

Commençons par les sciences.

Nommons tout de suite les *Eléments de mécanique* de M. Garcet, livre destiné aux candidats à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole normale, livre savant par conséquent, et cependant rendu abordable par ses qualités d'exposition à l'homme du monde qui veut connaître les lois qui régissent les forces motrices de l'art et de la nature; — l'appareil dressé par feu M. Violette, votre regrettable correspondant, pour démontrer le mouvement de la Terre et de deux planètes secondaires autour du Soleil, et celui de la Lune autour de la Terre elle-même; appareil que la famille de M. Violette a bien voulu offrir à l'Académie, et dont M. Maridort vous a fait connaître l'heureuse construction et a fait jouer devant vous les nombreux rouages; — le Tableau des équidistances curvilignes dressé par M. de Meissas, qui complète le travail sur les chemins de fer dont notre savant confrère nous a entretenus en 1856. Ce Tableau donne tous les résultats dont on peut avoir besoin dans le tracé des chemins de fer, des routes ou des parcs, et en général dans tous les travaux où l'on fait usage du cercle et de la mesure des angles. Travail minutieux, dont l'exécution a exigé un nombre prodigieux d'opérations, et qui vient de recevoir la haute récompense qui lui était due, par le patronage dont le conseil général des ponts-et-chaussées et M. le ministre des Travaux Publics ont honoré sa publication.

Le même membre vous a lu sur les comètes un



Digitized by Google

fragment qui fait partie d'un ouvrage inédit jusqu'à ce jour, et que l'auteur destine à la jeunesse.

M. Jobard, de Bruxelles, vous a fait hommage de plusieurs brochures où les faits industriels et les phénomènes de la nature sont expliqués avec une verve particulière. Dans une notice sur le tonnerre, l'auteur explique la génération des vapeurs explosibles qui accompagnent les nuages, et distingue nettement l'étincelle électrique, cause de l'explosion, de l'explosion elle-même, qui met le ciel en feu et dont le bruit épouvante. Nous citerons aussi une note sur les moteurs à vapeur d'éther et à vapeurs combinées, qui démontre les avantages de ces systèmes sur l'emploi de la vapeur d'eau, et en revendique l'invention pour un Français, M. Sorel.

Vous avez reçu de M. de Meissas deux ouvrages élémentaires intitulés, l'un, *Petite Botanique,* et l'autre, *Petite Zoologie;* et vous avez entendu, avec le plus grand intérêt, plusieurs chapitres de ses *Voyages d'un jeune Naturaliste.*

M. Jules Remy, votre correspondant, vous a envoyé, de son côté, la relation de l'ascension du Pichincha, exécutée par M. Brenchley et lui dans les premiers jours d'octobre 1856. Cet épisode d'un voyage dans les régions équatoriales rappelle l'audace des La Condamine et des Humboldt. A l'intérêt que présente l'étude d'une montagne élevée de 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui est le siége d'un vaste foyer volcanique, il joint les émotions d'une entreprise aventureuse, et la description minutieuse des détails que rencontre le voyageur apporte au récit les grâces qui lui sont propres.

L'étude des montagnes de la Champagne est moins

Digitized by Google

périlleuse que celle de la Cordillère des Andes. Nos pics et nos volcans n'ont pas ces hauteurs qui défient le ciel, le voyageur parvient à leur sommet sans ensanglanter ses pieds aux inégalités tranchantes des rochers, sans s'exposer à glisser sur des pentes rapides, à succomber sous l'avalanche, à tomber meurtri au fond des précipices. Néanmoins, cette étude a ses attraits, et nous connaissons plus d'un naturaliste qui, la boîte de métal au dos, le pic à la main, y ont passé de délicieuses journées. En mai dernier, MM. Hébert et Desnoyers, suivis de plusieurs de leurs éléves, ont visité attentivement les bancs, si curieux, de Damery et de Rilly. Quelques-uns d'entre vous ont pris part à cette savante promenade, dont M. Maridort doit vous rendre compte.

Pussot, dont je vous ai déjà parlé l'an dernier et qui vient d'être enfin livré à votre juste curiosité, mentionne bien des fois l'apparition dans les vignes de bèches ou de pyrales, car c'est tout un, qui dévorent les grappes et abrégent fort désagréablement le travail des vendangeurs. Avant lui déjà, Olivier de Serres signalait ces ennemis dangereux de la vigne et indiquait certains moyens pour les combattre. Mais bèches ou pyrales ont continué, paraît-il, de vivre, de manger et de dévaster nos vignes, malgré les efforts qui ont été tentés pour les détruire, à ce point qu'aujourd'hui le vigneron se demande s'il ne doit pas assister, témoin impassible ou victime découragée, à la continuation d'un mal qui prend un si déplorable développement (1). Tel n'est pas l'avis de M. Paris, d'Epernay, ni celui de M. Vautrin, d'Ay ; toutefois,

(1) *De la Pyrale*, par M. Paris.

Digitized by Google

l'un est moins effrayé que l'autre des ravages exercés par la pyrale et qui lui paraissent renfermés dans quelques contrées de la Champagne ; et, tandis que le premier étudie à fond les caractères et les habitudes de la pyrale pour en faire mieux apprécier le danger, le second s'occupe avec ardeur et persévérance d'en détruire les couvains partout où ils se présentent.

Après les fléaux destructeurs de la vigne, j'ai à vous parler, non pas de ce qu'on a appelé dans ces derniers temps la maladie de la vigne, qui tend heureusement à disparaître, mais de quelques maladies de l'homme.

On croyait, jusqu'ici, que la morve ne pouvait se communiquer à l'homme que par le contact des animaux morveux; mais un fait nouveau, signalé par M. Landouzy, prouve que la seule habitation d'une écurie où seraient des animaux atteints de cette maladie produirait des accidents identiques. En présence de chances si terribles de contagion, n'est-il pas à désirer que l'administration prenne des mesures contre l'insouciance des gens de la campagne, et qu'il soit interdit, d'une manière absolue, de coucher dans une écurie habitée par des animaux infectés?

Le mal de mer a rarement des suites dangereuses, c'est pourquoi l'on s'en inquiète peu ; beaucoup de personnes même qui en prennent leur parti et l'acceptent comme un purgatif inévitable, essaient de se consoler des tortures qu'ils en éprouvent, en regardant les grimaces de leurs voisins. Mais, aujourd'hui, il faudra le vouloir, pour souffrir des agitations de la mer, tant il est facile d'en neutraliser les effets. Se serrer le ventre avec une forte ceinture, si l'on est debout ou assis ; placer son oreiller vers la proue et

Digitized by Google

les pieds en poupe, si l'on se couche : telle est la recette de M. Jobard, de Bruxelles ; usez-en, et vous pourrez défier le tangage et le roulis.

Ne sommes-nous pas, du reste, assurés contre toutes les maladies, au moyen des mille ressources que nous offre le règne végétal, et que M. Cazin a mises à notre portée dans son *Traité pratique et raisonné des plantes médicinales indigènes* ? Toutefois, ce n'est pas la médecine sans le médecin que M. Cazin a voulu nous offrir ; car l'important, ne l'oublions pas, pour la guérison d'un mal quelconque, est toujours que le remède soit administré à propos, c'est-à-dire comme il convient et quand il convient : et qui peut être juge de toutes ces convenances, si ce n'est le médecin ?

M. Jules Remy vous a envoyé un échantillon de kapa-maoli, étoffe que les indigènes de Hawaii fabriquent avec l'écorce battue et convenablement amincie du vawke (broussonetia) ; cette étoffe a été faite en février 1853 par un sauvage de Waimea, dans le Hawaii, sous les yeux mêmes de notre correspondant, et sans qu'il ait aidé à sa confection par ses conseils et par les souvenirs qu'il a pu garder de l'industrie française. Aussi ne vous la donné-je pas comme pouvant rivaliser avec les produits de Lyon, de Reims ou de Roubaix.

En attendant que nous puissions porter des étoffes à la fois fines et légères comme le kapa-maoli, et dont la couleur n'ait pas besoin d'être modifiée par l'art, M. Natalis Rondot nous a envoyé un volume plein d'intérêt sur le vert de Chine et la teinture en vert chez les Chinois, dans lequel, avec des échantillons de soie teinte en France avec le lo-kao, vous

Digitized by Google

trouverez une étude sérieuse des propriétés chimiques et tinctoriales de cette plante, et des recherches sur la matière colorante des nerpruns indigènes.

La vapeur d'eau, détrônée tout-à-l'heure comme force motrice par M. Jobard, de Bruxelles, nous offre, en revanche, des avantages de plus d'un genre. Comment se fait-il, par exemple, qu'on ne la mette pas à profit dans les grands établissements d'industrie, toutes les fois qu'un incendie s'y déclare? Il suffirait de disposer dans les différentes pièces de ces établissements un tuyau conducteur armé des robinets nécessaires pour pratiquer à volonté dans chacune d'elles un jet de vapeur, et, dès que les ouvertures extérieures seraient fermées, la vapeur d'eau, inondant l'espace qui lui serait abandonné, y réduirait instantanément les flammes les plus rebelles. M. Reimbeau vous a fait connaître les sages réflexions de M. Figuyer à ce sujet, et vous vous êtes associés au vœu exprimé par notre confrère de voir s'établir dans nos grands ateliers un système préventif aussi simple.

Le même membre vous a fait connaître les maisons que M. Milland a fait construire à Paris, rue de Lyon, pour des ouvriers, et qui, par une mauvaise entente de ce qui convient à des ouvriers, serviront exclusivement à cette catégorie de ménages, assez nombreux, du reste, à Paris, qui recherche le luxe indigent d'une habitation exiguë, mais séparée, qui préfère l'appartement complet, fût-il lilliputien, à un petit nombre de pièces vastes et commodes.

A vrai dire, ce n'est pas faire de l'art, que d'étudier des maisons aussi laides que celles de M. Milland, et qui répondent si mal à leur destination avouée. C'est

Digitized by Google

pourtant par elles que nous entrerons dans le domaine de l'art. Mais nous nous consolerons bien vite, car nous devons passer par l'arc triomphal de la porte de Mars, et, en dépit des admirateurs de ce qu'on veut bien appeler l'art moderne, nous dirons tout haut que nous ne saurions avoir une entrée plus magnifique.

C'est le seul témoin qui nous reste d'une époque glorieuse de notre histoire, d'une civilisation brillante, apportée, il est vrai, par une domination étrangère, sur le sol de la France, mais à laquelle nos pères ont pris part et dont ils ont recueilli les fruits; c'est aussi, de l'avis des hommes compétents, le spécimen le plus remarquable de l'art gallo-romain. Le détruire ou le laisser tomber, ce serait de la barbarie; ce serait aussi, à d'autres points de vue, de l'ingratitude. L'Académie, qui a prouvé en toute occasion combien ce monument lui est cher, a applaudi à la sollicitude du Gouvernement à son égard; toutefois, en approuvant, avec M. Reimbeau, la pensée qui a présidé aux travaux exécutés, cette année, pour sa conservation, elle a fait ses réserves : elle espère qu'une louable émulation entre les pouvoirs qui sont responsables de son existence envers l'histoire et les arts ne tardera pas à le remettre en honneur.

Ce qui fait que la plupart des esprits, même cultivés, sont indifférents à l'étude des arts et peu aptes à en juger, c'est que les guides leur manquent ou ne sont pas assez à leur portée, c'est que les connaissances élémentaires ne sont pas assez vulgarisées. C'est donc une entreprise méritoire que de travailler par la presse, et surtout par la presse à bon marché, à répandre les bonnes doctrines en fait d'art, et nous ne saurions donner trop d'éloges à la *Revue de l'Art*

Digitized by Google

*chrétien* que dirige notre correspondant M. Jules Corblet. Les articles qu'il a donnés lui-même, cette année, sur l'art catholique, sur les ciboires, sur les cloches, indiquent une égale sûreté de goût et d'érudition.

Nous avons remarqué dans le même recueil une notice courte et rapide sur Notre-Dame de Reims, due à l'un de nos correspondants les plus féconds, et à laquelle nous voudrions pouvoir décerner le même éloge. Comme l'étude sur les vitraux des églises de Châlons que le même auteur nous a donnée l'année dernière, cette notice a le tort de n'avoir pas été rédigée sur place. Peut-être aussi l'auteur, qui a erré, nous dit-il, tant de fois sous les voûtes de Notre-Dame, a-t-il pris son imagination pour guide plutôt que ses yeux. C'est ainsi que, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, il dit avoir trouvé « un élégant autel ogival fleuri, restauré avec une véritable intelligence, et des boiseries du siècle dernier. » Ailleurs il écrit « qu'avant la fin du XIII^e siècle, le portail et sa merveilleuse imagerie étaient terminés. » — « Robert de Coucy, dit-il encore, fut chargé par l'archevêque Albéric de Humbert de construire cette basilique, dont la première pierre fut posée le 6 Mai 1212 ; » et ce nom de Robert de Coucy revient sous sa plume jusqu'à dix fois. Or, comme Robert de Coucy trépassa l'an 1311, d'après son épitaphe qui était placée dans l'église de Saint-Denis, il faut convenir qu'en ce temps-là les architectes étaient des hommes d'une trempe particulière : à tant d'autres mérites que tout le monde reconnaît, ils joignaient une longévité fort rare. Nous ne multiplierons pas les exemples. D'ailleurs, la plupart des reproches que nous adresserions à l'auteur devraient,

Digitized by Google

pour être justes, remonter aux autorités peu sûres dont il s'est entouré.

Il appartenait à l'Académie de réunir les documents qui constitueront enfin la monographie complète et sérieuse de la cathédrale de Reims; ce but sera prochainement atteint, tant par les travaux de ses membres qu'au moyen des concours qu'elle a ouverts. L'auteur de la description des vitraux que vous avez couronnée il y a deux ans, M. l'abbé Tourneur, nous a donné récemment un chapitre préliminaire à l'histoire du monument actuel, contenant des notions historiques sur les précédentes cathédrales, savoir : celle des premiers temps de l'église de Reims, celle de Bétause en 314, celle de Saint-Nicaise en 401, celle d'Ebbon et d'Hincmar commencée en 817, consacrée en 856 et dévorée par l'incendie au mois de mai 1211. D'autres chapitres ne tarderont pas à suivre celui-ci, et, nous l'espérons, la tâche si heureusement commencée atteindra promptement son terme.

La notice sur les artistes graveurs de la Champagne que nous avons reçue de M. le baron Chaubry de Troncenord, présente la liste à peu près complète des artistes troyens ou châlonnais ; cependant nous n'avons pas rencontré parmi ces derniers le nom de Claude Chastillon, topographe du roi sous Henri IV, dont le recueil est fort recherché. Mais Reims est beaucoup plus maltraité dans cette notice, car l'auteur n'a connu ni l'admirable dessinateur Baussonnet, ni son graveur ordinaire, Edme Moreau ; ni De Son, que l'on peut comparer à Israël Sylvestre pour la finesse et l'entente du paysage, qui approche même de Callot sous certains rapports ; ni Colin, dont beaucoup de personnes ne connaissent que le curieux

Digitized by Google

plan, mais qui a gravé plusieurs pièces de grand mérite; ni Regnesson, le beau-frère de Nanteuil, son maître et souvent son émule.

Reims a eu des peintres, des dessinateurs, et surtout des graveurs de mérite, sans compter Nanteuil, qui, seul, suffirait à la gloire d'une ville. Mais on lui connaît peu de sculpteurs, ou du moins leurs noms se sont perdus ou ont disparu derrière la renommée d'un seul, dont le talent hors ligne a mérité qu'on lui attribuât tout ce que les autres avaient fait de meilleur : cet artiste, c'est Pierre Jacques, rival de Michel-Ange dans un concours, et rival heureux, selon Blaise de Vigenère, digne, par conséquent, de faire partie de cette pléiade d'hommes distingués en tout genre, savants, théologiens, poètes et artistes, dont le grand cardinal de Lorraine était le protecteur, et qui jetèrent sur lui et sur sa ville épiscopale un éclat qui nous étonne et confond notre pauvreté. M. Sutaine, à tant d'autres notices que vous connaissez sur les artistes rémois, a voulu en ajouter une sur Pierre Jacques et sur son fils Nicolas. Ce travail est plein de faits curieux; vous y trouverez établies avec sagacité, non-seulement les preuves de la naissance de Pierre Jacques à Reims et celles de ses différents séjours à Rome, mais aussi la distinction à faire entre ses œuvres et celles qu'on lui a faussement attribuées.

M. l'abbé Poquet vous a adressé un mémoire substantiel sur l'iconographie de l'arbre de Jessé. Je vous rappellerai dans le même genre le travail de MM. Collery et Reimbeau sur les figures mutilées du chœur de Saint-Remi. Une commission désignée par vous a pu constater l'exactitude des notes re-

Digitized by Google

cueillies par nos confrères, et la restauration des parties manquantes se fait en ce moment avec le plus grand soin par M. Wendeling, sous la direction de M. le curé.

J'arrive à l'histoire.

En tête des travaux de ce genre, je dois mentionner le *Cabinet historique*, dont M. L. Paris continue avec tant de succès la publication. L'impulsion donnée aux études historiques par le Gouvernement, qui a prescrit récemment le classement et l'inventaire analytique de toutes les archives départementales, communales et hospitalières, donne à cette publication une importance nouvelle et en relève la valeur au point de vue de l'histoire nationale. Nous y avons remarqué, cette année, entre autres documents qui intéressent particulièrement la Champagne, des lettres écrites à Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, par l'archevêque Gabriel Giffort, par Marie de Villiers de Saint-Paul, abbesse de Saint-Etienne de Reims, et par Madame de Beauvilliers, abbesse d'Avenay; *li Romans de la Poire*, ou les amours de la reine Blanche et du comte de Champagne; enfin, une lettre sur le peu d'utilité qu'on tire de la connaissance des médailles, lettre que les collectionneurs émérites que vous comptez parmi vous trouveront tant soit peu paradoxale, surtout quand ils sauront qu'elle a été écrite par l'homme le plus compétent en cette matière, par le P. Lempereur.

Le savant jésuite, tout en disant qu'il avait tort et qu'il perdait son temps, continuait à collectionner. M. Anat. Barthélemy est plus conséquent : il collectionne, il étudie les monnaies de toutes les époques, en homme convaincu de l'utilité de cette étude, et

Digitized by Google

il en proclame l'importance dans de nombreux écrits auxquels il vient d'ajouter une *Lettre sur les monnaies consulaires frappées pendant le Bas-Empire.*

Le même correspondant vous a adressé, en outre, ses *Recherches historiques sur quelques droits et redevances bizarres au Moyen-Age.* D'après ce titre, vous allez croire qu'il s'agit d'un droit que je ne nomme pas, mais qui a donné lieu, naguère, à une polémique fort curieuse. Que votre pudeur se rassure! Rien n'est plus innocent que les droits trouvés par M. Barthélemy dans la Bretagne, et qu'il signale à votre curiosité. Le droit de *fleurette* n'était qu'un jeu imaginé pour faire entrer quelque argent dans l'escarcelle du seigneur; celui de figurer à l'église avec le faucon sur le poing, un honneur rendu à la personne qui en était en possession, en mémoire de services extraordinaires; les rentes *mengières* constataient le droit à l'hospitalité du seigneur chez ses vassaux.

Une double commission a été instituée, près du ministère de l'instruction publique, pour recueillir les monuments épigraphiques de la France antérieurs au Ve siècle et les éléments de la carte des Gaules à la même époque. Vous avez, de votre côté, confié à une commission la partie de ce dernier travail qui concerne le pays de Reims, et votre secrétaire s'est chargé de recueillir les inscriptions, fort rares à la vérité, qui ont été trouvées à Reims ou qui intéressent son histoire. Ces inscriptions l'ont aidé à constater des faits inconnus ou dont les preuves n'avaient pas été recueillies: l'alliance intime des Romains avec les Rémois; le culte des derniers pour les divinités que l'on honorait à Rome, mais avec des attributs et des

Digitized by Google

noms parfois différents ; les mêmes magistratures ou leurs analogues, notamment des questeurs, un censeur, mais non des proconsuls, comme on l'a prétendu au congrès de 1844, en faussant l'interprétation de la borne de Brimont ; un sénat antérieur à la domination romaine et dont l'autorité se perpétua dans l'échevinage ; une colonie de vétérans ; une manufacture d'armes ; enfin, des thermes établis par Constantin II.

M. Henry continue avec la même ardeur et la même patience ses études sur l'histoire de Reims au temps de la Ligue ; dans peu, je l'espère, il pourra nous faire connaître en entier cette époque si curieuse et si peu connue de notre histoire. Il en a détaché, cette année, quelques chapitres où sont retracées les hésitations des bourgeois et du conseil, les menées et les luttes des différents partis, avant que Reims se prononçât contre le roi pour la Ligue et les Guises. Quand parvient à Reims la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise et du cardinal, son frère, aux états de Blois, les ligueurs, frappés de stupeur, se tiennent d'abord sur la défensive ; les royalistes s'efforcent maladroitement de maintenir les droits du roi et d'engager la ville dans sa cause ; et le conseil tâche en vain de calmer les esprits, de conserver la neutralité et de mettre à couvert les franchises de la ville. Enfin, les ligueurs ont le dessus : c'est une complète révolution, mais qui se distingue par une modération et une sagesse qui font honneur aux Rémois.

Jeanne d'Arc était-elle française, ou plutôt était-elle champenoise et non lorraine ? C'est encore la question que M. Athanase Renard pose aux hommes d'étude, ou plutôt qu'il examine devant eux, en répondant à

Digitized by Google

M. Le Page une troisième fois, qu'il pense être aussi la dernière. « La défense de la vérité ne peut jamais lasser, » dit M. Renard. En effet, avec une conviction aussi forte et aussi bien établie que la sienne, le courage et la persistance coûtent peu, surtout pour la défense d'une cause aussi nationale.

Je terminerai l'énumération des travaux historiques en mentionnant, de M. Gomart, sa *Notice sur l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte*, et deux opuscules intitulés, l'un : *Coup d'Œil sur les enseignes de Saint-Quentin*, l'autre : *De la Peine du Bannissement appliquée par les Communes aux XII^e et XIII^e siècles;* enfin, de M. l'abbé Aubert, curé de Juvigny, la monographie de cette commune, dont M. Henry vous a rendu le compte le plus favorable.

L'année qui finit n'a pas été fertile en poésie, puisque j'ai à mentionner seulement deux fables de M. Clicquot, intitulées, l'une, *le Plumet*, et l'autre, *le Sanglier;* un remercîment en vers de M. Tardieu de Saint-Germain, qui vous a fait regretter que l'auteur de *l'Epingle* et de *Mignon* ne se soit pas mis plus tôt en rapport avec vous ; un poème sur l'inauguration de la statue de Jeanne-d'Arc à Orléans, par M. Alcide Genty, et une charmante épître du même à Mme ***, en lui envoyant un angora ; deux idylles et diverses petites pièces de Théocrite, traduites par M. Soullié ; un rapport du même membre sur le *Recueil de Chansons populaires des Ardennes*, envoyé par M. Hubert Colin, instituteur à Neufmanil ; enfin, de M. Martin, une étude sur les *Contes rémois*, qui vous a fait goûter les mérites de ce charmant volume, et a fourni à M. Duchataux l'occasion de vous montrer qu'il connaît les anciens poètes aussi bien que

Digitized by Google

les vieux et les modernes légistes, ou que les anciens et les nouveaux agronomes.

M. Soullié vous a présenté sur les conditions et les règles de la rime dans la versification française un travail complet et plein de remarques curieuses. Quelques-uns d'entre vous ont cité des exemples, invoqué des principes qui confirment ou contrôlent les jugements de notre savant confrère. Incapable de décider si l'un était trop sévère, ou les autres trop faciles, je dois me tenir dans une modeste réserve :

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

Je prie mes auditeurs de me pardonner cette citation. Je ne ferai pas abus de la permission que j'ai de tout dire, et, si j'ai à leur parler maintenant d'un poète grec, je leur promets à l'avance de ne pas prononcer un mot dans la langue d'Aristophane.

Ce nom seul et celui de la comédie des *Nuées* soulèvent notre indignation, quand nous nous retraçons le portrait odieux et ridicule de Socrate que le poète a mis dans sa pièce, quand nous nous rappelons le procès et la mort du philosophe, dont on reporte généralement la cause sur Aristophane. Aucun des contemporains n'a parlé, il est vrai, des intentions perfides du poète, et Platon n'a pas hésité à le placer dans son *Banquet* côte à côte avec Socrate ; il s'est même chargé de faire pour Aristophane une épitaphe des plus louangeuses. En eût-il été de même, si la complicité supposée entre Aristophane et les accusateurs de Socrate eût été réelle, et si l'on eût dû croire sur ce point les récits mensongers d'Elien ?

Voltaire n'a pas peu contribué à répandre l'opinion défavorable à Aristophane, en l'embrassant avec chaleur et en la reproduisant en divers endroits de ses

Digitized by Google

écrits ; mais Voltaire a parlé de trop de choses, même avec passion, pour être tenu de les avoir étudiées toutes. Combattue d'abord par le père Brumoy, puis par Brunck et par M. Artaud, cette opinion peut être regardée comme pleinement réfutée dans un mémoire que nous devons à M. Goguel.

L'auteur expose d'abord l'état d'Athènes après la guerre du Péloponèse, les divers genres d'ennemis que le patriotisme aristocratique du poète y rencontre, et ceux que la passion ou la verve comique lui suscite. Mais, dans cette république où l'intrigue, le mensonge et la corruption se disputent le pouvoir, pourquoi Aristophane, usant de son privilége et de ses droits de poète comique, fait-il choix de Socrate pour déverser sur lui ses railleries et ses satires les plus amères? Rhéteurs, sophistes, philosophes, impies, corrupteurs de la jeunesse, étaient, aux yeux d'Aristophane, une seule et même chose ; or, que savons-nous des débuts de Socrate dans la carrière philosophique? Avant de devenir cet homme parfait que Xénophon et Platon font agir et parler, il a pu donner, au moins en apparence, dans les prétentions et les travers des sophistes que le poète détestait et redoutait à tous les titres ; et la preuve, c'est que, dans l'enseignement comme dans la discussion, sa manière en a constamment gardé quelque chose. Il ne faut pas oublier qu'entre la première représentation des *Nuées* et le procès de Socrate, il s'est écoulé vingt-quatre ans. C'est là le point capital de la question ; c'est celui, surtout, qui servira à disculper Aristophane, en tant que complice d'Anytus, de Mélitus et de Lycon.

En effet, tout en écartant l'idée d'une hostilité déclarée ou seulement sérieuse d'Aristophane à

Digitized by Google

l'égard de Socrate, on ne peut méconnaître cependant que les imputations les plus fortes qu'il porta contre lui ont été reproduites par ses accusateurs; mais, dès qu'on réfléchit à la distance qui sépare la composition des *Nuées* du procès de Socrate, on reconnaît sans peine qu'il n'est pas juste de faire partir ce procès de l'époque des *Nuées*, et d'entrevoir les juges du philosophe dans ceux que réjouissaient les quolibets et les plaisanteries entassés sur lui par le poète comique. Si les *Nuées* avaient jeté parmi le peuple une impression défavorable au philosophe, le temps s'était chargé de la détruire, et il est bon de dire que cette impression n'avait pu être bien profonde, puisque les *Nuées* n'eurent qu'un médiocre succès, et que le poète eut peine à en faire supporter les premières représentations.

Aristophane, du reste, et les autres comiques ont attaqué, dans leurs vers, avec la même violence, à l'aide des mêmes moyens comiques, des personnages dont la perte, selon eux, importait bien autrement au bien de l'Etat ou à leur propre succès. Quel mal ces attaques ont-elles fait à Périclès, à Cléon, à Alcibiade, à Lamachus, à Euripide et à tant d'autres? A part Socrate, en est-il un dont la perte ait été imputée aux excès de la scène comique?

J'ai rappelé sommairement quelques-unes des considérations que M. Goguel a développées dans ce mémoire, avec la science, la rigoureuse logique et la mesure parfaite que n'ont pas oubliées ceux d'entre vous qui ont pris part au congrès de 1845. Je dois dire, pour donner à chacun la part qui lui revient, que l'exposition brillante de l'argumentation de M. Goguel, par M. Soullié, n'a fait qu'augmenter dans vos esprits la valeur du travail original.



Digitized by Google

Je me séparerai sur un seul point de M. Goguel. Dans son estime un peu trop illimitée peut-être pour le comique, notre correspondant invoque en sa faveur l'opinion de saint Jean-Chrysostôme, qui, suivant Alde Manuce, faisait ses délices de la lecture d'Aristophane, et l'avait constamment sous son chevet. L'autorité du savant imprimeur est grande en grammaire, mais peut-on s'en contenter sur un fait de cette nature, qui infirme, en quelque façon, la sévérité de mœurs et le caractère élevé de saint Jean-Chrysostôme ?

S'il est une question littéraire pour laquelle les critiques se sont passionnés, c'est celle des origines de l'*Imitation de Jésus-Christ*. A l'exemple des villes de la Grèce qui prétendaient avoir donné naissance à Homère, trois nations chrétiennes se disputent ce livre sublime, et ce ne serait pas, en effet, un médiocre honneur pour celle qui l'emporterait. Mais il est peu probable qu'une lumière complète trahisse jamais la pieuse modestie de l'auteur qui souhaitait de rester ignoré des hommes et demandait à Dieu d'aimer l'obscurité (1).

Depuis longtemps la discussion s'est concentrée sur trois noms : Jean Gerson, Thomas à Kempis ou de Kempen, et Jean Gersen, abbé de Verceil. Encore, malgré les efforts des anciens bénédictins et ceux tentés plus récemment par M. de Grégory, ce dernier est-il à peu près abandonné. De nos jours, MM. Silbert à Vienne, Ullmann à Hambourg, Liebner à Grœningen, Kist et Royard à Leyde, Schotel à Breda, Bormans à Liége et Monseigneur Malou à Bruges, ont

(1) *Da amare nesciri in hoc sæculo.* Lib. III, cap. XV, 4.

Digitized by Google

travaillé à faire triompher Thomas à Kempis ; tandis qu'en France, M. Onésime Leroy plaidait pour notre Gerson et entraînait en sa faveur les suffrages de l'Institut, sinon l'opinion de tous les hommes d'étude. Je ne parle pas d'une troisième opinion qui s'est fait jour dans ces dernières années, et qui reconnaît dans l'*Imitation*, non plus l'œuvre d'un homme, mais la rédaction, devenue seulement définitive vers la fin du XIVe siècle, d'un thème jeté, on ne sait par qui, dans le monde ascétique au XIIe siècle, et depuis amplifié et remanié par les générations qui se sont succédé ; à peu près comme on l'a dit des poèmes cycliques de l'antiquité et des épopées du Moyen-Age.

A son tour, M. Ch. Vert, votre correspondant, a examiné la question dans ses *Etudes historiques et critiques sur l'Imitation de Jésus-Christ*. Après avoir fait rapidement l'histoire du procès, il nous montre dans Thomas de Kempen un homme incapable de produire un tel ouvrage ; et, embrassant la cause de Gerson avec une ardeur toute méridionale, il déduit du caractère de son personnage et du livre lui-même les preuves qui lui paraissent favoriser sa thèse. Enfin, sous le titre de *Gersoniana*, il réunit les fragments des écrits de Gerson qui, par le style et les idées, se rapprochent le plus de l'*Imitation*, et par là cherche à détruire l'incompatibilité que des critiques ont prétendu exister entre l'*Imitation* et les œuvres certaines du chancelier de l'Université.

Que peut-on exiger de plus ? Aussi, M. l'abbé Bouché, que vous aviez chargé d'étudier le livre de M. Vert et de vous en rendre compte, s'est-il déclaré ébranlé ; et les raisons qui, selon M. Vert, maintiennent Gerson en possession de l'*Imitation* seraient

Digitized by Google

devenues plus spécieuses encore sous la plume élégante de notre confrère, si, en les reproduisant, il n'avait fait des réserves.

Depuis, hors de l'académie, la question a occupé de nouveau les esprits. Dirai-je qu'elle a fait un pas? Je voudrais vous mettre à même d'en juger, mais vous me trouveriez trop long, et je chercherais vainement par là à échapper à l'accomplissement de ma tâche de rapporteur. J'abrége donc.

On demandait jusqu'ici aux partisans de Thomas à Kempis de produire des textes inédits qui eussent une autre portée que le manuscrit d'Anvers. M. de Baecker (1) en a fait connaître deux qui lui paraissaient décisifs. Mais l'autorité de ces textes n'a pas tardé à être infirmée par des raisons d'une certaine valeur (2). La question reste donc intacte, et la raison pour laquelle cette polémique ne fait aucun progrès, comme l'ont remarqué les éditeurs de l'*Internelle Consolation*, « c'est que l'offensive continue » d'y prévaloir, tandis que la défense est des plus » faibles. Chacun démontre péremptoirement, invin- » ciblement, que ses adversaires sont dans l'erreur; » chacun renverse et détruit à merveille les systèmes » qui lui sont opposés, mais l'unique argument invo- » qué par tous les partis, c'est, à vrai dire, celui- » ci: mes contradicteurs ont tort, donc j'ai raison. »

Nous devons remercier M. Vert d'avoir abandonné le procédé commun et invoqué des preuves directes en faveur de Gerson. Cependant, son travail ne détruit pas toutes les inductions contraires qu'on peut

(1) *Lettre à D. Pitra. Revue de l'Art chrétien*, Janvier 1858.

(2) *Réponse à M. de Baeker*, par M. Elie Petit; *Ibid.*, Février 1858.

Digitized by Google

tirer des ouvrages mêmes du célèbre chancelier. Ce que M. Henry nous a fait connaître de son exil nous paraît démontrer qu'il y a beaucoup à étudier dans ce personnage avant de s'aventurer sur les brisées de notre correspondant.

Au sortir de Constance, le chancelier apprend l'état affreux dans lequel les Armagnacs et les Bourguignons ont mis la France et sa capitale en particulier ; au lieu de continuer sa route vers Paris, il rebrousse chemin, et d'asile en asile, d'abbaye en abbaye, se fixe dans le monastère de Rattemberg. C'est là qu'on le suppose avoir composé le livre de l'*Imitation*. Il importe donc de se rendre compte de la situation d'esprit où était Gerson dans cette retraite. C'est ce que fait précisément M. Henry, en analysant deux écrits du chancelier qui, certainement, sont de la même époque ; d'une part, la *Joséphine*, poème épique en l'honneur de la sainte famille, qui n'est qu'une longue lamentation sur l'exil et les pérégrinations forcées de l'auteur ; et la *Consolation Théologique*, dialogue mêlé de vers et de prose, où Gerson met toute son âme, c'est-à-dire toutes ses douleurs, ou plutôt tous ses regrets. Après s'être convaincu, en allant de déceptions en déceptions, qu'il n'a rien à espérer des hommes et des événements, il s'élève vers ce qui ne passe point, vers la vérité et la justice ; il aspire à vivre en soi et en Dieu : pour le fond comme pour la forme, cet ouvrage de Gerson rappelle beaucoup l'*Imitation ;* mais on y voit toujours l'auteur plein des passions qui ont agité sa vie ; on y sent l'homme d'état désabusé, il est vrai, mais détaché du monde par impuissance ou par dépit. En un mot, Gerson, dans sa retraite de Rattemberg,

Digitized by Google

paraît fort éloigné de la douce tranquillité d'âme et de l'humilité profonde de l'auteur de l'*Imitation*.

D'autre part, les inductions qu'on a voulu tirer en faveur de Gerson de deux passages de l'*Imitation* (1) ne nous paraissent pas sérieuses ; elles ne démontrent pas assez clairement, selon nous, que l'auteur avait été placé sur le chandelier, comme s'exprime Gerson (2), qu'il avait passé par les agitations et les déceptions de la vie politique.

Pour suivre un ordre logique dans l'histoire littéraire, je mentionnerai à cette place l'important travail de M. Litré sur les origines et la formation de la langue française, dont M. Soullié a fait l'objet d'un rapport, et qui a suscité d'intéressantes observations de la part de plusieurs d'entre vous.

M. Duchataux, fidèle à l'article de vos statuts qui impose aux membres nouvellement élus un travail de leur choix, s'est plaint avec esprit de ce que cette obligation ne porte pas de préférence sur un discours dans lequel, sous prétexte de louer un académicien mort en dépit de l'immortalité académique, deux orateurs se prodiguent un mutuel encens. Notre spirituel confrère trouve, à cet échange de paroles obligeantes, plus de commodité qu'au concours utile que vous demandez dès le début ; mais, à son insu, il ne tarde pas à prouver que le travail sérieux qu'il paraissait

(1) *Vellem me plures tacuisse et inter homines non fuisse* (*De Imitat.*, lib. I, c. X, 1). — *Quomodo potero tui oblivisci, qui mei dignatus es recordari, etiam postquam contabui et perii* (*Op. cit.*, lib. III, c. X, 2).

M. Elie Petit n'est pas heureux, ce nous semble, dans la traduction du mot *contabui*.

(2) *Consolation Théologique*.

Digitized by Google

redouter ne lui coûte pas davantage que l'assaut de politesses qu'il regrettait.

Notre confrère, qui est familier avec tous nos vieux écrivains, particulièrement avec ceux de la Renaissance, a pris pour sujet de cette première étude la célèbre sœur de François Ier, Marguerite d'Angoulême.

Après avoir tracé le caractère de cette princesse, l'amitié si affectueuse et si dévouée qu'elle avait pour son frère, la bienveillante protection que les lettrés trouvaient auprès d'elle, et l'enthousiasme qu'elle excitait parmi eux, M. Duchataux juge l'écrivain, sans dissimuler les défauts, sans exalter non plus outre mesure les qualités de la plume, à la jeunesse de laquelle nous devons les *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, et qui, dans un âge plus avancé, nous a donné l'*Heptaméron*.

M. Duchataux démontre, en effet, contrairement à l'opinion généralement reçue et à celle de l'historien de Thou en particulier, que ces récits sont, non pas de la jeunesse de Marguerite d'Angoulême, mais des dernières années de sa vie.

L'ingénieux et habile critique qui a vulgarisé parmi nous les périodes les plus intéressantes et surtout les moins connues de notre histoire littéraire, M. Géruzez vous a donné lecture d'un chapitre d'un ouvrage qu'il prépare sur l'éloquence militaire pendant la révolution. Un choix habile de citations vous a rappelé les plus éloquents passages des bulletins et des proclamations du premier empereur, et vous a fait connaître le caractère noble et généreux de Hoche, le plus grand, à certains égards, des héros de cette époque.

Digitized by Google

Dans une *Soirée au Château d'Ecouen*, *en 1811*, M. Robillard a mis en présence, et pour ainsi dire aux prises, la littérature compassée, amoureuse de la règle, de l'antiquité, et surtout de l'autorité académique, qu'on appela la littérature classique, et cette autre littérature, alors naissante, qui voulut suivre le mouvement des esprits et la révolution des mœurs, qui rétablit aussi dans tous leurs titres les temps méconnus du Moyen-Age, s'enrichit avec joie des productions du génie de l'étranger, et s'élança avec confiance, souvent loin des sentiers tracés par l'expérience et par le goût, à la recherche de nouvelles voies.

La dernière, alors naissante, a pour représentant, dans cet entretien, l'auteur du *Génie du Christianisme;* l'autre a pour défenseur le secrétaire perpétuel Dacier. Tous deux en appellent au jugement de la surintendante de la maison d'Ecouen, Mme Campan, qui leur répond avec Grimm, par un apologue.

« Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi naturel et aussi mesuré que moi ? Le peu que je dis a du poids, de l'ordre, on le retient sans peine. » — « Et moi, dit le rossignol, je suis loin d'être aussi mesuré : plus je parle et plus l'on m'admire ; les hardiesses de l'imagination sont ce qui charme le plus dans mes chants. »

Un âne est appelé, personnage grave, en tout fait pour juger d'une question où l'oreille était intéressée. Il entend d'abord le coucou, puis le rossignol. Celui-ci chantait encore quand l'âne l'arrêta :

« Je me doute, lui dit-il, que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est

Digitized by Google

plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode. »

Une pareille décision, que notre spirituel confrère me permette de le remarquer, pouvait tirer d'embarras une femme d'esprit comme Mme Campan, à une époque et dans un cas où il lui était impossible de se prononcer plus nettement. Mais, pour nous, placés à une distance éloignée de l'origine du débat, après des luttes bien autrement vives que ne pouvait l'être la discussion entre Dacier et Châteaubriand, luttes qui ont produit des résultats approuvés par les uns, blâmés par les autres, mais empreints d'une façon ineffaçable dans la langue transformée de nos jours, qui n'est plus celle de nos académiciens de l'empire, ni celle du chef des romantiques, mais une fusion de l'une et de l'autre, et de bien d'autres éléments encore, ne semble-t-il pas que la conclusion manque, et ne regrettez-vous pas que l'auteur n'ait pas cru devoir quitter, pour nous la donner, le rôle de l'âne qui lui convenait si peu?

M. le docteur Gaillot a été admis à lire un mémoire intitulé: *De l'Influence de la Littérature sur la Société française.* L'auteur, passant en revue les principaux écrivains de ce temps qui se sont fait une réputation dans la poésie, le drame et le roman, a signalé les torts de chacun d'eux au point de vue de la morale. Nous aurions voulu qu'il ne s'en tînt pas à ces attaques contre les coryphées, et qu'il s'occupât un peu plus de la masse des écrivains modernes. Son travail semble méconnaître, en outre, que le milieu dans lequel la littérature contemporaine s'est exercée n'a pas été créé ni totalement perverti par elle. Enfin, à part un peu d'exagération, nous louerons pleinement

Digitized by Google

les sentiments élevés et les qualités d'analyse et de style qui le distinguent.

Nous avons touché la limite extrême de l'histoire de la littérature, mais la revue que nous devions faire des travaux littéraires de l'Académie n'est pas encore achevée.

La Basse-Bretagne, dit M. Michelet, mérite, autant que la Suisse, d'attirer les voyageurs, bien qu'elle soit comparativement peu visitée. M. Robillard est tout-à-fait de cet avis. La vallée de Locmariès, notamment, est une sorte d'Eden capable de faire envier la Terre, si on l'apercevait de l'autre monde. L'auteur nous y transporte, au seuil de la Chartreuse de Saint-Rieul, dont un antiquaire du pays lui raconte l'origine.

Rien n'échappe à son attention, ni la guirlande de figuier qui borde l'arc principal du portail et qui annonce le jugement dernier, ni les sculptures qui représentent cette dernière scène où le monde finira, ni celles qui décorent la chapelle de la Vierge et les murailles de l'église. A la vue de quelques statues, le voyageur, que chatouille quelque réminiscence voltairienne, s'éprend d'une philosophique colère contre la vie cénobitique. Mais son compagnon n'a pas de peine à lui démontrer que, dans les premiers siècles de l'Eglise, l'exemple des anachorètes n'avait pas été moins puissant sur les populations que ne l'avaient été le courage des martyrs et l'éloquence des docteurs. Cette prédication des œuvres, dans un siècle livré à la dispute comme le nôtre, aurait indubitablement la même puissance de persuasion. C'est au milieu de ces réflexions que nous quittons l'abbaye de Saint-Rieul.

Vous avez reçu du R. P. Lécuyer, votre correspondant et ancien lauréat, un discours adressé aux élèves

Digitized by Google

du séminaire de Saint-Célestin, à Bourges, et dans lequel le cœur de l'homme sincèrement dévoué à la jeunesse, plus encore que l'expérience du maître, démontre éloquemment l'importance de l'esprit de famille dans l'éducation.

L'esprit de famille ! S'il importe de le maintenir dans la jeune population des maisons d'éducation, il devient rigoureusement nécessaire à la paix, à l'union de la famille véritable, telle que la constituent, dans la société, la loi divine et la loi humaine tout ensemble. C'est au nom de cet esprit, c'est pour protéger la famille que la loi française a des prescriptions qui règlent les droits de chacun de ses membres. M. G. Massé a examiné devant vous différents points relatifs aux reprises de la femme, sur lesquels le code civil ne se prononce pas nettement. Cette savante dissertation est extraite des notes que notre confrère a jointes au commentaire de Zachariæ, dont il a entrepris la publication.

Ici, vous l'avez remarqué sans peine, nous avons quitté la littérature pour entrer dans un domaine très-différent, domaine qui m'est, je dois le dire, complètement inconnu. Vous me trouveriez d'autant plus maladroit de m'y aventurer, que nous touchons au terme de la carrière, et qu'il va nous être permis de reprendre haleine.

Un dernier devoir nous retiendra seulement quelques instants.

J'ai nommé plusieurs fois notre nouveau collègue, M. Duchataux ; la part qu'il a prise à vos travaux justifie d'une manière éclatante la distinction dont vous l'avez honoré en l'appelant seul, cette année, dans vos rangs.

Digitized by Google

De nouvelles fonctions ont éloigné de Reims et nous ont enlevé MM. d'Arnoux et de Meissas. Heureusement, les distances ne relâchent pas les liens de confraternité qu'établissent la science et l'estime ; de loin comme de près, ils sont indissolubles. M. de Meissas, particulièrement, vous en a donné plus d'une preuve cette année.

Mais il est une autre cause de séparation ; celle-là, « à nulle autre pareille, » comme dit le poète, ne respecte rien ; elle dissout les alliances les plus intimes, brise les nœuds les mieux formés. La mort a fait de nombreuses victimes, cette année, parmi nos correspondants.

Au premier rang, nous trouvons le pieux évêque de Versailles, Monseigneur Gros, notre compatriote et l'ami de beaucoup d'entre nous, dont le clergé de Reims, pas plus que celui de Versailles et de Saint-Dié, n'oubliera les douces vertus et les hautes qualités administratives.

Bientôt après, nous perdions le vénérable M. Lorin, qui, à la science universelle qu'on ne s'étonnait pas de rencontrer dans le secrétaire et l'ami du savant Pougens, joignait les grâces d'un esprit fin et délicat, et savait encore, à plus de quatre-vingt-deux ans, allier la poésie aux travaux les plus sérieux.

Comme M. Lorin, M. Violette laissait rarement s'écouler une année sans enrichir vos annales de quelque fable ou de quelque conte. L'ingénieux instrument de cosmographie dont j'ai parlé, et les détails intéressants de la notice que lui a consacrée M. Sutaine, vous ont fait connaître que M. Violette savait aussi, dans un autre genre d'études, trouver un aliment à l'activité de son esprit.

Digitized by Google

Nommer ensuite M. Liénard, c'est vous rappeler à la fois l'un des plus habiles représentants de la peinture dans ce pays, et un chercheur intrépide dans le domaine de l'antiquité, à qui vous devez de curieuses communications. Dans M. Marinet, vous comptiez un habile ingénieur; dans M. Prompsault, un grammatiste profond; dans M. Sellier, vous regretterez l'homme éminent dont l'activité ne connaissait pas de bornes, dont les lumières furent si appréciées à la fois dans les conseils du département, dans la Société académique de Châlons-sur-Marne, et dans les congrès scientifiques qui réclamaient son utile concours.

Enfin, nous avons perdu avant le temps Adolphe Duchesne, ami enthousiaste de tout ce qui intéresse Reims, de ses gloires et de son histoire; collectionneur éclairé, auprès de qui les chercheurs trouvaient l'obligeance la plus entière, et qu'ils quittaient rarement les mains vides.

Ces pertes multipliées imposent à ceux qui restent des devoirs nouveaux, la persévérance qui triomphe des obstacles et l'union qui double les forces. Elles nous obligent aussi à réclamer le concours de tous les hommes de cœur, d'intelligence et de savoir. Ainsi, le temps se chargera de réparer les coups qu'il aura portés, et l'Académie poursuivra l'accomplissement de sa mission, toujours en harmonie avec l'esprit et les besoins de son époque, et marquant par des services nouveaux chaque nouvelle année de son existence.

Digitized by Google

# RAPPORT SUR LES CONCOURS

par M. Leseur, membre titulaire.

---

Messieurs,

Encourager les efforts de ceux qui cherchent, et couronner les succès de ceux qui trouvent, c'est là, assurément, la tâche la plus douce de nos séances publiques, et c'est celle qui m'est réservée. — Malheureusement, notre concours de cette année n'a pas eu tous les résultats que nous devions espérer, et plusieurs des questions proposées devront être maintenues au programme, faute d'avoir été traitées d'une façon satisfaisante.

La question pour la section d'industrie avait pour objet d'étudier comparativement l'emploi du sucre candi et du sucre blanc, du sucre de betterave et du sucre de canne dans la fabrication du vin de Champagne, tant au point de vue de la qualité du vin et de la production du gaz, qu'au point de vue de l'économie.

Aucun des mémoires produits n'a paru mériter de récompense. L'Académie, considérant cette question comme très-importante au point de vue du commerce de vins dont Reims est le centre, l'a remise au concours pour 1860. Les droits des auteurs qui ont concouru cette année restent entiers; de nouveaux concurrents

Digitized by Google

entreront, sans doute, dans la lice, et tous pourront mettre à profit ce délai de deux années pour mieux étudier la question et la traiter d'une façon plus approfondie et plus entière.

M. Fortier, de Fismes, a envoyé à l'Académie une lampe de son invention et pour laquelle il a pris un brevet. Cette lampe, qui appartient au système modérateur, présente, comme avantage, un changement de bec à volonté qui permet de brûler plus ou moins d'huile, et d'obtenir ainsi plus ou moins de lumière en augmentant ou en diminuant le calibre de la mèche. L'Académie, désirant encourager les efforts de M. Fortier, lui accorde une médaille de bronze de troisième classe.

MM. Jacquet et Vaurillon ont appelé l'attention de l'Académie sur différents appareils de calorifère dont ils seraient les inventeurs; mais, par malheur, ces communications n'ont été faites que dans le cours de l'été, et le moment est peu propre pour expérimenter des systèmes de chauffage; ce sont des choses qui ne se jugent bien qu'à l'usé; autrement, l'on pourrait être exposé à décerner une récompense à tel appareil qui, ingénieux en théorie, fumerait en pratique. — L'Académie a donc ajourné sa décision à l'année prochaine : des expériences faciles et plus nombreuses pendant la saison d'hiver auront alors permis de bien juger des avantages et du mérite des systèmes proposés.

L'Académie ne peut demeurer indifférente à rien de ce qui touche aux beaux-arts ; aussi n'a-t-elle pas voulu laisser passer un plus long temps sans accorder aux récents travaux de M. Michel Wendling, sculpteur à Reims, la récompense honorifique qu'ils méritent.

Digitized by Google

M. Wendling s'est, depuis plusieurs années déjà, acquis le droit de cité à Reims par les nombreux travaux qu'il y a exécutés. Elève de M. Combette, sulpteur distingué à qui l'on doit, entre autres, la décoration de l'hôtel-de-ville de Paris, M. Wendling, sauf deux années où il a été employé aux travaux de restauration du Louvre, n'a cessé de consacrer son temps et son talent à restaurer ou à décorer nos édifices rémois anciens ou nouveaux. Les restaurations des sculptures de Notre-Dame, les travaux du château de Boursault, le tombeau de saint Remi, la restauration du grand et du petit portail de la même église, celle des dalles de Saint-Nicaise, l'ornementation de l'église Saint-Thomas, et enfin l'autel de la Vierge à l'église Saint-Jacques, telles sont les œuvres nombreuses qui signalent les diverses étapes de cette carrière d'artiste déjà si bien remplie. Le plus récent et le plus important des travaux de M. Wendling, c'est l'autel de la Vierge de Saint-Jacques : c'est son œuvre la plus originale, il y a été livré à sa seule inspiration. Bien qu'il en ait emprunté la disposition générale à un autel du XVI^e siècle conservé dans l'église d'Hermonville, on peut dire qu'il en a été tout à la fois l'architecte et le sculpteur. Cette œuvre se recommande par une heureuse intelligence des anciens maîtres, dans le commerce desquels M. Wendling n'a cessé de vivre, et elle témoigne chez son auteur d'un véritable talent d'exécution.

L'Académie, à tant de titres, décerne à M. Wendling une médaille de première classe.

Votre commission d'histoire a eu à s'occuper des mémoires produits sur le sujet du concours, *la vie et les ouvrages de Linguet*, *etc.* Sur son rapport,

Digitized by Google

l'Académie, tout en remarquant parmi les mémoires soumis à son suffrage un travail sérieux qui ne manque ni de force, ni d'élégance, a pensé que la question n'était pas traitée d'une façon assez complète. L'Académie maintient donc la question au concours, et elle espère que, dans un an, les concurrents lui reviendront avec des ouvrages plus mûris et qui se recommanderont par une plus grande perfection dans le fonds, dans la forme et dans le plan. — Les auteurs sauront mettre à profit ce nouveau délai pour lutter avec leurs propres œuvres et leur donner les qualités plus ou moins essentielles qui leur manquent encore.

En dehors du sujet de concours, un travail manuscrit sur la ville de Rocroy a été adressé par son auteur à l'Académie. L'auteur, M. Lépine, n'a pas échappé aux écueils des travaux de ce genre : l'obscurité des origines, les longueurs et le peu d'intérêt des derniers temps. En effet, rien d'obscur et d'incertain comme les origines de la plupart de nos villes, et rien de monotone et d'aussi dénué d'intérêt que leur histoire depuis la révolution de 1789. A partir de cette époque, l'histoire de nos villes est d'une uniformité absolue : changements de maires, disgrâces ou mésaventures des autorités qui se succèdent, proclamations d'un gouvernement réparateur, d'un fonctionnaire dévoué et fidèle autant que sa fortune; injures publiques à ceux qui s'en vont, compliments officiels à ceux qui viennent, tel est le thème commun et banal de ces dernières périodes. Mais avant 89, la vie locale avait plus de sève et plus de force : chaque ville avait ses agitations, ses évènements à elle propres; et le récit des faits de cette



Digitized by Google

époque offre, conséquemment, plus d'intérêt. On était Français avant tout. Mais en même temps qu'on aimait la grande patrie française, on nourrissait en soi un attachement non moins vif pour sa province, sa ville ; et tout en étant Français, on n'oubliait pas qu'on était Rocroyen, comme dit notre historien. C'est cet amour de sa petite patrie, de sa cité natale, qui a inspiré à M. Lépine le goût des études historiques. Il a passé une partie de sa vie à lire ou amasser des chartes, à compiler des notes, à grouper des statistiques. Il offre, aujourd'hui, à l'Académie le fruit de ses études ; l'Académie lui accorde une médaille d'argent de deuxième classe.

Bethléem ; — *Institution définitive, à Reims, d'un asile pour les enfants trouvés :* tel est le sujet que l'Académie avait proposé pour le concours de poésie de cette année.

En mettant ce sujet au concours, l'Académie avait eu la pensée et le désir de provoquer un nouvel hommage public pour le pieux et modeste fondateur de Bethléem, M. l'abbé Charlier, et pour son œuvre maintenant florissante ; elle avait voulu, dans sa séance publique, éveiller ainsi, à une année de distance, un heureux écho de la fête du 26 Mai 1857, l'installation des Boursiers-Napoléon, la consécration triomphale de Bethléem.

Disons-le tout d'abord, ce sujet n'était pas sans difficultés. La poésie, qui vit surtout de mouvement et de couleur, ne demande guère ses inspirations qu'aux qualités extérieures et saisissantes des choses, et il semble qu'il soit plus facile de louer une action brillante qu'une bonne action. L'éloge de la vertu

Digitized by Google

est toujours difficile, mais surtout l'éloge de la vertu chrétienne. Faire le bien pour le bien, en se cachant, en quelque sorte, à soi-même ; n'avoir pour objet et pour but que le soulagement ou le bonheur des hommes, sans se soucier de leurs louanges ; ne vouloir et ne chercher que Dieu seul pour confident et pour juge des bienfaits que la main sème dans l'ombre et la retraite : telle est l'œuvre des apôtres de la charité chrétienne. Il faut les surprendre dans l'accomplissement de leur pieuse tâche pour en connaître toute l'excellence et l'étendue. L'émotion qui vous gagne à ce spectacle s'adresse plus au cœur qu'à l'imagination, et l'on sait mieux sentir qu'exprimer ce qu'on éprouve et ce qu'on voit. Il faudrait, pour louer dignement de pareilles œuvres, avoir quelque chose de l'esprit qui les inspire et les anime. Qu'importe, d'ailleurs, la louange humaine à ces émules de saint Vincent de Paul ? Ceux qui passent ainsi en faisant le bien ont, pour rendre témoignage à leur mémoire, quelque chose de plus éloquent et de moins périssable que les mouvements les plus oratoires ou les accents les plus poétiques : ce sont les bienfaits qu'ils ont semés, les œuvres mêmes qu'ils ont fondées.

Cependant, à côté de ces difficultés générales, notre sujet n'était pas sans ouvrir aux poètes des sources fécondes d'inspiration. Bethléem est, en effet, un asile créé pour les enfants abandonnés, et l'enfance n'est-elle pas, par elle-même, le sujet le plus poétique ? En est-il un qui se présente à l'imagination avec plus de charmes divers, avec une plus riche variété de détails gracieux et touchants ? Peindre l'abandon de l'enfant délaissé par ceux-là même que la nature

Digitized by Google

avait chargés de veiller sur son berceau; montrer des mains charitables venant fermer, pour cette victime du vice et de l'égoïsme, l'abîme qui allait le dévorer; cet enfant s'éveillant sauvé sous l'œil protecteur et vigilant d'un nouveau père, d'une nouvelle mère, plus dévoués que n'eussent été son vrai père et sa vraie mère; et ces nouveaux anges gardiens de son berceau séchant ses pleurs et apprenant à ses lèvres des sourires qu'elles semblaient ne devoir jamais connaître; cette protection de chaque jour se continuant pour l'orphelin jusqu'au moment où l'enfant est devenu un homme et où l'homme va entrer et prendre sa part dans ce grand combat de la vie, pour lequel on l'a préparé et armé par la pratique de la vertu et l'enseignement de la loi divine; certes, il y a là de quoi donner l'essor à tous les élans de l'âme du poète, et il y a là bien des cordes graves et sonores, sévères et touchantes, à faire vibrer pour une main habile. — Puis, enfin, comme couronnement de l'œuvre, apparaissait la grande figure du captif de Sainte-Hélène, révélant par des bienfaits ses derniers vœux pour la France, et, par une pieuse pensée, les pauvres et les petits appelés à recueillir le dernier legs de cette sainte et suprême volonté. Que manquait-il donc à ce sujet pour tenter des poètes?

Mais ce qu'il fallait avant tout pour le traiter, c'était le connaître. Il ne fallait pas se contenter de la donnée toujours sèche d'un programme : pour bien chanter Bethléem, il fallait l'avoir visité; il fallait avoir pénétré dans cette ruche vivante et heureuse; y avoir surpris l'abbé Charlier au milieu de sa chère famille, paré de ses petits enfants, se mêlant à leurs jeux, ayant pour tous un sourire, une caresse; ces

Digitized by Google

enfants, si joyeux à l'aspect de leur père, se pressant autour de lui, jaloux d'en obtenir quelque bonne parole, la seule chose qu'ils s'envient l'un à l'autre; et enfin, ces saintes filles à qui Dieu a révélé tous les trésors du cœur d'une mère, pour qu'elles les répandent tous sur ces jeunes et fragiles existences. Bethléem est comme ces fleurs suaves et mystérieuses qui réservent tout leur parfum pour les lieux où elles croissent; et, qui veut le sentir dans toute sa pureté, doit visiter le sol heureux qui les porte et qu'elles embaument.

Malheur à qui ne demande son inspiration qu'aux termes mêmes d'un programme ! Il est toujours dangereux de chanter l'inconnu; on est exposé à deux écueils : on peut d'abord prendre le Pirée pour un homme; mais le plus à craindre, c'est de se livrer aux lieux communs. Chaque chose a sa manière d'être qui lui est propre; si vous en parlez sans l'avoir vue, vous lui prêterez un caractère qui n'est pas le sien. Il ne faut pas aller en Hollande pour chanter le ciel de l'Italie.

Un des concurrents, dont la pièce n'est cependant pas sans mérite, a échoué contre ces deux écueils. L'auteur n'a jamais vu Reims; il a dû se demander ce que c'était que Reims, et le dictionnaire consulté a répondu avec cette concision perfide et souvent dangereuse : Reims, — Marne, — et aussitôt, notre poète d'écrire :

> Sur ces bords où la Marne, en détours égarée,
> Arrose des Rémois la fertile contrée.

Eh quoi ! la Marne à Reims ! L'on nous dira peut-être que si la Marne n'y passe pas, elle devrait

Digitized by Google

y passer ; que Reims est une assez grande ville pour qu'une rivière de troisième ordre se dérange pour elle ; que nous vivons, enfin, dans le temps des merveilles, et qu'il ne faut désespérer de rien. Sans doute ; mais, en attendant, ce sont là des hardiesses géographiques qui effraient, et devant lesquelles, jusqu'à nouvel ordre, il est bon de reculer.

Pour qui n'a pas visité Reims, Bethléem doit être une énigme. Qu'est-ce que Bethléem ? C'est alors que le lieu commun se présente avec tous ses dangers. Le nom biblique vous égare ; l'on se dit : *Bethléem, asile ouvert pour les enfants abandonnés*, ce doit être quelque établissement agricole dans le genre de la colonie de Mettray ; et si l'on a dans ses cartons quelques tableaux champêtres, si l'on a sous la main quelque attirail d'agriculture poétique, on croit l'occasion venue de les utiliser. Et quelle agriculture, grand Dieu ! De l'agriculture renouvelée des Grecs et des Romains. Il est, en effet, de tradition sur un certain Parnasse que, depuis Homère et Virgile, on ne peut décemment labourer, en vers, qu'avec des bœufs : Bethléem aura donc des bœufs et leurs bouviers ; mais des bœufs et des bouviers dans nos plaines de Champagne, ce n'est guère la coutume ; on éprouve bien alors quelque scrupule, l'on transige : on supprime donc les bœufs, mais on garde les bouviers. Et qu'en faire ? On vous les met à cheval, et l'on écrit ce vers :

Fatigués, les *bouviers* sur *leurs chevaux assis*.....

Vers plus habile qu'heureux, qui concilie tout, par qui tout est sauvé d'un seul trait, la tradition par les bouviers, et la réalité par les chevaux.

Digitized by Google

On ne saurait donc trop le répéter, le pire des défauts pour qui veut écrire, c'est le lieu commun : c'est un valet banal et vulgaire, qui, sous prétexte d'être propre à tout, n'est propre à rien qu'à tout gâter et à défigurer les meilleurs ouvrages. La pièce dans laquelle nous avons relevé ces fâcheux écarts en est la preuve; et l'on n'est pas sans découvrir au milieu de ces détails malheureux quelques vers qui dénotent chez l'auteur un certain talent, mais un talent captif de mauvaises habitudes et qui ne sait pas s'en affranchir.

Sur douze concurrents, neuf ont dû être écartés; tous ont donné contre ces mêmes écueils et s'y sont perdus. Trois pièces ont paru mériter d'être distinguées; ce sont les seules dont les auteurs semblent avoir vu ce qu'ils ont chanté.

L'Académie n'a pas cru devoir décerner de prix; elle a regretté de ne pas trouver une œuvre assez complète, assez digne de Bethléem et de son fondateur. Cependant, ces trois pièces lui ont paru, à des titres égaux, quoique divers, mériter des récompenses et avoir droit à une médaille d'argent.

La première de ces pièces, par ordre d'arrivée, le numéro 5, a pour épigraphe ces mots : *L'œuvre, c'est l'homme*. L'auteur a désiré garder l'anonyme (1).

On voit que l'auteur a une grande habitude du vers ; sa pièce se recommande par une certaine virilité de style. L'auteur recherche l'énergie dans la forme, mais il va parfois jusqu'à la rudesse. La langue poétique doit toujours être ornée, même dans sa sim-

(1) L'auteur, M. J.-L. Gonzalle, s'est fait connaître depuis et a publié sa pièce

Digitized by Google

plicité la plus grande ; autrement, ce n'est plus que de la prose.

Nous pourrions, à ce sujet, rappeler à l'auteur ce que le maître de philosophie du *Bourgeois-Gentilhomme* dit à M. Jourdain : « Tout ce qui n'est point vers est prose. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ? — De la prose. — Par ma foi ! » dit M. Jourdain, « il y a plus de quarante ans que je disais de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. »

Oui, le langage poétique, le vers, en un mot, doit toujours avoir en soi certains ornements qui le distinguent de la prose. C'est une erreur de croire que l'ornement dans la forme nuise en quelque chose à l'énergie ou à la vérité de la pensée : le style poétique doit être comme un vêtement qui pare l'idée, sans la gêner dans ses allures, qui la drape, sans la voiler, et qui, sous ses plis souples, quoique majestueux, laisse deviner toute la force et toute la grandeur de la pensée qu'il recouvre.

Mais, à part ce défaut, qui est plutôt, chez l'auteur, l'exagération d'une qualité, sa pièce renferme des passages d'un mérite distingué. Le souffle y est soutenu, il y a de l'ensemble et une certaine ampleur dans le développement de la pensée. Deux passages surtout réunissent ces qualités : dans l'un, l'auteur dépeint le sombre avenir réservé à l'enfant abandonné, et dans l'autre, les commencements difficiles et éprouvés de Bethléem. — Vous allez en juger.

Pour l'enfant, fruit sans nom du malheur ou du vice,
La charité légale, aux portes de l'hospice,

Digitized by Google

Avait ouvert un *Tour* où l'enfant délaissé
Etait, comme une épave, aussitôt ramassé.
Confié, le jour même, aux soins d'une nourrice
Dont souvent la froideur égale l'avarice,
Pauvre enfant! où va-t-il et quel sera son sort?
Car, pour vivre, *un* sur *quatre* est à peine assez fort!
La loi, jusqu'à douze ans, sur lui veille avec zèle....
Mais heureux est l'enfant que vers lui Dieu rappelle!
Pauvre, isolé, sans nom, que peut-il ici-bas?
De honte et de misère il meurt à chaque pas,
Ou rampant et craintif, toujours froid, toujours triste,
Et par nécessité malheureux égoïste,
Même aux jours où la vie, aux brises du bonheur,
Sous un baiser d'amour, s'ouvre comme une fleur,
Rien, hélas! ne l'émeut, rien.. excepté l'envie:
Fui de tous, il vit seul, c'est là toute sa vie!
O vous, vous qu'une mère a bercé dans ses bras,
Plaignez l'enfant sans nom, ne le maudissez pas!
Entouré de périls, élevé, Dieu sait comme,
Bien grande est sa vertu s'il meurt en honnête homme;
Et s'il s'est égaré, rappelez-vous qu'un jour,
On l'a trouvé gisant sur la paille d'un *Tour!*

. . . . . .

Un soir, dans une grange, et presque sans lumière,
Un prêtre et *cinq* enfants adressaient leur prière
A ce Dieu des Chrétiens, qui, du haut de sa croix,
Priait pour notre monde et celui d'autrefois....
C'étaient l'abbé Charlier et ses premiers pupilles!
Bethléem! aujourd'hui, tes vertus sont nubiles;
Mais alors, sans éclat, sur la paille gisant,
Comme Jésus est né, tu naissais, pauvre enfant!
Il fallait vivre.... hélas! vivre n'est point facile.
Trois fois il t'a fallu changer de domicile
Avant de pouvoir dire: « Ici, je suis chez moi,
Libre, chéri de tous, protégé par la loi. »
Dans l'un des trois abris où ta jeune famille

Digitized by Google

Etait comme l'oiseau qui sort de sa coquille,
J'ai vu, tout un hiver, hiver brumeux et froid,
A travers les vieux murs et les tuiles du toit,
Tomber, comme on voit l'eau tomber d'une gouttière,
La neige et le grésil sur la couche du père!
Il ne se plaignait pas .. même de ses habits,
Pour qu'ils n'eussent point froid, il couvrait les petits.
Lorsque des vents du nord les bruyantes raffales,
Qui font craquer de peur nos vieilles cathédrales,
Réveillaient en sursaut un des petits enfants....,
Aussitôt le bon prêtre en ses bras caressants
Prenait l'enfant craintif, et sa vive tendresse
Savait de l'orphelin dissiper la détresse!

La deuxième pièce porte le numéro 9, et a pour épigraphe : *Non vos relinquam orphanos.* — Elle est de M. Busy, professeur de l'Université, que l'Académie a déjà compté parmi ses lauréats. Son œuvre se recommande par un choix heureux de l'expression et un certain fini dans les détails qui fait trop souvent défaut à ses deux autres concurrents. Le style y est correct, la forme en est sage; mais l'auteur manque de mouvement. Chez lui, l'uniformité va presque jusqu'à la monotonie.

Madame de Longueville, devant qui on lisait l'épître de Boileau sur l'amour de Dieu, s'écria : « C'est bien » beau, mais c'est bien ennuyeux. »

Loin de nous la pensée de faire au poème de M. Busy un semblable reproche; quand on réunit autant de qualités exquises que ses vers en renferment, on ne peut jamais ennuyer. Mais il faut aussi que le poète sache animer son œuvre et tenir son monde en éveil par le mouvement et l'imprévu. Si

Digitized by Google

vous ne variez pas votre ton, vous bercez votre lecteur et vous courez risque de le voir sommeiller.

Comme exemple des qualités de pureté et de correction qui distinguent la pièce de M. Busy, nous citerons ce passage :

Il est dans nos cités, jetés nus sur la terre,
Des enfants qui jamais ne connurent leur mère,
Qui jamais n'ont rêvé doucement sur son sein,
Jamais n'ont déposé des baisers sur sa main.
Une mère n'a point, au jour de leur naissance,
Palpité de bonheur, tressailli d'espérance ;
Un père, avec orgueil en regardant son fils,
N'a point dit en son cœur : Mon Dieu, je vous bénis !
Un mystère honteux les couvre de ses voiles.
Un soir, à la faveur d'une nuit sans étoiles,
Faible et pâle d'effroi, le cœur, les pieds tremblants,
Une femme inconnue est venue à pas lents,
Au seuil de la douleur confier en silence
Un enfant protégé de sa seule innocence.
Vainement il pleurait, cet enfant du malheur !
Cette femme s'enfuit en lui fermant son cœur.
Pauvre enfant ! repoussé d'une mère infidèle,
Comment se pourra-t-il que tu vives loin d'elle?
Et si tu vis, flétri, sans foyer et sans nom,
Nourri du pain amer de la compassion ;
Pour étancher un peu la soif qui te consume,
Abreuvé de mépris, de honte et d'amertume ;
Si tu vis, pauvre enfant, ah! que deviendras-tu?

La troisième pièce, enfin, porte le numéro 10, sans épigraphe; elle est de M. Ad. Gérard, de Mareuil-sur-Ay.

La pièce est courte; le sujet y est plutôt effleuré

Digitized by Google

que traité ; l'auteur a choisi les strophes comme mode, et il en a de charmantes. — Son œuvre se distingue surtout par le sentiment poétique; l'effet n'est pas toujours trouvé, mais il est toujours cherché. Il est fâcheux que l'auteur ait oublié le précepte du maître, et qu'il n'ait pas remis son ouvrage sur le métier. La strophe, une fois faite, semble être abandonnée à elle-même ; une retouche aurait suffi pour la rendre irréprochable. Il ne suffit pas de faire, il faut refaire souvent, et c'est ainsi qu'on peut arriver à la perfection de l'œuvre. Malheureusement, aujourd'hui, l'on semble prendre à tâche de faire vite ; c'est la loi de l'industrie, et l'on paraît vouloir y soumettre également les productions de l'esprit. L'on oublie ce qu'a dit un poète, avec tant de vérité :

Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

Les œuvres de l'esprit ne vivent que par le style, et le style ne s'improvise pas. Le mot propre est une conquête difficile à faire ; il faut le chercher longtemps pour le trouver ; et ce n'est qu'avec le travail qu'on arrive à donner à son expression une souplesse qui se prête à tout, une transparence qui laisse tout voir et n'ait plus rien d'obscur. L'on devrait toujours se rappeler que, chez nos grands maîtres, les vers qui paraissent le plus faciles sont ceux qui leur ont coûté le plus de peine, et nous pourrions en appeler au témoignage de notre La Fontaine, qui ne faisait que difficilement ses vers faciles.

Ces reproches, qui s'appliquent, en général, à toutes les pièces du concours, nous les faisons avec regret

Digitized by Google

à l'auteur du numéro 10; dans plus d'une de ses strophes, on est obligé de deviner une pensée souvent heureuse, mais qu'il n'a pas eu la patience de mettre en lumière. Ce qu'il a fait, donne à regretter ce qu'il aurait pu faire.

Voici quelques-unes de ces strophes, qui nous paraissent réunir les qualités essentielles des bons vers, le sentiment poétique, le charme de la pensée et le bonheur de l'expression. — Nous ne saurions mieux finir :

Vous qui ne savez pas, demandez comme on donne !
Demandez au bon prêtre, à l'astre qui rayonne
Sur le berceau de l'orphelin.
Demandez-lui comment, près du foyer sans flamme,
On réchauffe l'enfant au foyer de son âme,
Aux chauds battements de son sein....

Cœur profond que l'amour consume de sa fièvre,
Quand il a tout donné, la prière à la lèvre,
Il s'en va quêtant de l'amour
Pour eux, pour ces petits parias de la terre
Qui doivent à lui seul les tendresses d'un père
Et la douce clarté du jour.

Allez à Bethléem! vous verrez un apôtre :
Ce front noble et bronzé fera pencher le vôtre
Par la majesté du chrétien.
D'elles-mêmes, vos mains tomberont dans la sienne,
Et puis vous sentirez par une douce chaîne
Votre cœur s'attacher au sien.

. . . . . .

Allez à Bethléem! ô mères pécheresses,
Qui livrez vos enfants, doux fardeau de caresses,

Digitized by Google

Au hasard des flots et des vents.
Peut-être ceux d'ici vous doivent la naissance...
Et pour le repentir, et pour la pénitence,
Contemplez ces remords vivants.

. . . . . .

Et vous, soldats voués aux périls de la guerre,
Honorez, en passant, du salut militaire
Le preux chrétien fait chevalier.
L'étoile qui décore une telle poitrine
Est digne qu'à sa face un empereur s'incline.
Fût-il Napoléon Premier.

A vous aussi respect, honneur, reconnaissance,
O femmes dont l'amour embaumé d'innocence
Partage ses nobles labeurs;
Vous qui volez partout où la vie est amère;
Vous qui, vierges, portez des entrailles de mère
Avec le nom si doux de sœurs!

Et vous, qu'un noble élan de charité chrétienne
De vos œuvres, souvent, fit descendre à la sienne,
Riches pieux, soyez bénis!
Votre nom, chaque soir, se recueille et s'élance,
Comme d'un encensoir que la brise balance,
De tous ces petits cœurs unis.

Après ce rapport, l'assemblée a entendu une *Causerie*, dans laquelle M. H. Robillard évoquait les souvenirs d'Andrieux, d'Etienne, de Jouy, de Tissot et de Baour-Lormian; puis une lecture de M. Ch. Martin sur *les salons de Reims;* enfin, deux pièces de M. J. Tardieu de Saint-Germain, *l'Almanach de l'an prochain* et *Mignon.* Ces deux pièces et la lecture de M. Martin font partie de ce volume.

Digitized by Google

## CONCOURS DE L'ANNÉE 1858.

---

## Prix et Médailles.

### HISTOIRE.

ETUDE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE LINGUET.

Le prix n'est pas décerné. La question est remise au concours pour 1859.

—

### ARCHÉOLOGIE.

MONOGRAPHIE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Histoire de la construction et des réparations. Description de l'ensemble de l'édifice.

Aucun mémoire n'a été envoyé. La question est remise au concours pour 1860.

—

### POÉSIE.

BETHLÉEM.

Institution définitive, à Reims, d'un asile pour les enfants trouvés.

Le prix n'est pas décerné.

Digitized by Google

L'Académie accorde une médaille d'argent de deuxième classe à l'auteur de la pièce enregistrée sous le numéro 5, qui a gardé l'anonyme ;

A M. Busy, professeur au lycée impérial de Sens, auteur de la pièce enregistrée sous le numéro 9 ;

A M. Adolphe Gérard, de Mareuil-sur-Ay, auteur de la pièce enregistrée sous le numéro 10.

—

## INDUSTRIE.

Etudier comparativement l'emploi du sucre candi et du sucre blanc, etc., dans la fabrication du vin de Champagne.

Le prix n'est pas décerné. La question est remise au concours pour 1860.

—

## MÉDAILLES DIVERSES.

L'Académie décerne :

1° Une médaille d'argent de deuxième classe à M. Lépine, membre correspondant à Rethel, pour son histoire manuscrite de Rocroy.

2° Une médaille d'encouragement à M. Fortier, de Fismes, pour la lampe à bec de rechange de son invention.

3° Une médaille d'argent de première classe à M. Wendling, sculpteur, pour ses travaux, et en particulier pour ceux qu'il a exécutés à Reims.

Digitized by Google

# PROGRAMME

des

## Concours ouverts pour les années 1859 et 1860.

### PRIX A DÉCERNER EN 1859.

### HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Etude sur la vie et les ouvrages de S.-N.-H. Linguet.

*Le prix, pour cette question, consiste en une médaille d'or de 300 francs.*

—

### ARCHÉOLOGIE.

**Monographie de la Cathédrale de Reims.**

Iconographie de l'extérieur.

L'auteur devra dire par qui et à quelle époque les statues ont été faites, — la place qu'elles occupent, — les réparations qu'elles auraient reçues, — les sujets, soit historiques, soit allégoriques, qu'elles représentent.

*Le prix consiste, pour cette question, en une médaille d'or de la valeur de 200 francs.*



Digitized by Google

## POÉSIE.

Le Vin de Champagne.

*Le prix consiste en une médaille d'or de 200 francs.*

—

## INDUSTRIE.

De l'introduction du tissage mécanique dans la fabrication des tissus et de son influence sur l'avenir de la fabrique de Reims.

*Le prix, pour cette question, consiste en une médaille d'or de 300 francs.*

—

## CHEMINÉES FUMIVORES.

Une médaille d'encouragement sera décernée au meilleur système de cheminée fumivore introduit dans les établissements industriels de Reims.

---

*Ces médailles seront décernées dans la prochaine séance publique de l'Académie.*

*Les mémoires devront être adressés* (franco) *à M. le secrétaire général de l'Académie Impériale, avant le 15 Mai 1859.*

*Les auteurs, ne devant pas se faire connaître, inscriront leurs noms et leur adresse dans un billet cacheté, sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit.*

Digitized by Google

*L'Académie distribuera, en outre, des médailles d'encouragement aux auteurs des travaux qu'elle jugera dignes de récompense; les personnes qui croiraient avoir droit à cette distinction, devront faire parvenir leurs titres au secrétariat avant le 15 Mai 1859.*

—

PRIX A DÉCERNER EN 1860.

## HISTOIRE.

Etude sur le Sacre. — Exposer son double caractère, politique et religieux, son importance dans l'opinion publique et dans le droit ancien de la France.

*Le prix consiste en une médaille d'or de 200 francs.*

—

## ARCHÉOLOGIE.

### Monographie de la Cathédrale de Reims.

Histoire de la construction et des principales réparations de la cathédrale de Reims. — Description de l'ensemble de l'édifice.

L'auteur du mémoire devra dire quand, par qui, de quelle manière la cathédrale a été construite et réparée à diverses époques;

Digitized by Google

Faire connaître l'état actuel de ses parties les plus importantes, et les modifications qu'auraient successivement reçues l'abside, le transsept, les nefs, les portails, les combles, les tours et clochers, etc.;

Indiquer le système général d'ornementation architecturale, — les ogives, les moulures, la flore et les animaux.

*Le prix consiste en une médaille d'or de 200 francs.*

—

## INDUSTRIE.

Etudier comparativement l'emploi du sucre candi et du sucre blanc, du sucre de canne et du sucre de betterave, dans la fabrication du vin de Champagne, tant au point de vue de la qualité du vin et de la production du gaz, qu'au point de vue de l'économie.

*Le prix, pour cette question, consiste en une médaille d'or de 300 francs.*

*Les mémoires devront être envoyés, en observant les formalités ci-dessus indiquées, avant le 15 mai 1860.*

*Le Secrétaire général,*
LESEUR.

*Le Président annuel,*
JOGUET.

Digitized by Google

# TABLEAU

DES

## MEMBRES COMPOSANT L'ACADÉMIE DE REIMS

AU 31 JUILLET 1858.

---

### *Bureau pour l'année 1857-1858.*

*Président d'honneur*, S. E. le Cardinal GOUSSET (C. ✻).
*Président annuel*, MM. H. LANDOUZY (✻).
*Vice-Président*, JOGUET.
*Secrétaire général*, CH. LORIQUET.
*Secrétaire archiviste*, P. SOULLIÉ.
*Trésorier*, E. SAUBINET.
*Membres du conseil d'administration*, E. DÉRODÉ. H. ROBILLARD (✻). G. MASSÉ (✻).

---

### *Bureau pour l'année 1858-1859.*

*Président d'honneur*, S. E. le Cardinal GOUSSET (C. ✻).
*Président annuel*, MM. JOGUET.
*Vice-président*, MAX. SUTAINE.
*Secrétaire général*, LESEUR.
*Secrétaire archiviste*, P. SOULLIÉ.
*Trésorier*, E. SAUBINET.
*Membres du conseil d'administration*, G. MASSÉ (✻). H. ROBILLARD (✻). H. PARIS.

Digitized by Google

*Membres d'honneur.*

MM. VILLEMAIN (G. O. ✻), membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, ancien ministre de l'instruction publique.

CUNIN-GRIDAINE (G. O. ✻), ancien ministre de l'agriculture et du commerce.

—

*Membres titulaires (par rang d'ancienneté).*

Mgr GOUSSET (C. ✻), cardinal, archevêque de Reims.

MM. SAUBINET, naturaliste, directeur de la Société des déchets.

ROBILLARD (✻), juge d'instruction.

FANART (L.), propriétaire, membre de l'Académie de Sainte-Cécile, de Rome.

TARBÉ (P.,) président de la Société des sciences naturelles.

LANDOUZY (H.) (✻), correspondant de l'Académie de médecine, directeur de l'école préparatoire de médecine et de pharmacie.

DÉRODÉ (E.), avocat, ancien représentant à l'Assemblée constituante, président du Comice agricole de l'arrondissement de Reims.

SUTAINE (M.), propriétaire, administrateur de la Société des amis des arts.

DUQUÉNELLE, pharmacien, membre du Comité d'archéologie.

CLICQUOT (F.-L.), propriétaire, homme de lettres.

Digitized by Google

MM. Gosset, architecte.
Henriot-Delamotte (F.), membre de la Chambre de commerce.
Paris (H.), avocat.
Midoc (L.-H.), greffier du Tribunal de commerce.
Loriquet (Ch.), conservateur de la Bibliothèque, des Archives et du Musée de la Ville.
Massé (G.) (✻), président du Tribunal civil.
Goda, notaire.
Sevestre, chanoine honoraire, curé de Saint-Thomas.
Massé (P.), négociant.
Baudesson, médecin-vétérinaire, fabricant de produits chimiques.
Soullié (P.), officier de l'instruction publique, professeur de rhétorique au lycée.
Joguet, officier de l'instruction publique, proviseur du lycée.
Lefebvre (✻), officier supérieur du génie, en retraite.
Elambert, notaire.
Reimbaut, architecte.
Mennesson, ancien notaire.
Gaillet, docteur en médecine, professeur à l'école préparatoire de médecine.
Henry, professeur d'histoire au lycée.
Leseur, avoué.
Villeminot, ingénieur-mécanicien.
Maridort, professeur de physique au lycée.
Piéton, avocat.
Bouché, professeur de philosophie au petit séminaire.

Digitized by Google

MM. Martin (Ch.), rédacteur du *Courrier de la Champagne.*

Ropiquet, professeur de logique au lycée.

Lehnerts, chanoine honoraire, ancien principal du collége de Charleville.

Bruneau, juge au Tribunal civil.

Collery, vicaire de Notre-Dame.

Givelet (Ch.), propriétaire, archéologue.

Gérard, docteur en médecine.

Duchataux, avocat, vice-président du Comice agricole de l'arrondissement de Reims.

—

*Membres honoraires et correspondants élus en 1858.*

MM. Meissas (N.), censeur des études au lycée de Cahors, membre honoraire.

Tardieu de Saint-Germain (Jules), homme de lettres, rue de Tournon, 13, à Paris, membre correspondant.

Sibuet (baron), aide des cérémonies de l'Empereur, membre du Conseil général des Ardennes, rue Saint-Lazare, 45, à Paris, membre correspondant.

Bertrand, docteur en médecine à Châlons-sur-Marne, membre correspondant.

Genty (Alc.), professeur au lycée d'Orléans, membre correspondant.

Corblet (abbé Jules), membre de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue de l'Aventure, 37, membre correspondant.

Digitized by Google

MM. Aubert (abbé Alexandre), curé à Juvigny (Marne), secrétaire du Comice agricole de l'arrondissement de Châlons, membre correspondant.

Vert (Ch.), chef d'institution à Toulouse, membre correspondant.

—

*Membres décédés.*

M. Duchesne (Ad.), membre correspondant, à Reims.

Mgr Gros (Jean-Nicaise), évêque de Versailles.

MM. Liénard, membre correspondant, à Châlons-sur-Marne.

Lorin, membre correspondant, à Vauxbuin, près Soissons.

Marinet, membre correspondant, à Château-Thierry.

Prompsault, membre correspondant, à Paris.

Sellier, membre correspondant, à Châlons-sur-Marne.

Violette, membre correspondant, à Coullemelle (Somme).

Digitized by Google

# LISTE DES OUVRAGES

ADRESSÉS

## A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS

*pendant l'année 1857-1858.*

---

### OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE.

---

*Rapport sur les Travaux du Congrès des Sociétés savantes* tenu le 13 Avril 1857, par M. Sellier.

*Eléments de mécanique*, par M. Garcet. Desobry, 1857.

*Le Cabinet historique*, par M. Louis Paris, 7e, 8e livraisons 1857, et cinq livraisons de 1858.

Compte-rendu du *Congrès archéologique de Mende* et du *Congrès scientifique de Grenoble*, par M. l'abbé Corblet.

*Tombeau de Monseigneur Cart*, par le même.

*De l'Esprit de famille*, discours par le R. P. Lecuyer, 1857.

Recherches historiques sur les *Droits et Redevances* au Moyen-Age, par M. A. de Barthélemy.

Lettres sur les *Monnaies consulaires*, par le même.

*Petite Botanique*, par M. Meissas.

Digitized by Google

*Pour une Epingle*, par M. J. T. de Saint-Germain.

*L'Art d'être malheureux*, par le même.

*Mignon*, par le même.

Monographie du *Mal de mer*, par M. Jobard.

Notice sur le *Tonnerre*, par le même.

Des *Moteurs à vapeur d'éther* et *à vapeurs combinées*, par le même.

Compte-rendu sur l'*Exposition de Dijon*, par le même.

Sur les *Inventions nouvelles* présentées à l'exposition de Dijon en 1857, quatre volumes, par le même.

*Souvenirs du Bassigny champenois.—Jeanne d'Arc et Domremy.—Jeanne d'Arc était-elle française?* par M. Ath. Renard.

Note sur la *Maladie des vins blancs* de Maine-et-Loire en 1846, par M. Guillory aîné.

Notice sur la *Construction des cuves à vin rouge*, par le même.

Notice sur un *Pressoir à vis verticale et à percussion sur l'écrou*, par le même.

Notice sur le *Cuvage des vins rouges*, par le même.

De l'*Amélioration des vins blancs au moment du grillage*, par le même.

Expériences comparatives sur la *Culture et les produits des nouvelles espèces de vignes introduites en Maine-et-Loire*, par le même.

*Plantation des vignes rouges en crossettes*, par le même.

Rapport, au nom du comité d'*œnologie* de la Société industrielle, sur les travaux de M. Vibert, relatifs au semis des vignes, par le même.

*Ascension du Pichincha*, par M. J. Remi.

*Histoire de Rocroy*, par M. Lépine.

Digitized by Google

Coup d'œil sur les *Anciennes Enseignes de Saint-Quentin*, par M. Gomart.

*La Flore de la Champagne*, par M. le docteur Remy.

Notice sur le *Vert de Chine*, et de la *Teinture en vert chez les Chinois*, par M. Natalis Rondot.

Notice sur les *Artistes graveurs champenois*, par M. le baron Chaubry de Troncenord.

*Etudes historiques*, par M. Nicaise, un volume in-8°.

*Monographie de la cathédrale de Nevers*, par M. l'abbé Crosnier.

*L'Art chrétien*, publié par M. l'abbé J. Corblet. Décembre 1857, Janvier, Avril, Mai, Juin 1858.

*La Mahadeva*, pièce de vers, signée J....d.

Digitized by Google

## PUBLICATIONS ADRESSÉES PAR LES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

*Annales de la Société archéologique de Namur*, tome v, 1re, 2e livraisons.
— *d'archéologie de Belgique*, t. xiv, — 2e, 4e *livraisons*.
— *de l'Académie de Mâcon*, t. ii et iii, 1857.
— *de la Société Havraise d'études diverses*.
— *d'émulation des Vosges*, tome xx.
— *d agriculture d'Indre-et-Loire*, 1er semestre 1857.
— *Eduenne*, 1853 à 1857.
*Annuaire de l'Institut des provinces* pour 1858.
*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 2e trimestre 1857, 4e volume, 1858.
— *des Antiquaires de Picardie*, 1857, nos 2, 3, 4.
— *de géographie*, n. 79 à 82, 85 à 88.
— *d'agriculture de la Sarthe*, t. xiii, 1857, 4e cahier.
— *archéologique de Béziers*, 15e livraison.
— *académique de la Lozère*, années 1857, 1858.
— *des Antiquaires de la Morinie*, 23e, 24e, 25e livraisons.

Digitized by Google

*Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, t. x.
— *Nivernaise*, 1er vol., 1855; — 2e vol., nos 1, 2, 3, 5; — 3e volume, no 2.
— *de l'histoire de France.*
— *d'agriculture de Boulogne-sur-Mer.* — Novembre 1857.
— *de l'Académie Delphinale*, 1er trimestre 1856.
— *du Comice agricole de Reims*, Avril 1858.
*Compte-rendu des Travaux de la Société des sciences naturelles*, 1856.
— *de la Séance annuelle, du 10 Février 1858, de la Société d'acclimatation.*
— *des Travaux de la Société d'émulation de Montbelliard.*
— — *du Congrès scientifique de France*, XXIIIe session, 1856.
*Extrait des Travaux de la Société archéologique d'Arlon. — Coup d'œil sur la forêt d'Ardennes.*
*Journal de la Société de la Morale chrétienne*, t. VII, nos 4, 5, 6; — t. VIII, nos 1, 2, 3.
*Mémoires de la Société d'agriculture de Valenciennes*, Décembre 1856, année 1857, premier trimestre 1858.
— *de la Société centrale d'agriculture de la Seine*, 144e cahier.
— *de l'Académie de Stanislas*, 1856.
— *de la Société Dunkerquoise*, 1856-1857.
— *de l'Académie de Maine-et-Loire*, 1er vol., 1856; — 2e vol., 1857.
— *de la Société des sciences naturelles de la Creuse*, t. IX, 1857.

Digitized by Google

*Mémoires de l'Académie du Gard*, 1856-1857.
— *de la Société d'agriculture de l'Aube*, t. VIII, nos 43, 44.
— *de l'Académie Impériale de Metz*, 38e année, 1856-1857.
— *de la Société académique de Nantes*, 2e année, 1er semestre 1857.
— *de la Société d'agriculture d'Angers*, vol. 5, 6, 7, 8.
— *de l'Académie Impériale de Toulouse*, t. I, 5e série.
— — *de Caen*, 1858.
— *de la Société d'agriculture de la Marne*, 1857.
— *de la Société Impériale d'agriculture de Douai*, 1856-57.
— — *des antiquaires de Normandie*, Juin 1858.
— — *académique de Lille*, 3e vol., 1856.
*Recueil des Travaux de la Société libre d'agriculture de l'Eure*, tome IV, 1856-57.
*Travaux de la Société centrale d'agriculture de la Seine-Inférieure*, t. XVIII, 132 à 139, 145, 146.
— — *d'agriculture de Rochefort*, 1856-57.

Digitized by Google

## HOMMAGES DIVERS ET JOURNAUX.

—

*Jacques et Jean,* souvenirs de Crimée, par M. J. Lesguillon.

*Première lettre archéologique,* par M. Guiet, 1857.

*Cours d'algèbre élémentaire,* par M. Léon Lecointre.

*Chansons populaires des Ardennes*, par M. Hubert Collin.

*Notice sur la Maison de Kerkove*, par M. Van der Heyden, 1856.

*Rapport sur les travaux d'irrigation* exécutés par M. Bernaudot, cultivateur à Landricourt.

*Notice sur les Eaux minérales de Sermaize,* par M. Hyp. Faure.

*Rapport à la Société d'agriculture de la Marne,* des ouvrages de M. le docteur Herpin, par le même.

*Moyen pratique pour la destruction de la pyrale*, par M. Vautrin-Delamotte.

*Le Sud-Est*, journal agricole, Octobre 1857, 1er semestre 1858.

*Journal des Savants*, Août à Décembre 1857, Avril, Mai, Juin 1858.

*Le Cultivateur de la Champagne*, 4e trimestre 1857, 1er semestre 1858.

*L'Emancipation Belge*, nos du 30 Décembre 1857 et 5 Juillet 1858.

*La France littéraire*, *archéologique*, *scientifique*, Avril 1858.

Digitized by Google

*Journal officiel de la Société des sciences industrielles de Paris*, 30 Mars 1858.

*Programme des questions posées par le Congrès des Sociétés savantes* pour 1858-59.

*Tableau décennal des opérations faites par le Mont-de-Piété de Rouen*, de 1848 à 1857.



Digitized by Google

# EXTRAIT

## DES STATUTS DE L'ACADÉMIE.

### ARTICLE XIV.

Le membre nouvellement élu présentera, dans les six premiers mois de sa nomination, un travail sur une question à son choix.

### ART. XXI.

Les membres titulaires sont tenus de donner, tous les ans, un travail écrit sur un sujet à leur choix.

### ART. XXII.

Les membres correspondants s'engagent à communiquer à l'Académie leurs ouvrages et le fruit de leurs recherches ; si l'un d'eux a laissé écouler trois années sans remplir cette obligation, il sera censé renoncer à son titre, et son nom pourra être rayé du tableau.

---

# EXTRAIT

## DU RÈGLEMENT D'ORGANISATION INTÉRIEURE.

### ART. I.

L'Académie se réunit le deuxième et le quatrième Vendredi de chaque mois, à sept heures et demie du soir, sauf le cas de convocation extraordinaire. Elle clôt ses séances le deuxième Vendredi du mois d'Août, et fait sa rentrée le deuxième Vendredi de Novembre.

Digitized by Google

ART. IV.

Les membres de l'Académie et les personnes étrangères à la Compagnie, qui ont à faire des lectures ou des communications, doivent s'inscrire à l'avance au secrétariat.

ART. V.

A l'exception des travaux des membres de l'Académie, aucune lecture ne peut être faite à la Compagnie, sans que le manuscrit en ait été préalablement soumis à l'examen du bureau.

ART. XV.

Quoique les séances ordinaires ne soient pas publiques, les étrangers peuvent y assister, pourvu qu'ils soient présentés par deux membres.

ART. XXXVI.

Les droits de diplôme sont de dix francs pour les membres titulaires et pour les correspondants (1).

(1) Par décision en date du 8 Janvier 1858, les membres correspondants sont tenus de s'abonner au Recueil des *Travaux de l'Académie*.

Digitized by Google

# TABLE DES AUTEURS

## POUR LES DEUX VOLUMES

## *de l'année 1857-1858,*

## TOMES XXVIIe ET XXVIIIe.

---

COLLERY.

Notice sur les statuettes qui décorent les piliers du chœur de Saint-Remi, de Reims, t. I, p. 265.

DUCHATAUX.

Marguerite d'Angoulême et ses œuvres, t. II, p. 99.

ALC. GENTY.

Sur l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc à Orléans, poésie, t. II, p. 126.

A Madame ***, en lui envoyant un angora, poésie, t. II, p. 129.

ED. GOGUEL.

Aristophane et Socrate, t. II, p. 9.

HENRY et CH. LORIQUET.

Correspondance de Philibert Babou de la Bourdaisière, ambassadeur de France à Rome, t. I, p. 1.

Notice sur le même et sur le manuscrit qui contient sa correspondance, t. I, p. 225.

Digitized by Google

HENRY.

Etat et déclarations de la ville de Reims, après les assassinats de Blois, fragment d'une Histoire de la Ligue à Reims, t. I, p. 237.

H. LANDOUZY, président annuel.

Discours d'ouverture de la séance publique, t. II, p. 136.

LESEUR.

Rapport sur les concours, t. II, p. 174.

CH. LORIQUET, secrétaire général.

Compte-Rendu des travaux de l'année 1857-1858, t. II, p. 143.

CH. MARTIN.

Les Salons de Reims, t. I, p, 307.

MEISSAS.

Les Comètes, t. I, p. 274.

MAX. SUTAINE.

Pierre et Nicolas Jacques, sculpteurs, t. I, p. 290.

P. SOULLIÉ.

Réflexions sur la rime dans la poésie française, t. II, p. 1.

J. TARDIEU DE SAINT-GERMAIN.

A MM. les Membres de l'Académie Impériale de Reims, poésie, t. II, p. 118.

L'Almanach de l'an prochain, poésie, t. II, p. 122.

Mignon, rêverie, t. II, p. 124.

FIN DU TOME XXVIIIe.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

### LITTÉRATURE.


Pages

*Réflexions sur la rime dans la poésie française*, par M. P. Soullié, membre titulaire, 1

*Aristophane et Socrate*, par M. Ed. Goguel, membre correspondant, 9

*Marguerite d'Angoulême et ses œuvres*, par M. Duchataux, membre titulaire, 99


### POÉSIE.


*A Messieurs les Membres de l'Académie impériale de Reims*, par M. J. Tardieu de Saint-Germain, membre correspondant, 118

*L'Almanach de l'an prochain*, par le même, 122

*Mignon*, rêverie, par le même, 124

*Sur l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc à Orléans*, par M. Alc. Genty, membre correspondant, 126

*A Madame ***, en lui envoyant un angora*, par le même, 129


### SÉANCE PUBLIQUE.


*Discours d'ouverture*, par M. H. Landouzy, président annuel, 136

*Compte-Rendu des travaux de l'année 1857-1858*, par M. Ch. Loriquet, secrétaire général, 143

*Rapport sur les concours*, par M. Leseur, membre titulaire, 174


Digitized by Google

Pages

Concours de l'année 1858. — *Prix et médailles*, 191

*Programme des concours ouverts pour les années* 1859 *et* 1860, 193

*Tableau des membres composant l'Académie impériale de Reims au* 31 *Juillet* 1858, 197

*Liste des ouvrages adressés à l'Académie impériale de Reims, pendant l'année* 1857-1858, 202

*Extrait des statuts de l'Académie*, 210

*Extrait du règlement d'organisation intérieure*, *Ibid.*

*Table des auteurs pour les tomes* XXVII^e *et* XXVIII^e, 212

Reims, Imp. de P. Dubois.

Digitized by Google

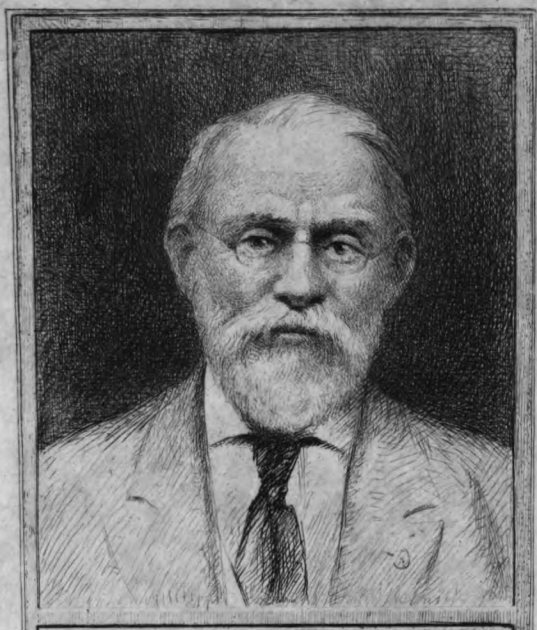
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00562 2546



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google